

TOTAL RECALL

LE CHOC !

Belgique : 146 FB - Suisse : 6,50 F - Espagne : 550 Pts - Canada : $ 5,75

M 2016 - 65 - 20,00 F

LECTURES DIABOLIQUES
Un tueur fou à Avoriaz

TEENAGE MUTANT NINJA TURTLES
Des tortues cartonnent aux U.S.A.



MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N° 26
Maquillages
Effets
Spéciaux
Espagne : 550 Pts • Suisse : 6, 50F • RCI
M 3226 - 26 - 20,00 F
SUPER NANAS !
DU SOFT AU HARD...

Rédaction, Administration: 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Dir. de la publication:** Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 65. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Nick D'Auria. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction**: Nick D'Auria, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Didier Allouch, Stéphane Boursier, Marcel Burel, Betty Chappe, Guy Giraud, Christophe Weber **Correspondants** : Mark Shapiro (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements: Michèle Abitbol-Lasry, Agence 2001, Daniel Bouteiller, Bruno Chatelin, Carole Chamand, Joël Dangol, Marquita Doassans, Joëlle François, Henri Gigoux, Sharon Howard, Mike Haller, Judith, Jean-Pierre Jackson, Multimédia Promotion, Olivier Margerie, André-Paul Ricci.

Photocomposition/ Montage: The Mansart's Boys Corporation. **Photogravure**: I.G.O. **Impression**: S.I.E.P. **Distribution**: N.M.P.P. Tirage: 80.000 exemplaires. **Dépôt légal**: Mai 1990. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire**: 59956. **ISSN**: 0338 - 6791.

SOMMAIRE

ACTUALITES

DOSSIER

ENTRETIENS

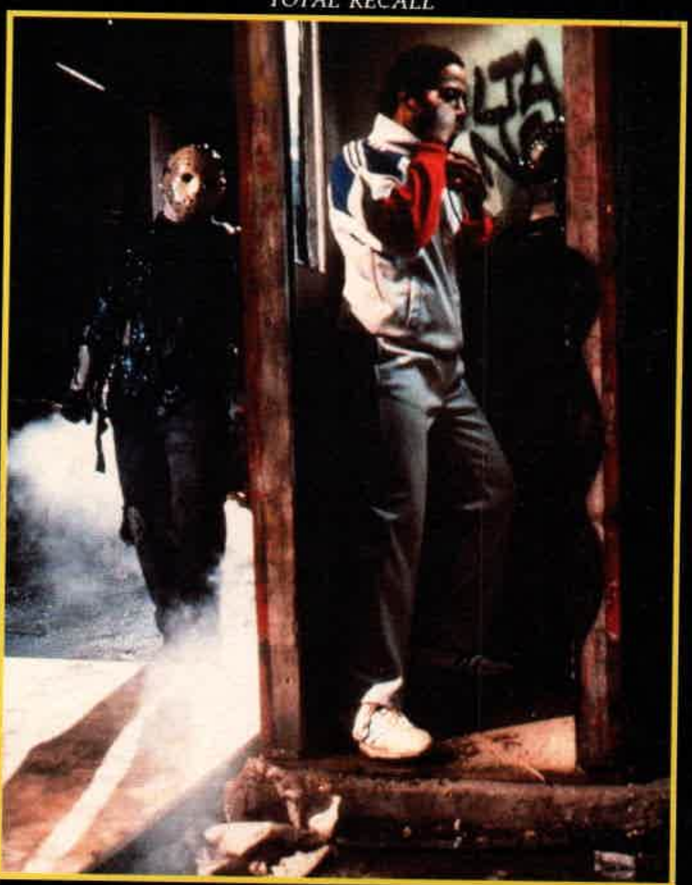
RETROSPECTIVE

RUBRIQUES

Ciné Fantastique MAD MOVIES



TOTAL RECALL



VENDREDI 13 VIII

NOTULES LUNAIRES

■ Lucio Fulci enchaîne film sur film. Après son **Sodoma'S Ghosts** (rien à voir avec des fantômes sodomistes, rassurez-vous...) et ses adolescents persécutés par les spectres de nazis lubriques, après **The Touch of Death** où un gigolo tue quelques femmes vieilles peaux avant d'être zigouillé par sa propre conscience, l'auteur de **L'Au-Delà** aura tourné **Demonia** avec deux de ses acteurs favoris, Al Cliver et Brett Halsey. Un archéologue et son étudiante découvrent dans les ruines d'un couvent du 16ème siècle les ossements de quelques religieuses. Celles-ci ont été exécutées pour cause de rituels sataniques, d'orgies. Liza, assaillie par des cauchemars, vit le calvaire des nonnes qui, progressivement, la possèdent...

Après ce **Demonia**, Lucio Fulci aura servi de "superviseur" de **The Snake House** d'un certain Henry L. Ackerman (qui derrière le pseudo ?). Un jeune homme est perturbé par les visions d'une femme brandissant une énorme hache. Pourquoi ? La pauv' dame ne repose pas en en paix. Un exorcisme et tout rentrera dans l'ordre ! Ce n'est pas **The Snake House** qui révolutionnera le fantastique rital.



■ Matt Devlen, infatigable cinéaste bis yankee (ses **Abomination** et **Ozone** sont des sommets), s'adonne à la production avec un **Invisible Maniac** qui détrône **Orloff et l'Homme Invisible** et **Des Femmes pour Gourpanoff** (un porno bien de chez nous) dans le domaine du lubrique translucide. Kevin Dornwinkle, un brillant scientifique, subit un grave choc en testant sa lotion d'invisibilité. Enfermé chez les fous, il s'évade, prend une nouvelle identité, devient prof. Il profite de son invention pour zyeuter un maximum de nénettes et, au besoin, les déshabiller (le vilain !). **Invisible Maniac** est écrit, réalisé par Rif Coogan.

THE TOUCH OF DEATH



EDITORIAL

L'autre jour, un copain me dit : "Ouah, hé, regarde, on parle de toi dans *Globe*..."
"???!!!" m'exclame-je derechef, ne manquant jamais de répartie. Et de m'emparer avidement de l'exemplaire tendu...
"Gitanes Blondes" lis-je aussitôt à la première page. Ah, ça c'est pas moi ! "Gitanes Blondes" vis-je encore à la seconde. Oui, oui d'accord... "Vodka Smirnoff à la quatrième, Calèche d'Hermès à la 6 et à la 7. "Bose" à la 9. Allons bon, je ne connais même pas dites-donc. Par contre il s'agit toujours de pub, ça je me doute... Cette épreuve heureusement s'achève dès la page 10 où je relève ce titre : "Frankenpen dans *Mad Movie*". Ah tiens, ils ont fait une faute à *Glbe*, *Mad Movies* s'écrit avec un s. Sans doute que *Glbe* ne nous connaît pas encore assez. Ben oui, mais si *Glbe* ne nous connaît pas, pourquoi se permet-il de juger nos idées ? Hein, dis voir *Glbe* ?
Tout simplement parce qu'on ose interviewer Le Pen dans notre numéro 64. Voilà, ça suffit. Sous le fallacieux prétexte qu'ainsi nous tentons de flatter un certain public d'extrême droite. Incroyable, non ?
Outre que nos textes ou nos idées n'ont guère jusqu'ici tendu de ce côté-là, essaie-t-on de nous faire croire qu'il suffit d'interviewer quelqu'un pour adhérer à ses idées ou plus simplement tenter de les promouvoir ? Et s'il restait quand même un doute, le texte placé en exergue à cet entretien n'annonçait-il pas assez clairement la couleur ? Non ? Alors éclairons davantage, les gars.
D'une part il y a les faits, d'autre part les intentions (objectivité et subjectivité). Ne parlons pas trop des intentions : soit les gens nous connaissent et savent qu'ils mentent en nous accusant, soit ils ne nous connaissent pas et dans cas ils feraient mieux de la fermer. Ceci déblayé, penchons-nous plutôt sur les faits, ce fameux "objectivement". Veut-on dire que nous ne serions pas capables, et les lecteurs avec nous, d'entendre le discours d'un Le Pen (ou de quelqu'un d'autre) sans nous laisser pervertir ? Tandis que notre intelligence, nos idées, nos goûts, jusqu'à notre honnêteté intellectuelle se verraient soudain annihilés d'un seul trait ? Nous prenez-vous vraiment pour des moutons bêlants ? Qui plus est, dans cet entretien, le personnage étale ses idées anti-libérales au possible, cautionne la censure avec vigueur, attaque le Fantastique en bloc et ressasse ses éternelles obsessions sur la morale et la décadence des mœurs. Ces propos constituaient davantage un réquisitoire contre Le Pen qu'une défense de ses idées. Tant pis si en retranscrivant cela, nous

■ Stallone réalise un rêve : interpréter Edgar Poe dans une biographie écrite par ses soins. Bon prince, Sly confie la mise en scène à Roger Corman qui lui avait donné sa chance dans **La Course à la Mort de l'An 2000**, voici 15 ans.

■ *CBS* prépare une série de quatre téléfilms inspirés des ouvrages de Dean Koontz : **Eyes of the Darkness**, **Face of Fear**, **Night Chills** et **Darkfall**. Les titres promettent mais tant d'horreur auront sûrement du mal à passer par le tube cathodique.

■ Au moment de la scission des deux mégalo-cousins de la *Cannon*, il y eut un chômeur de plus : Superman (et ça vous fait rire ?). Bonne nouvelle, il est entré au bercail chez Ilya Salkin, producteur des premiers épisodes. Avec un budget colossal de 35 millions de dollars, **The New Superman Movie** (on recommence toute la numérotation, si je comprends bien) se tournera à partir d'octobre prochain pour une sortie à Noël 1991. Et comme le Père Noël fait bien les choses, Christopher Reeve devrait être de la fête.

VIRGIN HIGH

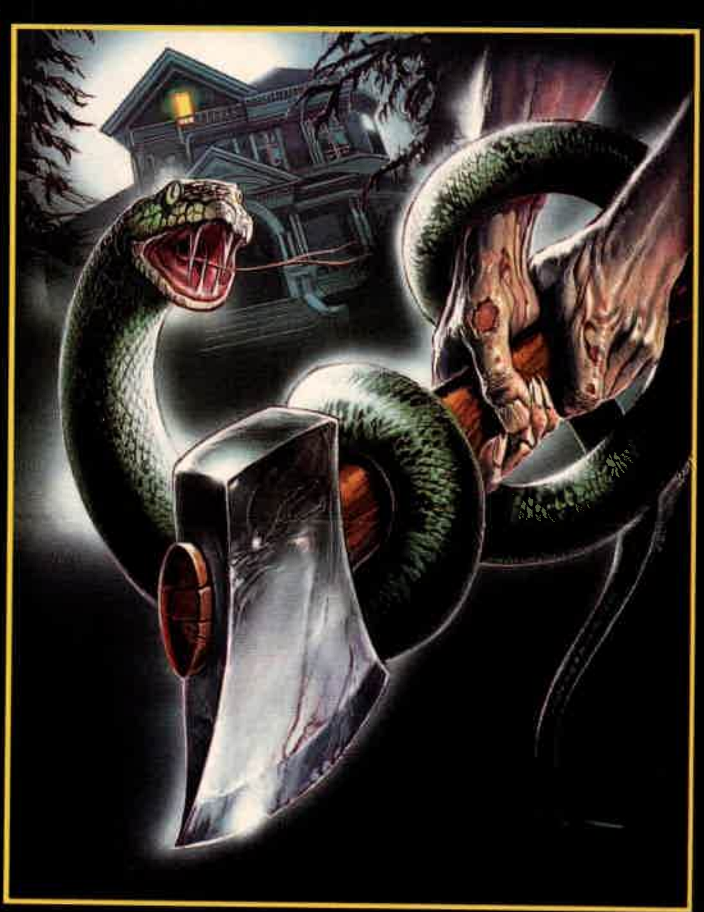
Linnea Quigley, nouvelle grande prêtresse du fantastique et des cheap budgets, joue encore le rôle d'une possédée dans cette "œuvre" de Richard Gabai. Le plot implique (ouais ouais, on donne dans le chébran, maintenant) la présence d'une succube (démon femelle) semant la discorde et bien davantage dans une très catholique école de jeunes filles. Nous découvrons ici les premiers ravages de la possession (Linnea Quigley). Je serai bref : au secours !



avons flatté un 10 ou 15 % de lectorat (ou d'électorat) front-nationalisant, puisque du même coup, nous avons ouvert les yeux des 85 ou 90 % restant.
Certains lecteurs l'ont assez bien compris pour nous l'écrire dans notre courrier (voir en page 63). Les lecteurs de *Mad* se montreraient-ils plus intelligents que certains de nos confrères ? (d'autres heureusement, Remo Forlani sur *RTL* entre autres, ont affiché davantage d'humour et de clairvoyance).
Si le racisme, l'intolérance et le fascisme vous gênent (tout comme nous, précisons-le), faut-il en parler naturellement ou s'en voiler la face telles des bonnes sœurs à qui l'on parlerait soudain de sexualité frénétique ?
Et puis qu'est-ce que c'est que cette idée de nous créditer de "petite revue gore" alors que dans ce même numéro 64 l'éditorial plaide justement pour un Fantastique au sens le plus large et non dans ce seul sens désormais galvaudé de cinéma d'horreur pour tout ce qui touche au genre. En outre, nous tirons sensiblement aux mêmes chiffres, est-ce à dire que *Globe* se prend pour une petite revue ? Hé, Globinet, à lire tous ces "ça c'est génial, ça c'est nul, voici ce qu'il faut penser de...", j'en ai pas vraiment l'impression.
Mais je te pardonne, Julie, (elle s'appelle Julie l'auteuse. Hein, l'autrice, vous croyez ?) parce que tu emploies un terme qui me plait bien : "ces cinglés de *Mad Movie*". Et c'est vrai que nous nous sentions assez cinglés pour défendre le genre avant la mode dans un petit fanzine qui à l'époque perdait de l'argent au lieu d'en gagner. De le défendre encore demain si jamais la mode venait à passer. Encore assez cinglés aujourd'hui pour ne pas tapisser nos pages de pubs débiles sous prétexte que cela rapporte gros, ou rester depuis six ans à ce prix de 20F pour une revue tout couleur (contrairement à *Globe* qui en coûte 30 et alterne noir et blanc et couleur). Cinglés au point d'écrire ce que l'on veut, même si les autres n'aiment pas, dans une revue complètement libre de toute obédience hiérarchique, financière, politique ou autre. Même si cela devient pratiquement impossible aujourd'hui, nous, nous pouvons encore le faire. La liberté d'expresssion, ce n'est tout de même pas ça qui vous dérange à *Globe* quand même. En tout cas vous n'étiez pas contre lorsque les journalistes défendaient la vôtre il n'y a pas si longtemps.

Jean-Pierre PUTTER
(ah non, et mon S alors ? Vous allez voir que c'est encore un coup de *Glbe*...)

P.S.: Les plus futés d'entre vous auront déjà compris que ce texte ne se veut pas tant une réponse à *Globe* qu'une justification de notre démarche auprès de nos lecteurs inquiets.



THE SNAKE HOUSE, supervisé par Lucio Fulci.

■ **Bloodmoon** est un classique psycho-killer australien de Alec Mills qui remet au goût du jour le "gimmick" à la William Castle. Pour ceux qui auraient manqué la classe, je rappelle les faits : un peu avant la fin du film, l'action s'interrompt au moment où l'identité du tueur va être révélée; et une voix sinistre propose aux couards de se faire rembourser et aux autres de se préparer à une conclusion "particulièrement horrible". D'un côté comme de l'autre, il ne reste que des déçus.

■ La Finlande se lance dans la production d'un dessin animé fantastique avec **Sinbad's Dream Quest**, de Philippe Mendez. Actuellement en tournage en... Argentine. Le monde est petit.

■ On tourne encore beaucoup de films fantastiques en Italie. Pas des bons bien souvent, mais des choses toujours rigolotes bonnes pour la vidéo. Se pointent ainsi à l'horizon **Darkness** de Clyde Anderson avec Vincent Price confronté à des phénomènes paranormaux dans sa vieille maison de la Nouvelle Angleterre, **Killer Crocodile 2** de Giannetto de Rossi où des fous veulent construire un centre touristique dans une lagune fréquentée par un saurien géant, **The Eliminator** de H. Kaye Dyal avec David Carradine, dans lequel un savant fabrique un laser surpuissant, **Gates of Hell** d'Umberto Lenzi avec Barbara Cupisti, dans lequel des spéléologues sont attaqués par des moines réincarnés, gardiens des portes de l'enfer, **The Masque of Killer** d'Andrew White, où un flic, durant une séance de spiritisme, est possédé par l'âme diabolique d'un tueur nommé l'Eventreur...

■ Tout arrive : Schwarzenegger passe à la mise en scène. D'abord pour le petit écran où le producteur Joël Silver lui a confié la réalisation d'un épisode de **Tales From the Crypt**.

■ La mythique série **Dark Shadows**, créée par Dan Curtis et que l'on ne connaît en France que grâce au film **La Fiancée du Vampire**, renaît de ses cendres chez *N.B.C.*



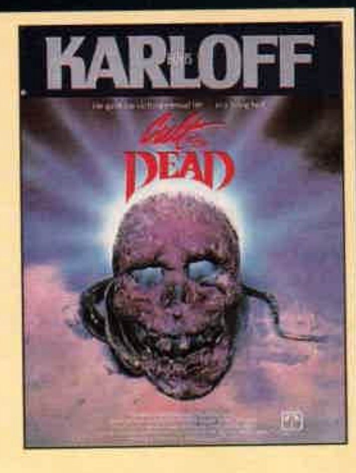
■ Les japonais de *Gaga Communications* (une vraie profession de foi !) ne se limitent plus aux dessins animés (**Twilight of the Coakroaches**), à la coproduction (**Toxic 2 & 3**). Les voilà qui lancent un film d'horreur du genre méchant avec **The Demon Within**. En reportage, Morris est attaqué par un insecte mutant qui s'introduit dans son oreille. Plus tard, le journaliste, dont l'appétit croît sans cesse, se métamorphosera en une espèce de reptile. Quelque chose dans cette histoire rappelle curieusement **La Mouche**...

SPIRITS

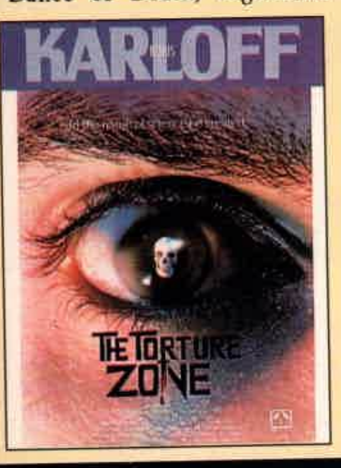
J'en vois des qui pensaient échapper au Fred Olen Ray du bimestre. Petits inconscients, va ! Figurez-vous qu'une mystérieuse maison fut construite au début du siècle par le satanique et dément Henri Picard. Une puissance maléfique occupe depuis les lieux où les meurtres se succèdent hardiment. Quelques jours avant sa démolition, un professeur d'université et son assistante, la petite Amy (bien la scène : -"Bonjour, je vous présente ma petite Amy.." - "Ah, très bien, félicitations" - Non, c'est mon assistante" - "Ah bon, j'ai rien compris..."). Donc les deux mêmes un peu plus tard obtiennent la permission de venir y passer un week-end pour étudier ces phénomènes paranormaux. Une petite équipe les rejoint et ils vont nous rejouer La Maison du Diable sur fond d'effets spéciaux bien gras avec sorcier tentant de se réincarner dans la belle Amy (de Maupassant...). Outre Brinke Stevens (Amy) nous retrouvons Carol Linley et Robert (Count Yorga) Quarry. Beau plateau !

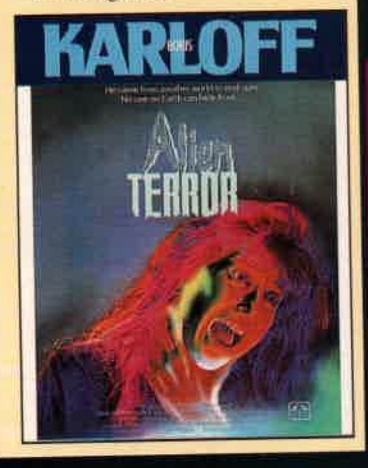






Certains distributeurs ne perdent pas le nord. Notamment la firme *Instar* ; elle propose à la vente internationale une collection "Boris Karloff" flambant neuve. Les films le sont déjà moins. Il s'agit de nanars mexicains que le comédien a tourné vers la fin de sa carrière. Evidemment, on refait une beauté aux affiches et les titres changent radicalement, histoire de noyer le poisson. **The Incredible Invasion** est en réalité **Alien Terror**, **The Snake People** devient **Cult of Dead**. **The Torture Zone** et **Dance of Death**, vaguement inspirés d'Edgar Poe, sont respectivement **The Fear Chamber** et **House of Evil**. Juan Ibanez signe la réalisation de tous ces films où Karloff, très malade, se déplace à peine. Bizarre que ces distributeurs aient oublié un cinquième titre, **Cauldron of Blood** avec également Jean-Pierre Aumont.
Même topo pour *Reel Movies* qui exhume un nanar de William Gréfé datant d'une vingtaine d'années, **Death Curse of Tartu** dans lequel un sorcier indien tourmente quelques étudiants dans les marais des Everglades





■ En dépit de la déception causée par les recettes de **Freddy V**, *New Line* semble décidée à exploiter son tueur griffu jusqu'à la lie. **Nightmare on Elm Street VI** débute en effet ce mois-ci et devrait sortir en février 1991. Pour rester dans les suites, sont dans l'air : **The Fly III, Pumpkinhead II, Kingdom of the Spiders II, Puppetmaster II**... Tout cela est-il bien nécessaire ?

■ Du pain sur la planche pour George A. Romero. Après le pas bon **Two Evil Eyes**, l'attendu **Tales from the Dark Side : The Movie** et la production du remake de **La Nuit des Morts-Vivants** par Tom Savini, il se lance dans un curieux projet dont on n'ose croire qu'il se concrétisera, **Vampire Truckers**. Traduisez par "Routiers Vampires". Maintenant, les gros culs ont la canine tranchante. Parallèlement, Romero travaillera à la production de **Graveyard Shift** réalisé par Tom Savini sur un scénario de Stephen King.

■ Du sous-**Gremlins**, du sous-**Ghoulies** avec les **Willies** de Brian Peck, qui pompe également **The Gate** au passage. Vous savez, genre : les gosses insupportables qui découvrent toujours des créatures. Allez-y les monstres, bouffez-les une bonne fois pour toutes ! Le maquilleur Tony Gardner façonne une créature idiote et monstrueuse sortie de l'imagination d'un gamin. En attendant **Gremlins 2** faut bien rire un brin.



■ Wim Wenders nous prépare l'ultime "road movie" avec **Until the End of The World** interprété par William Hurt. Il s'agit d'une love-story hitchcockienne située en 1999 après la dernière (?) guerre mondiale. Tournage en Italie pour commencer, puis dans 17 autres pays.

■ Les Canadiens tournent parfois des trucs étranges, hors des normes. Comme ce **The Shaman's Source** de Robert Bouvier. Trois jeunes Indiens partis à la recherche de la source de la jeunesse éternelle se heurtent aux hommes d'une compagnie pétrolière. Du fantastique ethnologique !



■ *Cimméria Productions* est une boîte française qui entend bien ne pas donner dans le pantouflard destiné à la consommation télé du dimanche soir. Premier film en cours, **Péril Végétal** voit un homme accusé du meurtre de sa femme. Traqué par un flic particulièrement vicelard, il est disculpé par une... plante ! **Compulsion** montre un inspecteur de police schyzophrène menant son enquête sur des meurtres bien crades. *Cimméria* produit également le premier long métrage d'un collaborateur de Jean-Pierre Mocky, Patrick Granier, **Les Ecumeurs** avec Xavier Deluc et Catherine Wilkening. Il s'agit d'une comédie à la frontière du fantastique.

■ Après le flop de **Shock Treatment**, qui suivait le triomphe du film-culte **The Rocky Horror Picture Show**, Richard O'Brien a bien réfléchi et s'est dit que jamais deux sans trois, qu'un bon film vaut mieux que deux nanars, que celui qui ne s'est jamais planté lui jette la première caméra, qu'un Jean-Christophe Averty en vaut deux (*au fait, San Helving, au fait !*), qu'on est bien peu de choses et que tant qu'on a la santé... Oui, oui, il a beaucoup réfléchi... Or donc, la suite qu'il se propose de mettre en scène s'intitule **Revenge of the Old Queen**.

ZINOSCOPE

INFERNO 4. En voilà un qui récidive : même qualité de mise en page et toujours richesse inégalée de sujets : le "giallo" italien, super dossier Umberto Lenzi, et un sur le cannibalisme au cinéma... 52 pages et 35F, on a envie de crier : "Vive le Bis !" à Rodolphe Laurent, 18 r. Pierre Proudhon, 10120 St André-les-Vergers.

FRISSONS. 40 pages exclusivement consacrées à David Cronenberg de la première à la dernière ligne, y compris la couverture recto-verso... Inquiétant, non ? 20F, à Eric Ducron, 14 r. St-Crépin, 59110 La Madeleine.

LA LETTRE DE BAKER STREET 3. Variations conandoylesques (nouvelle à suivre, étude numérologique, BD). 8 petites pages seulement : Holmes n'est pas cher (loque) : 6F, à J.-Marc Faure, 10 r. J.-B. Baudin, 21000 Dijon.

TRANCHANT 2. Un zine qui se dit "du super 8" mais qui préfère coller à l'actualité pour cette fois-ci : Avoriaz, Simetierre, dossier sur George Romero et ses FX. 32 pages, 17F, à Clément Michel, 3bis villa des Fleurs, 92600 Asnières.

NO FUN 10. Encore des qui ont la rage, les gars de NO FUN, déblatérant à tout va sur le ciné-fric, l'époque (de merde), la musique (dégénérée). Seul le rock pur Little Bob et Jean-Claude Van Damme pur muscle trouvent grâce à leurs yeux. Touffu, tout fou, mais décapant. 100 pages, 37F, à Association NO FUN, 66 r. Brochier, 13005 Marseille.

SCREAM 2 et **3**. Le Bis italien comme si vous y étiez, avec dossier préhistoire, "sous-Mad Max"... et Enzo Castellari. Le 3 se consacre à la suite (sans l'achever !) de l'alléchant dossier Jess Franco. Chaque exemplaire 60 pages et 30F, à J.-Claude Guenet, 14bis r. de Trilport, 77470 Fublaines.

VOYEUR 3. Un dossier Carpenter : classique ! Les Hell's Angels au cinéma : aussi. Et la haine ? Et le dossier Sam Raimi ? Et les Guns n'Roses, et les justiciers solitaires au cinéma, et encore la haine ? 20F pour 70 pages riches et décapantes, c'est pas cher ! Philippe Fontaine, 4bis rue Dussault, 76300 Sotteville-les-Rouen.

LES ADORATEURS DE SETH 6 et **7**. Deux volumes (186 pages, et 60F en tout), pour une étude aussi foisonnante qu'hyper détaillée du vampirisme au ciné et en littérature. Affiches, photos, BD originales, pas un centimètre carré n'est délaissé, on se croirait à ***Mad***... Yvan Auger, 31 rue Barbès, 92130 Issy-les-Moulineaux.

LE RODEUR 3. Nombreux échos et essais d'explication, et toujours apologie sympa du Numéro 6, alias Patrick McGoohan, le "prisonnier"... de son chef-d'oeuvre. Voyez avec Jean-Michel Philibert, école publique de 42260 Pommiers. (prix ?).

MAGIE ROUGE 23 et **24**. Tiens, un magazine belge de l'Etrange. Couv' glacée, maquette et compo parfaites, plein de nouvelles et poésies fantastiques et... un reportage sur le Festival de Bruxelles. Le "Spécial 10 ans" (numéro **25**) est paru aussi. 68 pages et 40F (donc 80F pour les deux), à Suzane Vanina, 20 rue Marie-Henriette, 1050 Bruxelles (Belgique).

CANNIBALE 4. En 1/2 format toujours, un zine de la découverte et de la contre-culture : Jérôme Bosch, surréalisme, alchimie, et des BD... 60 pages, 20F, à Richard Gordillo, 6 rue Leconte de Lisle, 66000 Perpignan.

CESAM 9. Des infos sur les FX et le maquillage (prix et techniques d'utilisation), plus un dossier "aérographes". 50 pages et 15F, à Gaëtan Laloge, 9 rue Brune, 21000 Dijon.

BLUE SCREEN 5. Propret, bien aéré par des photos soignées et une mise en page impeccable... Avec une rétro des années 80, un dossier "Viêt-nam au cinéma", des jeux : c'est 25F pour 50 pages, à David Martinez, 10 pass. Gauthier, 75019 Paris.

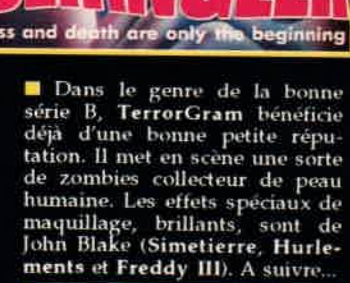


■ Oyez, oyez. Du 24 au 27 mai se déroulera le 17ème Festival du Film Fantastique de Munich avec un programme qui s'annonce sympa : **The Sleeping Car, Terror Within, Gate II** (quoique !), **Meet the Feebles, Alien Time of Panic** (?), **Lords of the Deep, Captain America**... et de la bière à volonté. Contact: Detlef Loll, Holzkirchner Strasse 11, 8034 Germering, R.F.A.

■ Les Indonésiens aiment le fantastique qui mêle folklore local et gore crapoteux. Après la série **Le Guerrier, La Reine de la Magie Noire** et autres joyaux kitsch, voici **The Power** de Maman Firmansjah. Le jour de son mariage, la belle Hindun voit sa famille et son presque conjoint exterminés par les Quatre Démons adeptes de la magie noire. Recueillie par une sorcière, elle apprend les rudiments de la magie et prend sa revanche. Effets spéciaux artisanaux mais compétitifs, romantisme exotique... **The Power** sent bon le Fantastique d'un terroir lointain.

■ Le ministre nous avait prévenus: s'il ne pleut pas d'ici peu, l'été sera torride et les légumes spécialement agressifs. Notamment les tomates, nous confirme John DeBello, qui signe avec **Killer Tomatoes Strike Back** le troisième épisode de sa saga potagère... en concentré ! Pour l'instant les "Killer Potatoes" nous laissent encore tranquilles, c'est déjà ça. Par contre nous concevons de vives inquiétudes au sujet des artichauts de Bretagne, surveillons le ciel, on ne sait jamais...

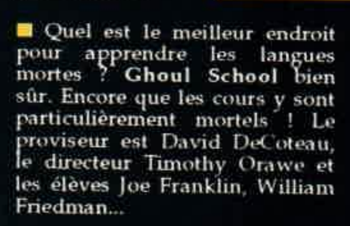
■ Encore une histoire de savant fou. Celui de **The Soultangler** de Pat Bishow met au point une drogue qui permet de séparer l'âme du corps et de prendre possession d'une personne au hasard (je posséderai bien Mathilda May, tiens, au hasard...). Une journaliste enquête sur des jeunes femmes disparues et se heurte aux zombies de l'infernal Dr. Lupesky. Des morts-vivants en état de délabrement avancé constituent le seul intérêt de cette série estampillée ultra Z.





TALES FROM THE DARK SIDE : THE MOVIE

Une série TV devenant un film de cinéma, c'est rare. **Tales from the Dark Side** prend donc le contrepied de la production habituelle et se divise en trois segments selon le bon vieux procédé des **Creepshow, Cat from Hell** d'après Stephen King, **Lot 249** d'après Conan Doyle et **Lover's Vow** écrit par Michael **Beetlejuice** McDowell. Scénariste et producteur, George Romero confie la mise en scène à l'un de ses plus précieux collaborateurs, John Harrison, compositeur (**Le Jour des Morts-Vivants**) & réalisateur (quelques épisodes de la série **Tales...** justement). Volontairement plus noir, plus extrêmiste et plus gore que le produit télévisuel dont il est issu, le film **Tales from the Dark Side** met en scène un chat diabolique qui rentrera par la bouche dans le corps de son maître (**Cat from Hell**), une statue de gargouille qui revient à la vie (**Lover's Vow** avec Rae Dawn Chong) et une momie égyptienne animée par une malédiction ancestrale (**Lot 249**). D'emblée, John Harrison se refuse à la facilité. Décrivant son film comme un parcours de montagnes russes, John Harrison adopte au maximum la vision subjective d'un chat noir, vise au lyrisme cinglant (**Lover's Vow**) et à l'ambiance film noir (**Lot 249**). Bien que modique (3 millions de dollars), le budget de **Tales...** se permet des effets spéciaux très performants de l'atelier KNB supervisés par le grand Dick Smith.



■ Quel est le meilleur endroit pour apprendre les langues mortes ? **Ghoul School** bien sûr. Encore que les cours y sont particulièrement mortels ! Le proviseur est David DeCoteau, le directeur Timothy Orawe et les élèves Joe Franklin, William Friedman...

■ Au rayon des séquelles, nous allions oublier **The Beastmaster II : The Portal of Time** avec Marc Singer qui reprend les armes de **Dar l'Invincible**. Notre héros fait un bond dans le temps pour visiter le San Diego actuel où il doit mettre la main sur une arme nucléaire. Les échos concernant un **Conan III** se faisant de plus en plus précis, l'héroic-fantasy renaît de ses cendres. Hormis The **Beastmaster II**, nous aurons bientôt, en plus ringue, **Time Barbarians** bourré de costauds et de nénettes vêtues de quelques centimètres de tissu. Un genre bien frileux !

■ Du Z ricain comme on aime grâce à **Night Feeder** de Jim Whiteaker. A cause de l'absorption de certaines drogues, une jeune femme accouche d'un bébé monstrueux grand amateur de cerveaux humains. Il les suce en plantant sa langue dans l'œil de ses victimes. Entre **Le Monstre est Vivant** et Le **Retour des Morts-Vivants** (pour le nutritif), **Night Feedeer** joue à fond le gore soutenu par une bande sonore très hard rock.




■ Dans le genre de la bonne série B, **TerrorGram** bénéficie déjà d'une bonne petite réputation. Il met en scène une sorte de zombies collecteur de peau humaine. Les effets spéciaux de maquillage, brillants, sont de John Blake (**Simetierre, Hurlements** et **Freddy III**). A suivre...



■ Aux USA, le triomphe du **Teenage Mutant Turtles** est tellement énorme que *Golden Harvest* prend le risque d'annoncer une suite prochaine. Rien ne sert de courir deux lièvres à la fois, il faut filmer à point.



Les tortues ninjas au Box Office!

■ Le téléphone sonne toujours deux fois pour *Cinétel*. Ils nous annoncent en effet un **976-Evil II** qui aura fort à faire pour nous faire oublier l'original signé Robert (Freddy) Englund. Nous, on a déjà raccroché tellement le premier nous avait sonnés. Tel-é-com qui croyait prendre !

Attendez, on a rien compris ici. Qu'est-ce qui se passe mon petit San Helving ? C'est la fatigue, ou quoi ? Allez, on se repose, les prochaines notules, c'est pour dans deux mois, ça va aller ? Si ça va pas, tu nous téléphones, hein ?

San HELVING
(ou ce qu'il en reste...)

LES 1001 NUITS

Du grand spectacle à la française, comme on en voit trop rarement. Philippe De Broca s'est donné les moyens de créer l'univers fou des **1001 Nuits**. Mené tambour battant, surprenant, constamment drôle, son film balaie dix ans de tièdes divertissements tricolores."

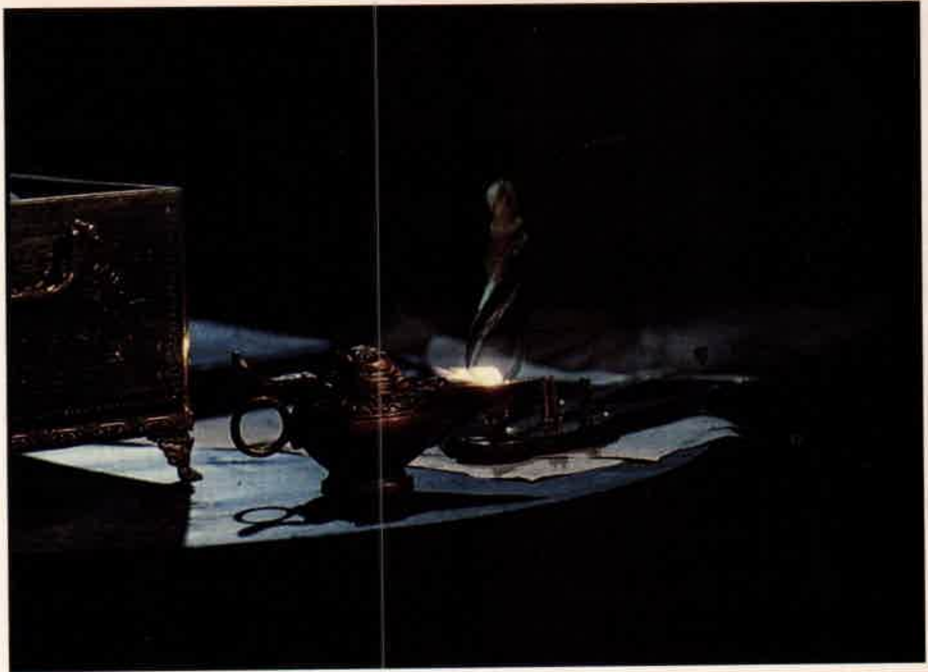
On aimerait bien écrire cela à propos des **1001 Nuits**, pour souligner que de tels projets doivent naître dans nos contrées. Mais on attendra encore un peu. Car si, en effet, les quelques films français d'aventures n'ont pas enflammé les passions, **Les 1001 Nuits**, lui, aurait plutôt tendance à les réfrigérer. Conçu à l'origine pour la télévision sur la base de cinq téléfilms d'une heure, **Les 1001 Nuits** débarque silencieusement sur les écrans, saucissonné, défiguré, inidentifiable. Du pur cinéma-massacre.

L'argument du film ressemble à un gadget sorti d'une pochette surprise. Shéhérazade, condamnée à avoir la tête tranchée, raconte au public venu assister à l'exécution comment elle en est arrivée là. Comment elle a été reine d'une nuit, comment elle a rencontré Alladin, Sinbad. Comment elle s'est toujours tirée des pires situations en appelant le génie de la lampe, un génie apportant du XX° siècle l'attirail nécessaire à n'importe quelle évasion. Shéhérazade raconte, De Broca illustre mollement et échoue dans tout ce qu'il entreprend.

Les 1001 Nuits n'est ni un film exotique (à moins d'apprécier les senteurs du carton-pâte), ni un film à costumes (à moins d'aimer se pavaner dans les bals masqués), ni un film à la gloire du grand spectacle (à moins d'être nain et d'avoir quelque peu perdu de vue l'échelle des valeurs). **Les 1001 Nuits** est encore moins un film comique (à moins de confondre sourire forcé et franche hilarité), ou un film à effets spéciaux (à moins de se pâmer devant tout ce qui est gratuit). En fait, **Les 1001 Nuits** n'a rien d'un véritable film. On peut même se demander s'il existe et en tout cas, je suis bien content de l'avoir vu.

C'est quand même fou qu'en France, plus on voit gros et plus on ramasse petit.

Cyrille GIRAUD



Gérard Jugnot, génie (?) du vingtième siècle réintègre ses pénates.

France/Italie. 1989. Réal.: Philippe De Broca. Scén.: Jean Tonerre et Philippe De Broca. Dir. phot.: Jean Tournier. Mus.: Gabriel Yared. Prod.: Cinemax, Telemax, Film A2, Rai 2. Int.: Thierry Lhermitte, Gérard Jugnot, Catherine Zeta-Jones, Stéphane Freiss, Vittorio Gassman, Roger Carel, Georges Montillier... Dur.: 1H 38. Dist.: UGC. Sorti à Paris le 11 avril 1990.



MISTER FROST

Si deux jeunes cambrioleurs n'avaient pas découvert dans la voiture de Mister Frost (Jeff Goldblum) un macchabée, jamais l'inspecteur Detweiller (Alan Bates) ne lui aurait rendu visite. Une simple visite de routine, un inspecteur ne croit pas le premier cambrioleur venu. Discussion polie autour d'un thé, Detweiller fait part à Mister Frost des raisons de sa visite et Mister Frost de lui répliquer que oui, en effet, il y avait bien un cadavre dans la voiture et qu'il était en train de l'enterrer avant d'être dérangé. Stupéfaction teintée d'incrédulité de l'inspecteur, qui bute, en voulant sortir, sur un autre cadavre.

Mister Frost est arrêté pour le meurtre d'une vingtaine de personnes, dont des enfants, victimes atrocement torturées avant de passer de vie à trépas. Deux ans de prison pour Mister Frost qui ne décroche pas un mot. Deux ans d'enquête pour les autorités qui ne trouvent aucune trace d'un quelconque Mister Frost. Officiellement, Mister Frost n'existe pas. Transféré dans un hôpital psychiatrique où il choisit un porte parole en la personne de du Docteur Sarah Day (Kathy Baker), Mister Frost déclare être le Diable.

Des scénarios comme celui-là, intrigants, excitants, fragiles, il y en a peut-être deux ou trois dans l'année. Philippe Setbon, coupable d'un **Cross** affligeant, a de la chance de pouvoir s'appuyer sur le personnage de Mister Frost. Dès qu'il s'en éloigne, son film sombre dans la caricature, dans la dramatique frenchie avec paysans bougons et vue des Champs-Elysées (Mister Frost se déroulant en Angleterre, c'est quand même très fort).

Heureusement, **Mister Frost**/le film et Mister Frost/le personnage font plus souvent un que deux, et se rejoignent en de nombreuses scènes magnifiquement dialoguées pour semer le trouble. On se demande constamment si c'est le jeu de Jeff Goldblum qui inspire la mise en scène de Philippe Setbon, ou le contraire. Reste que les plans de l'acteur, souvent accompagné d'une mouche (!), fondu dans des teintes bleutées qui pour une fois se justifient, rythment diaboliquement le film. Si on est jamais sûr de rien concernant Mister Frost/le personnage, on se contentera en pensant que **Mister Frost**/le film a vraiment de quoi surprendre.

Cyrille GIRAUD

France. 1990. Réal.: Philippe Setbon. Scén.: Philippe Setbon et Brad Lynch. Dir. phot.: Dominique Bringuier. Mus.: Steve Levine. Prod.: Xavier Gélin. Int.: Jeff Goldblum, Alan Bates, Kathy Baker, Rolang Giraud, Jean-Pierre Cassel, François Negret, Daniel Gélin... Dur.: 1H 45. Dist.: AAA. Sorti à Paris le 11 avril 1990.

DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE

ALIEN, LA CREATURE DES ABYSSES





Les italiens ne perdent jamais le nord et l'aiguille de leur boussole pointe toujours dans la bonne direction. De l'écologie, un monstre radioactif, de l'eau... Mixez le tout, glissez-y des journalistes en mal de scoop, un Einsten aux petits pieds, un spécialiste des serpents et vous obtenez une série B italienne des plus convenable menée, montée, réalisée avec adresse. Evidemment, l'alien du titre ressemble vraiment à ce qu'il est, c'est-à-dire une grue décorée de gros morceaux de latex pantelants, mais la mayonnaise prend. Antonio Margheriti sait y faire. Il choisit la méthode forte, les clichés les plus outranciers. Le militaire est une grosse brute, le savant a des remords, la nature se révolte, la reporter est belle et désirable... Pourquoi donner dans le complexe alors que le simple est là à votre portée ! Idem pour la mise en scène. Percutante, directe, propre à exploiter les trucs les plus cons du cinéma d'aventures, la fosse aux serpents par exemple, les machins sexy les plus évidents pour titiller un tantinet le spectateur mâle, une petite culotte, l'absence de soutien-gorge par exemple... Margheriti se fout des préjugés et montre ce qui passe dans le champ de sa caméra. Du matériau brut. Fidèle à lui-même et à son amour des maquettes ravagées par les flammes, le cinéaste prend son pied à détruire sa station de rejet de déchets nucléaires. C'est le meilleur du gâteau avec la présence d'une nouvelle venue de charme, Julia McKay. Avec aussi la gueule impayable de ce bon vieux Charles Napier, recyclé en Italie après avoir fréquenté les films de Russ Meyer. Tout ceci se termine à la **Aliens**, bulldozer contre monstre.

Cyrille GIRAUD

***Alien Degli Abissi**. Italie. 1989. Réal.: Anthony M. Dawson (Antonio Margheriti). Scén.: Tito Carpi. Dir. Phot.: Fausto Maria Zoccoli. Mus.: Andrea Ridolfi. Prod.: Gico Cinematographica, Dania Film, National Cine., VIP International. Int.: Daniel Bosch, Julia McKay, Alan Collins, Robert Paul Marius, Charles Napier... Dur.: 1H 36. Dist.: SINOR. Sortie Paris le 7 mars 1990.*

DARK ANGEL

Les aliens ne sont pas très gentils ; ils rêvent de transformer la planète terre en immense parc à bestiaux d'où ils pourraient extraire à loisir une drogue très prisée outre-espace. Suffit de provoquer une overdose de cocaïne, de planter dans le front une pompe qui tire la substance désirée d'une glande bien précise. Simple comme bonjour. Un extraterrestre solidement charpenté s'emploie donc à ramener sur son sol natal quelques doses. Un autre alien, bon celui-là, le poursuit partout. Et Dolph Lundgren, flic turbulent mais intègre, se trouve au milieu à enquêter sur le meurtre d'une demi-douzaine de trafiquant par un mystérieux de métal trancheur de gorge, l'arme du mauvais extraterrestre.
Visiblement, Graig Baxley aime que ça pète un maximum dans tous les coins de l'écran. Ca pète en effet, mais ça pète mollement. Les explosions ont beau atteindre de jolies hauteurs, les pétoires ont beau cracher de fulgurants rayons, rien n'y fait, tout **Dark Angel** respire la peine à jouir. Pourtant question boum-boum, Graig Baxley s'y connaît. Il a mis en scène **Action Jackson** qui n'était pas si mauvais que cela et surtout réglé les séquences de baston de **Predator**. Mais derrière **Predator**, il y avait aussi un cinéaste, un vrai, pas seulement un artificier, John McTiernan. **Dark Angel** ne décolle donc jamais. Dolph fait des efforts. Le scénario dégotte parfois des trucs assez marrants, des gangsters b-c-b-g qui tiennent des réunions de direction par exemple, une nénette charmante dépeçant un cadavre avec le sourire... Qu'importe. De plus, des invraisemblances criantes (l'extraterrestre tire comme un pied alors que le flic vise toujours juste, Dolph échappant miraculeusement à toutes les explosions...) parasitent un script jouant la carte usée du duo de keufs tellement différents qu'ils finiront vraiment par faire équipe.
Spectacle longuet mais pas désagréable, poussif, plein de professionnels qui font correctement leur boulot chacun dans leur coin sans se préoccuper de l'autre, **Dark Angel** se place à l'intersection de **Hidden** et de **Terreur Extraterrestre**. Le second, plaisamment nul, l'emporte assez largement.

Betty CHAPPE

***Dark Angel**. USA. 1989. Réal.: Graig R. Baxley. Scén.: Jonathan Tydor, David Koepp et John Kamps. Dir. Phot.: Mark Irwin. SPFX : Tony Gardner, Larry Hamlin, Bruno Van Zeebroeck. Prod.: Jeff Young & Mark Damon. Int.: Dolph Lundgren, Brian Benben, Betsy Brantley, Matthias Hues, Jay Bilas, Michael J. Pollard, Jesse Vint... Dur.: 1H 30. Dist.: Deal/ UGC. Sortie nationale prévue le 13 juin 1990.*



BLACK RAINBOW

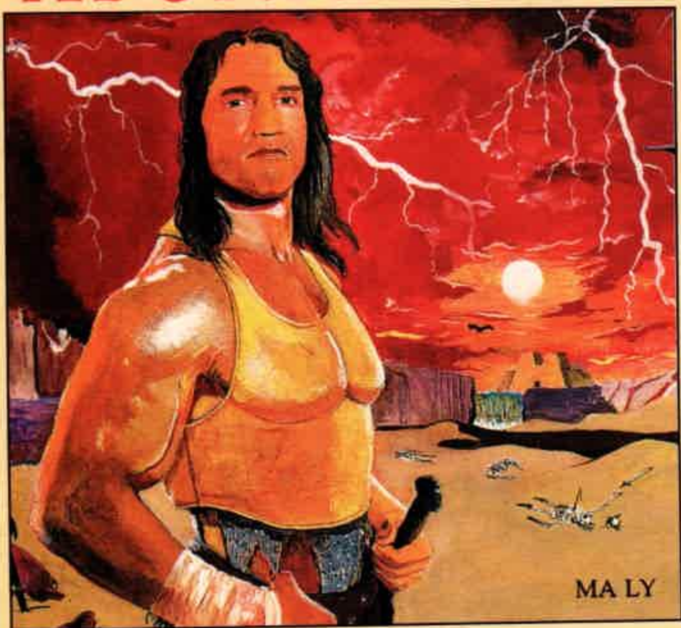


Mike Hodges est un cinéaste de talent. Ecrasé par les moyens colossaux de **Flash Gordon**, écrasé par la connerie des **Débiles de l'Espace**, écrasé par les producteurs félons de **L'Irlandais**, il fait toujours preuve d'un grand professionnalisme. **Black Rainbow** est différent, très différent des titres précédents. Presque opposé. Sur un thème proche des **Yeux de Laura Mars**, sans le clinquant pub que professait Irvin Kershner pour mettre en valeur le regard félin de Faye Dunaway, Mike Hodges suit la dérive d'une médium (Rosanna Arquette) œuvrant dans le cadre des communautés religieuses du fin fond des Etats-Unis. Des églises pleines à craquer, des bigots, du Godspell... Martha Travis informe les croyants sur le bon séjour des disparus dans les jardins de l'Eden. Tout va pour le mieux, jusqu'au jour où l'on annonce la mort du contremaître d'une usine chimique, assassinat lié à une catastrophe écologique. Le patron de l'usine demande au tueur de l'éliminer...
Thriller métaphysique, **Black Rainbow** rejette les effets spéciaux, les visions infernales. Plutôt que de donner dans le spectaculaire, Mike Hodges s'attache aux personnages, y compris les seconds rôles. Sorti de Martha Travis, médium fragilisée par les expériences occultes de son père, manager alcoolique, et du journaliste Gary Wallace, le récit abonde en personnages passionnants. Un tueur méthodique et bon père de famille, un directeur d'usine cynique... Touffu, constamment crédible, juste dans les rapports entre les protagonistes, et également dans la description de la province américaine, **Black Rainbow** se conclut sur une note superbe, émouvante, une parenthèse fantastique, nostalgique. Ignoré du palmarès à Avoriaz, il méritait largement une récompense.

Marc TOULLEC

***Black Rainbow**. Grande-Bretagne. 1989. Réal.: Mike Hodges. Scén.: Mike Hodges. Dir. Phot.: Gerry Fisher. Mus.: John Scott. Prod.: John Quested, Geoffrey Helman pour Goldcrest. Int.: Rosanna Arquette, Jason Robards, Tom Hulce, Mark Joy, Ron Rosenthal, John Bennes, Linda Pierce... Dur.: 1H 46. Dist.: AAA. Sortie prévue le 20 juin 1990.*

ABONNEMENT



Well, euh, la revue very tremendous, andeuh... subscription it's carrément valabeule. Well, I veux dire 100F a year, it's greatesque business. So, I abonne moi vite fait sur le gaz and I gagne muy bien money: 20F a year, in fact ! (with that, in 2096, I produit Conan 22 and I m'en fous plein les poches. Ouah, the foot, hé !). Bull shit of son of a bitch, the french is pas fastoche, les mecs ! Chouarrethenailleguerre.

Bon d'accord, à l'examen de Français, c'est plus Total Recall, mais total recalage ! Ceci dit, abonnez-vous à *Mad Movies*, la revue la moins chère du marché. Vous ferez des économies et en plus vous lutterez contre l'inflation. Il vous suffit de nous envoyer la somme de 100F, par chèque ou mandat-lettre, et vous recevrez votre revue préférée durant tout un an (6 numéros).
Pour l'étranger: par voie de surface : 120F. Par avion : 200F.
Tout règlement : par mandat international, exclusivement.

GRATUIT
POUR TOUT NOUVEL ABONNE

Mad Movies vous offre une affiche ou affichette de votre film préféré (à choisir dans la liste ci-dessous). Vous recevrez votre cadeau avec l'envoi du premier numéro.

Afichettes (40 x 60cm): Rambo III, Repaire du Ver Blanc, Roger Rabbit, Sang et Châtiment, Scorpion Rouge, S.O.S. Fantômes II, Superman IV, Terminus, Traquée, Vampire, vous Avez dit Vampire II, Karaté Kid III, Karaté Tiger, Lectures Diaboliques, Munchausen, Over the Top, Phantasm II, Princess Bride, Fantôme de l'Opéra, Gunmen.

AFFICHES (120 x 160): Repaire du Ver Blanc, Sang du Châtiment, Scorpion Rouge, S.O.S. Fantômes II, Karaté Kid III, Karaté Tiger, Les Maîtres de l'Univers, Phantasm II, Princess Bride, Punisher, Lectures Diaboliques.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ________________ PRENOM ________________

ADRESSE ________________________________

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Réglement joint, par chèque ou mandat-lettre.

AVIS CHIFFES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre
M.B. : Marcel Burel. V.G.: Vincent Guignebert. J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.S.: Marc Shapiro. M.T.: Marc Toullec.

	MB	VG	JPP	MS	MT
Alien, La Créature des Abysses	2				3
Black Rainbow		2	3		5
Dark Angel					2
Halloween IV			3	5	3
Lectures Diaboliques	3	0	2	4	4
Les Mille et Une Nuits	2	1			
Mr. Frost		4		4	
Tremors 4	4			4	5
Vendredi 13 VIII	2	2	2	3	2

BOX OFFICE

Pas grand chose à se mettre sous la dent ce bimestre. Les sorties sont peu nombreuses et les scores déprimants. Le **Fantôme de l'Opéra** s'est pris une veste spectaculaire. Robert Englund flirte avec les 8.000 entrées sur Paris. Misérable. Pourquoi ? Les raisons en sont multiples. Même si le film n'est pas une perle de cinémathéque, il n'en reste pas moins honorable. Les fanas de Freddy ne sont pas déplacés dans la mesure où l'affiche évoquait à peu près tout, sauf un film d'horreur ! *"Vous y connaissez quoi, vous, à l'amour ?"* renvoie plutôt aux slogans canailles pour Minitels roses. Ou, à la limite, au lancement d'une nouvelle collection *Harlequin*. Un lancement intégralement raté. De plus, le choix du circuit de distribution, les salles *Gaumont*, ne correspond pas vraiment au public visé. *Gaumont*, c'est bien pour le dernier Depardieu, c'est épatant pour du cinéma familial, mais du Fantastique saignant, cela ne vaut pas un rond. Autant programmer Godard au *Brady*. Pas projeté dans les salles populaires, **Le Fantôme de l'Opéra** ne risquait pas d'attirer son public à lui. Une erreur donc pour la **21st Century France** qui s'apprête néanmoins à lancer **Freddy V**. Comme un vrai film fantastique cette fois. Sortie prévue pour cet été.

Chez *Warner*, par contre, les flûtes de champagne circulent bien. **Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses** atteint, en onzième semaines, les 760.000 tickets vendus. Toutes les têtes blondes de la capitale et leurs parents ont répondu présent à l'appel de ce produit manufacturé dont le succès est somme toute logique. Programmée en tant que court-métrage de ce film, la suite des aventures du lapin **Roger Rabbit** n'y est certainement pas pour rien.

Le Fantastique français ne remonte pas la pente après les bides de **Baby Blood**, **Tom & Lola** et **36-15 Code Père-Noël** (qui sortent actuellement en vidéo). **Mister Frost** hypnose 30.000 victimes en deux semaines et **Les 1001 Nuits** pétrifient d'ennui 50.000 pigeons malgré des dépenses publicitaires assez élevées.

Aux States, certains films sombrent gentiment (**Salute of the Jugger** devenu **Blood of the Heroes** avec Rutger Hauer par exemple. Voir article dans notre numéro 60) et d'autres connaissent un box office miraculeux. **Tremors** et ses 60 millions de dollars. Et surtout **Teenage Mutant Ninja Turtles**, à capitaux de Hong Kong et de Londres, qui, sous peu, devrait dépasser la barre des 100 briques US. La sortie de ces *"tortues adolescentes mutantes ninjas"* est prévue en France en novembre pour les vacances de la Toussaint, le créneau de **Batman** l'an dernier.



LE FANTOME DE L'OPERA. "Vous y connaissez quoi, vous, au lancement des films ?"

Jean-Pierre MOCKY

Cinéma et Société

"A mort la bite" ont lancé certains pères La Pudeur qui, dès que cela paraît fantasque... tiquent. Nullement acculé dans les coins, Mocky IV s'est pas mal épanché sur le Fantastique et sur lui-même pour *Mad*. Mocky quête, en tout cas, avec son nouveau film, la mention "culte".



"Bien sûr, pourquoi ne m'abonnerais-je pas à MAD MOVIES ?" Jean-Pierre Mocky. 25/ 4/ 90

MAD MOVIES : Si vous aviez à donner une définition du Fantastique, quelle serait-elle ?

JEAN-PIERRE MOCKY : Il y a plusieurs définitions. Pour moi le Fantastique existe partout et pas seulement dans les films d'horreur, bien que le Cinéma Fantastique ça ne soit pas seulement des monstres sanguinolents, des vampires, c'est-à-dire tout ce qu'on présente généralement à Avoriaz, mais le Fantastique existe dans la réalité. Dans tous les pays où il y a les Carpathes, il y a des contes qui sont pris dans la vie normale. Moi, je crois que le Fantastique existe dans le quotidien, parce qu'il y a des choses qui sont totalement fantastiques et moi je les utilise. Il y a des décalages dans mes films, même comiques qui appartiennent au Fantastique. Donc ma définition du Fantastique est assez large, et va plus loin que le simple film d'horreur.

M.M.: Mais vous avez réalisé des films fantastiques, quand même ?

J.P.M.: Effectivement, je suis d'origine polonaise, comme Polanski, et nous avons toujours été tenté, parce qu'influencé en tant qu'originaire d'Europe Centrale, de traiter le Fantastique. Car nous en sommes très imprégnés. Moi, j'en ai fait deux : Un film qui s'appelait Litan, qui vient du mot litanie, c'est-à-dire les psalmodies que font les gens pour des incantations de Messes Noires. Et j'avais donc appelé cette ville imaginaire où se déroule l'action : Litan, une ville située dans un pays de l'Est. Je traitais là de la résurrection des morts et de leur cohabitation avec les vivants. Là, il s'agissait tout simplement d'une légende relatant la croyance selon laquelle les âmes restent prisonnières des cercueils jusqu'à ce qu'ils pourrissent.

LITAN, un classique du Fantastique selon Jean-Pierre Mocky.



M.M. Mais vous avez également adapté un roman de Jean Ray ?

Effectivement, je considère Jean Ray comme un maître du Fantastique en littérature, j'ai donc réalisé **La Cité de l'Indicible Peur.** Jean Ray était un satiriste qui détestait les bourgeois de sa ville (Gand, Belgique), il était tout à fait baudelairien et rimbaldien. Le Bourgeois avec un grand B le faisait profondément chier, mais il avait situé son roman en Ecosse, préférant transposer le récit dans une ville étrangère. J'ai repris son traitement du Fantastique, mais pour ma part j'ai choisi une petite ville du centre de la France : Salers. C'est une contrée où il n'y a que des sorciers, à tel point que lors du tournage du film, pendant plusieurs jours, la pellicule a été foutue et il a fallu tout refaire. C'est un des sorciers du coin, un ivrogne incapable de sortir une phrase, qui nous avait jeté un sort. A chaque fois que l'on envoyait la pellicule, le laboratoire nous demandait ce qui se passait, vu qu'ils voyaient des feux-follets se ballader dessus. En tout cas, mes deux films fantastiques sont devenus des classiques.

M.M. : Ces réalisateurs venus du froid, dont vous faites partie, que pensent-ils de l'hégémonie anglo-saxonne dans le domaine du Fantastique ?

J.P.M.: Mais ils n'en pensent rien pour la bonne raison que les films fantastiques américains sont souvent faits par des personnes issues d'Europe Centrale. Le cinéma américain a récolté beaucoup de gens qui ont fui ces pays à l'époque du nazisme.

M.M.: Quels films ou personnages fantastiques vous ont le plus impressionné ?

J.P.M. : Par exemple, j'ai beaucoup aimé **L'Homme Invisible** (James Whale). J'aime bien ce type de cinéma qui correspond véritablement au Fantastique, parce qu'il ne fait pas appel à l'épouvante dans le genre **Massacre à la Tronçonneuse.** Le Fantastique doit se doubler de poésie, c'est un domaine qui doit être accessible aux enfants. Il y a des gens qui, sous prétexte de faire des films fantastiques, ne font que du sang et des membres coupés. Je ne suis pas

moraliste, mais quand on sait que le Fantastique a été créé pour faire rêver, exemple Jules Verne ou Marc Twain, j'ai l'impression qu'avec le gore, on a un peu perverti l'esprit du véritable Fantastique. Vous comprenez, s'il n'y avait pas de guerres, si tout était pacifique, à ce moment-là on pourrait user du sang. Mais quand vous voyez les images récentes de la femme tyran, la mère Ceaucescu, ou tous ces attentats au Liban, je trouve qu'il est malsain, en plus, de jouer avec le sang au cinéma. Moi aussi je tue des gens dans mes films, mais il y a des façons de tuer ou de faire peur aux gens. Je suis contre toutes formes de censure, mais également contre la prolifération de ce genre de films, comme à Avoriaz où il n'y a que ça.

M.M. Vous pensez que ce cinéma a une influence néfaste sur le public. Sachant qu'une grande partie des aficionados se compose avant tout de jeunes ?

J.P.M.: Oui, et ça je le retrouve chez les critiques. Je pense que cela va de pair avec la masturbation.

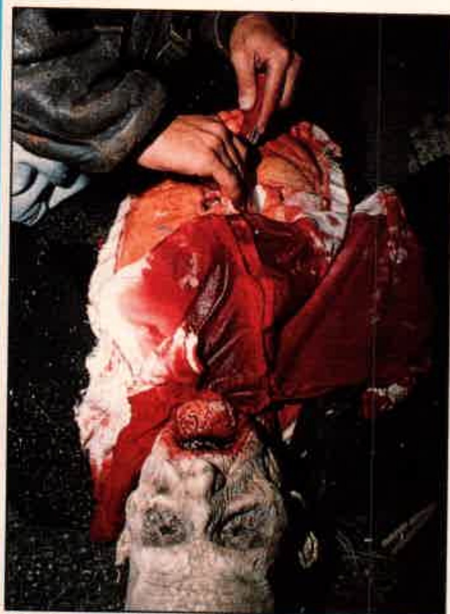
M.M.: Ah, c'est plutôt surprenant comme hypothèse, vous pouvez préciser ?

J.P.M.: Tout à fait, les adolescents et les adolescentes y trouvent souvent une certaine compensation, face à leur manque sexuel. Aujourd'hui, la situation est claire : il y a une relation très très précise entre le cinéma fantastique, le sanguinolent et l'érotisme pubère, plus précisément l'érotisme refoulé. Quand on ne peut pas posséder physiquement une femme, on se laisse plus volontiers aller au fantasme de la violence au cinéma. Moi, je vais même vous dire ce que j'ai vu lors d'une projection : il y avait un journaliste au physique relativement ingrat qui se touchait les parties violemment pendant qu'une femme se faisait laminer au rasoir.

M.M. Des noms, des noms !

J.P.M.: En tout cas, quelqu'un d'un journal qui s'intéresse au Cinéma Fantastique. C'était au Palais de la Mutualité, je n'observais pas spécialement le public, mais j'ai entendu des soupirs, et j'ai vu ça.

M.M.: S'il s'agit d'un physique ingrat, Mad Movies *n'était pas dans le coup, tout va bien...*



Mocky envoie le Diable au gore, et réciproquement (Massacre à la Tronçonneuse III).

J.P.M. : Je pense qu'il y a une cellule de journalistes que j'appelle les masturbés, des gens qui ne peuvent pas être réalisateurs, mais qui écrivent des livres de cinéma, et qui se défoulent sur des gens qui ne peuvent plus répondre. Il y a dans les yeux battus de certains journalistes, spécialisés dans le Fantastique ou pas, cette espèce de ferveur à tenir leur queue.

M.M.: Décidément, c'est une obsession ! Pour changer de terrain (glissant), comment jugez-vous votre oeuvre ?

J.P.M.: Disons qu'à 80 % je ne suis pas véritablement content de ce que j'ai fait. J'ai souvent manqué de moyens financiers pour faire exactement ce que je voulais.

M.M.: On va parler un peu de l'actualité. Il Gèle en Enfer, votre dernier film, rentre-t-il dans le cadre du Fantastique ?

J.P.M.: Oui, tout à fait, par un certain nombre d'aspects. Le fait que dans le film des milliers de camions traversent une petite bourgade, dans la mesure où la ville pourrait servir de décor à un film d'horreur, avec des maisons sinistres où il n'y a jamais de soleil, le tout encaissé dans une vallée profonde, on pourrait penser que des personnages de **Soleil Vert** résident là. Le reste du film se passe dans des grottes, avec des rivières souterraines et des chauve-souris. Voyez, je suis toujours persécuté par mes origines slaves.

M.M. Persécuté ?

J.P.M.: Oui, parce que je pense qu'un type né dans le Midi n'aura pas les mêmes traditions culturelles, il préférera le football. Bien que dans **A mort l'Arbitre**, il y a aussi un côté très fantastique où des supporters fanatiques persécutent jusqu'à la mort l'homme en noir du match (Eddy Mitchell).

M.M.: Vous avez peut-être été le seul réalisateur à traiter du hooliganisme dans un film ?

J.P.M.: Oui, et en plus à une époque où le hooliganisme n'était pas encore très répandu. Il n'y avait pas encore eu le drame du Heysel où des dizaines de supporters italiens étaient morts à cause des exactions des fanatiques de Liverpool.

M.M. : Il Gèle en Enfer vient de sortir, comment marche le film ?

J.P.M.: Il marche gentiment dans la mesure où, comme certains films d'un type spécial, il possède sa clientèle qui, je l'espère, sera de plus en, plus nombreuse. J'ai l'impression que mon dernier film peut d'ailleurs devenir un film-culte.

M.M.: Vous avez une explication ?

J.P.M.: Oui, dans le sens où il échappe aux classifications habituelles, et notamment à la machinerie hollywoodienne qui produit **Indiana Jones** ou **Batman**, sans pour autant ressembler à un petit film d'un jeune loup qui se fait les dents à la réalisation. Moi je suis au milieu, un peu comme Godard, Wenders ou des gens comme ça.

M.M.: D'après vous, ce film deviendrait un objet de culte, mais ce ne serait pas plutôt l'affiche qui ferait l'objet d'un culte ?

J.P.M.: Peut-être.

M.M.: Cela n'a-t-il pas un côté désagréable que les medias aient principalement parlé de vos démêlés d'affichage plutôt que du film ?

J.P.M.: Ecoutez, on va reprendre le concept d'un réalisateur comme moi. C'est un film qui a coûté peu d'argent dans la lignée de **Solo** ou de **L'Albatros** ou même **La Machine à Découdre**, qui s'inspirent des romans de la *Série Noire*. Ce sont des films qui reflètent ma jeunesse et mon amour du cinéma américain, comme Godard, lorsqu'il a fait **Pierrot le Fou** ou **A Bout de Souffle**, ou encore Truffaut quand il a fait **La Mariée Etait en Noir**. Tous, nous étions influencés par ce cinéma, et de temps en temps, ça refaisait surface. Dans une carrière franchouillarde, dans le bon sens du terme si vous voulez, où l'on traite de pilleurs de tronc, de football, d'espionnage, ou des congrès où l'on joue à touche-pipi comme dans **Les Saisons du Plaisir**, à travers tous ces films, vous abordez la notion de culte, ce n'est pas le film qui est culte c'est le contenu. Il y a une très jolie femme avec un aventurier. Avec, qui plus est, une histoire ressemblant à une Chrysler des années cinquante ; le scénario retrouve le schéma de cette époque. Ca rejoint un peu tous ces endroits nouvellement mode qu'on refait volontairement dans le style d'avant, le Terminus de la Gare du Nord, etc. Et là dans le film je retrouve cette ambiance du film noir, en plus je peux me permettre de bander dans le film, alors que Bogart ne pouvait pas le faire. J'ai repris le flambeau et j'ai été plus loin. C'est comme un relais olympique en quelque sorte, dans 20 ans quelqu'un reprendra encore le truc.



BATMAN ou la machinerie hollywoodienne selon Jean-Pierre Mocky.

M.M.: Il gèlera encore plus fort en Enfer, alors ?

J.P.M. Oui, car le type dans 20 ans il aura encore plus de liberté que je n'en ai eu moi-même. Cette affiche-là, dans 20 ans, elle paraîtra désuète.

M.M. On peut-peut-être parler justement de la censure, dans le sens où vous avez eu des problèmes avec votre affichage publicitaire.

J.P.M.: C'est le Front National, ça...

M.M.: Vous êtes contre toute forme de censure, vous ?

J.P.M.: Bon, je vous ai parlé de ce que je pensais des films sanguinolents. Ce que j'ai dit pourrait me faire passer pour une sorte de censeur. En réalité, je ne dis pas qu'il faut censurer ces films, je dis qu'il y en a trop.

M.M. Quels projets vous avez dans le futur ?

J.P.M.: Alors là, je commence un autre film, une oeuvre ambitieuse, à la Cimino, avec probablement Adjani, Belmondo, Mickey Rourke, Catherine Deneuve et Michel Serrault. Certains ont déjà signé, d'autres pas encore. Le film s'appelle **Fleur de Rubis** et, pour le situer, je le placerai entre **Casque d'Or** et **Les Enfants du Paradis**, mais ce n'est ni l'un ni l'autre. Ca se passe dans une période que l'on a peu traitée : la Libération. J'aborde donc l'histoire dans un Pigalle qui se remet doucement de la guerre, avec les Corses et les Maghrébins qui commencent à se disputer le territoire. Belmondo, manchot, et Serrault, ancien collaborateur qui possède la majorité des maisons closes de Pigalle, sont les deux chefs de gang qui vont s'affronter. Et Adjani (Fleur de Rubis) vient à Paris chercher son frère. Et c'est à travers ce personnage que l'on va découvrir le Pigalle de l'époque.

M.M. Dernière question : vous accepteriez de prendre un abonnement à Mad Movies ?

J.P.M.: Pourquoi n'accepterais-je pas ? Combien ça coûte, 100 balles, 200 balles ? Vous faites de la réclame pour les abonnements, alors ? Tenez, 100F, pas de problème !

Entretien : Christophe WEBER

TEENAGE MUTANT NINJA TURTLES

Bande dessinée,
film d'arts martiaux,
film de super-héros,
Teenage Mutant Ninja Turtles
ne ressemble à rien
de ce qui a été vu
sur un écran jusqu'à présent.
Mieux qu'une version
reptilienne de *Batman*,
Teenage Mutant Ninja Turtles
prend à bras le corps les
albums dont il est issu.
Du dessin animé
en chair et en os...

Deux des quatre Teenage Mutant Ninja Turtles, des ex-petites tortues devenues sous l'effet de la radioactivité et d'un rat karatéka des expertes en arts martiaux.

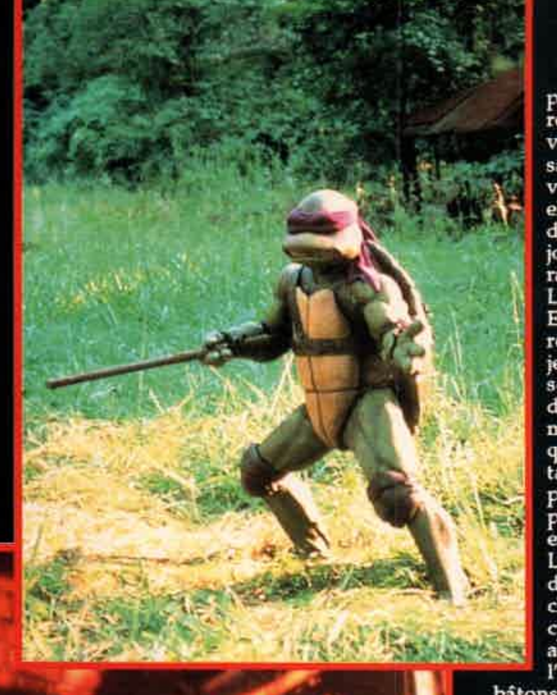
Un projet fou, aussi insensé aujourd'hui qu'**Howard the Duck** l'était en 1986. Mais la méga-production s'était payé un bide mémorable au box-office et une dérouillée critique assez spectaculaire. **Teenage Mutant Ninja Turtles**, à la surprise générale, y compris celle de ses distributeurs, casse la baraque aux States. Après le phénomène **Batman**, une nouvelle vague de personnages de bandes dessinées mobilise la grande foule. En trois semaines d'exclusivité, **Teenage Mutant Ninja Turtles** atteint les 80 millions de dollars de recettes. Pour un film qui en a coûté douze, le rapport est appréciable...

Stars du *comics*, les tortues ninjas naissent d'un hasard, d'une rencontre entre deux lecteurs de la même bande dessinée dans un bus. Il s'agit du scénariste Kevin Eastman, alors employé aux fourneaux dans un restaurant, et du dessinateur Jack Laird, qui survit à travers quelques illustrations pour des magazines underground. En octobre 1984, paraît la première bande dessinée, modestement en noir et blanc. Dès novembre, les "*Teenage Mutant Ninja Turtles*" s'arrachent et élargissent rapidement leur audience. En 1987, apparaît le dessin animé ***Les Chevaliers d'Écailles***, lequel gomme la violence du *comics* afin de ne pas choquer les parents. Le merchandising rapporte des fortunes et, tout naturellement, le cinéma s'intéresse au phénomène. Toujours désireux de s'imposer sur le marché international, les Chinois de la *Golden Harvest*, producteurs de Bruce Lee et de Jackie Chan, s'acoquinent avec les Anglais de *Limelight*. Une genèse démente, à l'image même du film.

LES MYSTERES DE NEW YORK

New York est secouée par une vague impressionnante de cambriolages. Personne ne voit, ou même n'entend les malfrats. Le mystère absolu. La journaliste April O'Neil rend compte, dans son journal télévisé, des événements. Elle en sera rapidement la victime. Des ombres immenses, une obscurité soudaine, des gestes brusques. April n'a pas le temps de réagir. Hébétée, lorsque la police intervient enfin, la jeune femme aperçoit ses sauveurs, les fameuses *Teenage Mutant Ninja Turtles*, alignées en rang d'oignons et secondées par leur mentor et instructeur, le rat Splinter.

Les casses spectaculaires ne s'arrêtent pas là et le Préfet de police demeure totalement inefficace. April continue sa croisade sur les



petits écrans. Inévitablement, elle attire l'attention des responsables des vols, les sbires du Pied, toute-puissante organisation criminelle. De nouveau agressée, dans le métro cette fois, elle est secourue *in extremis*, par une des tortues, Raphael. Celle-ci amène la journaliste dans son repaire souterrain, le lieu de la révélation.
Les tortues racontent leur histoire. Elles étaient à l'origine quatre petits reptiles, portés dans leur bocal par un jeune garçon. Le gamin se fait renverser par un camion, les tortues tombent dans le caniveau, où se déverse également une substance radioactive. Le quatuor grandit jusqu'à atteindre la taille d'un homme, puis se met à parler. Dans les égouts, il est recueilli par Splinter, un rat ninja qui leur enseigne son art du combat. La tortue Leonardo, chef du gang, se spécialise dans le maniement du sabre, Raphael choisit le saï, long poignard à la lame cylindrique, Michaelangelo se risque au nunchaku et Donatello, le génie de l'informatique, utilise le bo-staf, deux bâtons reliés par une courroie souple...
En raccompagnant April, Splinter est lui-même kidnappé. Retenu prisonnier, son esprit influe néanmoins sur les agissements de ses quatre élèves...

DES TORTUES POUR TOUS

"Nous avons tourné ce film à la fois pour les enfants et les adultes. Ses tonalités sont uniques. Des créatures étranges vivant dans un environnement contemporain, cela touche l'inconscient de la plupart des gens", témoigne le metteur en scène, Steve Barron, un cinéaste "clip" de l'école des Russel Mulcahy et autres Julian Temple. Steve Barron, qui fut révélé par le très brillant **Electric Dreams** (*love story* entre un computer et une violoniste), tourne des clips haut de gamme (*Billie Jean* pour Michael Jackson, *Money for Nothing* pour Dire Straits...), des pubs, et aussi quelques épisodes de la série ***Monstres et Merveilles***, superbe recueil de contes produits par Jim Henson, le créateur du *Muppet Show*. Et, tout naturellement, c'est à Jim Henson que reviendra le défi de créer des tortues humanoïdes plus expressives que le canard d'**Howard the Duck**.
"Construire les tortues et le rat Splinter s'est avéré plutôt délicat, dans la mesure où nous devions suivre scrupuleusement les modèles de la bande dessinée. Alors que c'est beaucoup plus facile de concevoir une créature que vous auriez imaginée dès le départ". Heureusement, les effets spéciaux de maquillage ne font pas tout. *"La clé de notre succès vient simplement du fait que nous avons de superbes comédiens. Grâce à eux, les tortues fonctionnent vraiment. Ils savent réellement comment interpréter leur personnage de manière crédible et attractive"*. Première phase de la conception des "*teenage mutant ninja turtles*" : les pièces détachées de la cuirasse. *"Nous avons d'abord fabriqué des éléments en fibre de verre, en prenant garde qu'ils correspondent vraiment à la personnalité de chacune des tortues. Une fois les parties du corps moulées, nous les avons confiées à des sculpteurs de façon à être façonnées une nouvelle fois avec de l'argile. Ils ont établi la structure musculaire et tous les membres, les épaules, les pieds, la tête, puis les morceaux de la carapace. En mousse de caoutchouc, ces segments sont ensuite peints, toujours de manière à ce qu'on distingue, à travers quelques traits morphologiques et la coloration choisie, les quatre tortues l'une de l'autre"*, témoigne John Stephenson, ancien du staff Henson (il a travaillé sur **Dark Crystal**, **Oz** et ***Monstres et Merveilles***). La grande nouveauté de **Teenage Mutant Ninja Turtles** au niveau des effets spéciaux ne découle cependant pas de cette très classique démonstration. La révolution technique se nomme Dave Housman, l'homme avec qui ce canard boiteux d'**Howard** aurait pu se révéler expressif... Les tortues affichent toutes les expressions dont le volatile de George Lucas était privé.

UNE ANIMATION REVOLUTIONNAIRE

"Ce système n'a jamais été utilisé auparavant. Dave Housman, notre expert informatique, a, pour les besoins du film, développé une technique combinant la radio-commande, l'animation par ordinateur, de la puissance et de la simplicité", continue John Stephenson. Dans un passé peu éloigné, la tête des tortues aurait demandé une poignée de marionnettistes et d'interminables répétitions, afin de produire des expressions pas vraiment réalistes. L'invention de Dave Housman permet d'imiter à la perfection les mimiques des personnages de la bande dessinée, notamment les mouvements des lèvres. *"Cette technique demande un seul opérateur et donne des expressions faciales extrêmement précises, qui peuvent s'enchaîner sans difficulté"*. Non seulement, les tortues échappent au syndrôme "acteur dans une combinaison en caoutchouc", mais de surcroît elles expriment une palette très variée de sentiments.



Jim Henson en pleine discussion avec sa tortue.

"Les comédiens veulent que leurs personnages battent des paupières, bougent la bouche ou les lèvres. Pour cela, ils utilisent un contrôle manuel qui transmet par radio des signaux aux computers des tortues. Et ces mini-ordinateurs placés aux points stratégiques sont reliés à des servo-moteurs qui exécutent les ordres en une fraction de seconde", témoigne encore Brian Henson, fils de Jim, marionnettiste de choc de **La Petite Boutique des Horreurs**. *"En résumé, le comédien provoque instinctivement tous les gestes de son personnage. Il entre et sort à loisir de la carapace de la tortue. Grâce à un moniteur vidéo, l'acteur peut apprendre à interpréter le personnage. Il n'a qu'à se concentrer sur l'écran, sur la créature à qui il donne la vie sans se dépenser en manoeuvres manuelles inutiles. Le film gagne en crédibilité, et aussi en magie"*. Vrai, Brian. Même les tortues du dessin animé **Les Chevaliers d'Ecailles** apparaissent maintenant rigides et inexpressives, à côté de celles du film de Steve Barron. Elles préparent d'ailleurs leur grand retour...

Marc TOULLEC

TREMORS



Des vers géants sillonnent le désert de Californie et bouffent tous les promeneurs. Cela pourrait être un croisement illégitime entre *Les Dents de la Mer* et *Dune*, mais il n'en est rien. Classique, *Tremors* montre qu'on peut encore faire de l'excellent cinéma de genre, avec des légumes aussi vieux que les pots dans lesquels ils sont servis...

Retour aux monstres des années 50, à ces créatures maladroites, mutantes, surgissant de nulle part pour donner matière à des avertissements du style : "*Observez le ciel !*". Le ciel, d'où proviennent justement ces bestioles, toutes systématiquement belliqueuses. **Tremors** emprunte les mêmes sentiers. Il rend hommage à des classiques connus, sans tomber dans les références faciles pour cinéphiles nostalgiques. Ces films : **Des Monstres Attaquent la Ville, Black Scorpion, La Chose d'un Autre Monde, Reptilicus...** Des titres qui se prenaient souvent très au sérieux. On était dans les années 50, et les communistes de la Planète Rouge rongeaient leur frein aux portes du Monde libre. On est désormais à l'aube de l'an 2000, et le cinéma "de monstres" n'a plus aucune raison de s'inquiéter d'une invasion quelconque. Relax, donc...

Les Vers de Perfection

Perfection, un bled paumé en plein milieu du désert californien, une "ville" dont la population atteint largement la vingtaine d'ha-

bitants. Et les citoyens ne sont pas de ceux que l'on rencontre tous les jours. Burt Gummer et sa femme Heather constituent un couple particulier, à la "*Rambo*". Ils vivent dans l'attente d'une explosion nucléaire, et ont aménagé leur cave en conséquence. Les pétoires les plus puissantes s'y entassent allègrement. Walter Chang est l'épicier du coin, un commerçant qui ne songe qu'à se remplir les poches. Tous les moyens sont bons, y compris récupérer la carcasse d'un ver géant pour une poignée de dollars, et amortir son coût par quelques photos. Une artiste, un vieux médecin et son épouse, un éleveur de moutons complètent la galerie.
Val et Earl sont les hommes à tout faire du coin. Pas très ambitieux et ne résistant jamais à l'appel d'une bonne bière, ils gagnent leur pain quotidien en posant des clôtures, en ramassant les ordures, en accomplissant tous les petits travaux possibles et imaginables. Soudain désireux d'élever leur misérable condition sociale, les deux gugusses filent dans leur vieille guimbarde vers la civilisation. Mais le destin les met en présence d'une race de vers géants, rapides comme des bolides, précis comme des missiles, et surtout invisibles. Il y en a cinq, arpentant une plaine bordée de collines rocheuses et creusant des tunnels dans le sable. Et ces vers, très voraces, entreprennent de bouffer la totalité de la population de Perfection, à laquelle s'est ajoutée une sismologue de charme, Rhonda LeBeck. Les survivants ne tardent pas à se regrouper sur les toits. Le siège commence...



A La Maniere de...

"Nous avons voulu réaliser un film dans l'esprit de ceux des années 50, comme ***Les Monstres Attaquent la Ville*** *ou* ***The Beast from 20.000 Fathoms****. Nous avons également tenu à traiter ce thème avec une sensibilité contemporaine, particulièrement en ce qui concerne l'humour et les personnages"*, témoigne le jeune réalisateur Ron Underwood, un inconnu très convoité maintenant, après l'inattendu succès de **Tremors**. Pas évident à lancer, ce **Tremors** (traduisez par *"frémissements"*, lesquels sont provoqués par les vers lorsqu'ils circulent sous la surface...). Le film se titrait auparavant **Beneath Perfection** (***Au-Dessous de Perfection***). Pas évident, d'abord à cause du tremblement de terre qui secoua fortement San Francisco l'an dernier. Toutes les séquences du film faisant référence à la faille de San Andreas furent purement et simplement éliminées du montage final, afin de calmer les pontes d'*Universal* sérieusement échaudés. A vrai dire, **Tremors** est l'un de ces projets caractéristiques qui traînent depuis des lustres sur les bureaux des producteurs hollywoodiens. Voilà plus de six ans que le script avait été proposé aux grands studios. En vain, car les noms figurant en première page n'étaient pas vraiment des sommités. Les scénaristes, Brent Maddock et S.S. Wilson, n'avaient pas encore signé **Short Circuit** et Ron Underwood n'était l'auteur que de quelques courts métrages éducatifs (une centaine, d'ailleurs écrits par les mêmes duettistes Wilson & Maddock).
Le hasard a voulu cependant qu'un des comparses engagé sur le projet parte travailler avec la productrice Gale Ann Hurd, dont le palmarès comprenait **Terminator** et **Aliens**. L'ami met en rapport le trio avec Gale Ann Hurd. Celle-ci leur conseille de rédiger un script de quelques pages et de le proposer aux lecteurs d'*Universal*. En un après-midi, **Tremors** est accepté. L'aventure commence.

Des Creatures Retro

"Mes premières productions, ***Terminator***, ***Aliens*** *ou* ***Futur Immédiat*** *se déroulaient principalement la nuit, ou dans des lieux obscurs. Cela leur donnait une intensité particulière et accentuait le suspense.* ***Tremors****, en revanche, est un film diurne. L'action se déroule au grand jour, et c'était un challenge intéressant que de faire naître l'angoisse dans ce contexte. Autre originalité :* ***Tremors*** *se rattache aux domaines de la science-fiction et de l'horreur, mais il contient aussi des touches humoristiques. C'est un film essentiellement rural, qui fait parfois penser aux westerns d'antan et aux films de monstres des années 50. Ce mélange des genres est une approche inhabituelle, une nouvelle façon de voir les choses"*. Gale Ann Hurd, productrice vouée aux budgets mammouths (celui d'**Abyss** était spectaculaire), se prend donc d'amour pour ce **Tremors** aux intentions modestes. Elle lui accorde également des moyens en rapport avec ses ambitions : une enveloppe de dix millions de dollars. Ce qui apparaît à l'écran pèse beaucoup plus lourd. Et rapportera à Gale Ann Hurd bien plus que ses recettes d'**Abyss** !
Comme dans **Abyss**, ce sont avant tout les personnages qui mènent la danse. Pas question de se laisser prendre au piège des effets spéciaux. *"Il n'y a pas de méchants dans* ***Tremors****, seulement des protagonistes sympathiques. Nous avons amené le personnage de Rhonda LeBeck dans le but d'expliquer l'origine des vers, pour qu'elle dise tout aux habitants de Perfection à propos des monstres. Cependant, nous ne nous sommes pas attardés sur cet aspect du scénario. Pour quelle raison les créatures vivent sous terre, pourquoi sont-elles si grosses, ces questions avaient déjà été éventées par des productions voisines. Cela ne valait pas la peine de freiner le rythme"*. Ron Underwood ne se répand pas en explications. Les vers géants sont-ils des mutants dus à des explosions atomiques, des rescapés de la préhistoire, des créatures extraterrestres ? Le metteur en scène laisse néanmoins apparaître une légère préférence pour la dernière possibilité.

Perdu dans le Desert

La production choisit l'endroit le moins fréquenté du monde pour planter les caméras de **Tremors**. Ces collines rocheuses ont pourtant déjà accueilli John Wayne, Tom Mix, Gene Autry, Hopalong Cassidy, rien que des cow-boys. Mais des films comme **Samson et Dalila**, **Gunga Dim**, **La Conquête de l'Ouest** ont aussi foulé ce sol poussiéreux. Cependant, le désert n'est pas vraiment le terrain idéal pour une production comprenant des effets spéciaux complexes. *"Rien n'a été facile dans la réalisation de* ***Tremors****. Mettre en scène des effets spéciaux en plein milieu du désert est un vrai problème. Par ailleurs, nous avons dû faire face aux pires conditions climatiques.*

Nous avons tourné sous des averses torrentielles, au coeur des tempêtes de sable et même sous la neige. Evidemment, tout ceci ne se produisait pas pendant les séquences les plus faciles. Le vent se mettait à souffler très fort dès que les comédiens grimpaient sur les toits ! Il tombait des cordes lorsqu'on a tourné la scène où les trois héros passent d'un rocher à l'autre avec des perches... Nous avons chèrement payé la réalisation de **Tremors**". Ron Underwood a souffert le martyre. **Tremors** peut être considéré comme son bizutage de cinéaste, en quelque sorte. Ce ne sont pas ses documentaires scolaires ou ses trois téléfilms (***The Mouse and the Motorcycle*** et sa suite, ***Runaway Ralph*** puis ***Halloween House***, de l'horreur pour gosses) qui l'avaient confronté à de pareilles difficultés. Le cadre, westernien en diable et peu utilisé dans le Fantastique (**Enfer Mécanique**, **La Pluie du Diable**, **Night of the Lepus** et ses lapins mutants sont les rares productions à s'y être aventurées), se situe exactement à Lone Pine, Californie. *"Cet endroit possédait tout ce qui était décrit dans le scénario, une sierra majestueuse en toile de fond, des collines rocheuses et des étendues désertiques"*, témoigne Gale Ann Hurd. C'est au directeur artistique Ivo Cristante que revint la charge de bâtir un ersatz de ville dans le sable et la poussière. Deux mois seront nécessaires à la "construction" de Perfection : soixante jours pour neuf habitations, une épicerie, un corral, une rue centrale, une cabine téléphonique et une décharge publique. Après ces travaux, on était prêt à peindre le décor, à le peaufiner. Ivo Cristante s'y refusa, ne voulant pas ajouter la moindre couche de peinture afin de préserver l'authenticité toute décatie de Perfection. *"Perfection est réellement le prototype de la cité minière désertée par ses habitants après épuisement du filon. Les seules personnes à demeurer sur place sont des excentriques, celles qui aiment l'isolement ou qui souhaitent conserver leur liberté individuelle. C'est très différent des environnements modernes, high-tech, dans lesquels j'avais tendance à me spécialiser. Ici, on n'agissait pas sur la base des théories de quelqu'un, mais directement en fonction des personnages"*, explique encore le directeur artistique particulièrement inspiré par le site. *"C'est très facile de travailler à Los Angeles car on y trouve tout ce dont on a besoin. Mais il est également très important de savoir se tirer d'affaire par soi-même, pour exploiter au mieux un nouvel univers beaucoup plus riche. Et encore, trois fois plus riche lorsque vous vous retrouvez vous-même sur place..."*. Délabrée, miteuse, complètement enracinée dans les années 50 et bâtie à l'image de ses habitants, la petite ville de Perfection tient une place importante dans **Tremors**. Elle partage la vedette avec les fameux vers, très authentiques à leur façon, eux aussi...

Les Monstres de la Terre

Ils n'ont pas été nombreux à l'écran, les vers géants. Des pelletées de lombrics flasques dans **La Nuit des Vers Géants**, les fameux vers des sables de **Dune** et celui de Ken Russel, ridiculement coincé dans son **Repaire**... C'est tout. Les effets spéciaux de **Tremors** ne partent donc d'aucun modèle particulier et devaient même ne surtout pas ressembler aux créatures gigantesques de Carlo Rambaldi dans le film de David Lynch. *"Le plus gros défi a été de fabriquer des vers totalement différents de ceux de* **Dune**. *Le scénario en donnait une description assez vague, ouverte à toutes les interprétations"*. Tom Woodruff et Alec Gillis (assistants de Stan Winston sur **Terminator** et **Aliens**, et responsables du démon de **Pumpkinhead**) dessinent donc les fameux "graboïds" sans céder aux excès de délire





des monstres usuels du Fantastique. *"Il fallait apporter le maximum de réalisme à la tête des créatures, et aux tentacules qui en sortaient. Sans ça, le film n'aurait pas pu être pris au sérieux".*

Charpentés comme de grosses limaces, cylindriques, mesurant une dizaine de mètres, ces "graboïds" sont immédiatement crédibles. *"Nous avons tenté d'imaginer des monstres adaptés au désert. Leur volume a été défini à partir de dessins de dinosaures et de rhinocéros, leur texture est celle des pachydermes, et les mouvements des tentacules s'apparentent plutôt à ceux d'une trompe d'éléphant".* Peau grise hérissée de petits crochets en forme de toupie (servant à creuser le sol comme des forets), petites gueules bulbeuses dotées de mâchoires acérées et placées à l'extrémité des tentacules... Les monstres de **Tremors** apparaissent plus fonctionnels dans leur conception que franchement farfelus. *"Dans la plupart des films sur lesquels nous avons travaillé, que ce soit pour **Terminator** ou **Aliens**, nous avions conçu des créatures dégoulinantes de bave, faites pour un environnement sombre. **Tremors** se situe à l'opposé. Nous devions nous montrer réalistes, et consacrer davantage de temps à peaufiner les détails".* Woodruff & Gillis ont tenu leur pari : filmés sous une lumière forte, les "graboïds" se tiennent parfaitement. Et réagissent selon des normes bien précises. Privés d'yeux, ils localisent toutes les vibrations ("tremors") grâce à leurs tentacules. Des appendices puissants et sensibles, qu'Art Brewer (**Les Maîtres de l'Univers**) eut un mal fou à manœuvrer pendant le tournage, le sable et la poussière parasitant sans cesse leur mécanisme. A l'écran, les "graboïds" apparaissent parmi les monstres les plus crédibles jamais vus.

Sur le Fil du Rasoir

Comment, aujourd'hui, tourner un film de monstres sans tomber dans l'artillerie lourde et la parodie sénile du style **S.O.S. Fantômes** ? Une première vision de **Tremors** montre qu'on peut encore le faire sans se prendre trop au sérieux et en demeurant, paradoxalement, très sérieux. Les personnages, des bouseux indécrottables, sont attachants et ne récitent pas des dialogues imbéciles. Les monstres, judicieusement détaillés selon la même progression dramatique que dans **Les Dents de la Mer**, ne font pas les pitres... Bref, **Tremors** contient tout ce qui était absent d'un truc comme **S.O.S. Fantômes 2**. Et **Tremors** aurait très bien pu être une version diurne et animale de **La Nuit des Morts-Vivants**, un démarquage au sec et sans sel des **Dents de la Mer**, un hommage plein de citations destinées à faire du pied aux cinéphiles spécialisés... **Tremors** aurait pu être tout cela, sauf un film digne de ce nom. Classique, carré, très efficacement mené et spectaculaire, il trouve tout simplement son identité. Comme quoi, il suffit de croire à ce qu'on montre, il suffit d'illustrer sans condescendance une histoire qui a largement fait ses preuves et que le cinéma n'est pas prêt d'oublier de sitôt...

Marc TOULLEC

***Tremors**. USA. 1989. Réal.: Ron Underwood. Scén.: Steve S. Wilson et Brent Maddock. Dir. Phot.: Alexander Gruszynski. Mus.: Ernest Troost. SPFX : Tom Woodruff, Alec Gillis, Graig Caton, Gene Warren Jr., Art Brewer. Prod.: Gale Ann Hurd/ Universal. Int.: Kevin Bacon, Fred Ward, Finn Carter, Michael Gross, Reba McEntire, Robby Jacoby, Charlotte Stewart... Dur.: 1H 36. Dist.: U.I.P. Sortie nationale prévue le 23 mai 1990.*

rêves

d'Akira Kurosawa

Huit rêves orchestrés par l'un des plus grands cinéastes japonais avec le concours de Steven Spielberg. Huit rêves qui tournent souvent au cauchemar, huit rêves allant de l'enfance à la fin du monde, huit rêves pour croire, espérer et, pourquoi pas, rêver !

"*Je crois que les rêves sont l'expression de désirs secrets que l'homme dissimule au plus profond de lui-même lorsqu'il est éveillé, et qui se libèrent pendant son sommeil, se matérialisant sous la forme d'événements réels. Ces événements ont un caractère tellement outrancier qu'ils ne sauraient se produire dans la réalité. Cependant leur intensité les fait apparaître comme des expériences vécues. Cela tient au fait que les rêves sont la cristallisation la plus pure, la plus désespérée de nos désirs. L'homme a du génie lorsqu'il rêve. Il déborde d'audace et de courage comme un génie. Voici, en vérité, l'essentiel, de ce que j'ai voulu dire à travers ces huits visions. Pour faire ce film, il était essentiel de s'exprimer avec audace... comme dans un rêve*". Akira Kurosawa s'est exprimé. Clairement, simplement, comme il l'a toujours fait. Ces sept cauchemars et ce rêve couvrent une grande partie de sa vie. Ils convergent tous vers un point précis : la mort, la peur du lendemain, le néant auquel le grand cinéaste se soustrait in extrémis par une magnifique note d'espoir.

SPIELBERG & LUCAS

Depuis longtemps, Akira Kurosawa rencontre les pires difficultés à produire ses films au Japon. S'il est à l'étranger, en compagnie d'une poignée d'autres cinéastes de talent, l'un des ambassadeurs les plus connus du cinéma nippon, Kurosawa ne parvient qu'à force d'obstination et de patience à trouver des financements. D'où la quête de capitaux étrangers. Ceux de Steven Spielberg, inconditionnel fanatique de l'oeuvre du cinéaste. C'est le fils aîné de Kurosawa, Hisao, et son neveu, Yoshio Inoue, qui se déplacent en juin 1986 à Los Angeles pour convaincre le metteur en scène le plus populaire de la planète. Akira Kurosawa venait de commencer l'écriture du scénario de **Ran**. "*Ran se sera pas mon testament. J'ai encore beaucoup de choses à dire et l'âge ne compte pas. Un peintre célèbre de mon pays soutenait que la vraie jeunesse commence à quatre-vingt ans. Il n'avait pas tort. Je sens que je suis à peine au début*".
Akira Kurosawa atteint aujourd'hui l'âge respectable de 80 ans et ses rêves sont tour à tour ceux d'un gamin, d'un adolescent et d'un jeune homme. Jamais ceux d'un homme mûr, jamais ceux d'un vieillard. **Rêves** n'est pas un film testament, un mouroir imprimé sur pellicule. **Rêves** ne ressemble pas aux **Gens de Dublin**, dernier soupir de John Huston, un film qui sentait l'odeur de la terre retournée. **Rêves** espère, traduit des espoirs, se révolte contre la bêtise des hommes, tape du pied, craint la mort. Pas une once de résignation et Akira Kurosawa a 80 berges.

Steven Spielberg ne se fait pas prier pour apporter son concours à **Rêves**. Dans la foulée, un autre fana d'Akira Kurosawa du nom de George Lucas met un petit rien dans la cagnotte : la participation de sa boîte magnique, *Industrial Light and Magic*, habituée à travailler sur des productions autrement plus tonitruantes. "*Akira Kurosawa a toujours été une des sources d'inspiration de ma vie créatrice, et il est une source d'inspiration pour tout le monde : plus il fait des films, plus nous apprenons, et plus d'autres films seront engendrés de ce fait*" confie George Lucas. Une touche de zen, quelques réminessences du film de samouraï s'étaient glissées au sein de sa **Guerre des Etoiles**.
L'apport d'*Industrial Light and Magic* est la discrétion même. Quelques peintures sur verre décrivant des monts lointains et un arc-en-ciel, l'envol d'une sorcière réduite à un voile fouetté par le vent... Rien de bien envahissant. De la figuration à valeur symbolique.

REVES MORTELS OU REVES D'UN MORTEL ?

"*Les émotions assoupies dans nos coeurs, les espoirs secrets que nous tenons bien cachés en nous, les sombres désirs et les craintes que nous recélons dans un recoin de notre âme, se manifestent avec honnêteté dans nos rêves. Les rêves traduisent ces sentiments, et les expriment de façon fantastique, dans une forme très libre. Dans ce film, je veux essayer de relever le défi de ces rêves. Certains proviennent de l'enfance, mais il ne s'agit pas d'un film autobiographique, plutôt de quelque chose d'instinctif*".
Les instincts d'Akira Kurosawa l'amènent souvent vers la mort. Huit segments lui sont consacrés. Le premier lorsque le gamin reçoit un poignard dans le but de se faire *hara-kiri*, le deuxième quand ne restent plus d'un verger que quelques troncs béants. Idem pour le suivant où la mort, séduisante, prend le visage d'une déesse des neiges. Puis vient un régiment de soldats tombés au champ d'honneur, l'explosion de six réacteurs nucléaires sur les flancs du mont Fuji, un monde post-nucléaire dans lequel l'immortalité s'avère la plus atroce des souffrances. Le huitième segment de ces **Rêves** prend une direction radicalement opposée : la mort fait partie de la vie. Ses protagonistes l'acceptent et espirent heureux après "une existence bien remplie". La mise en bière s'effectue dans l'allégresse générale tandis que la nature, l'une des forces motrices de ces **Rêves**, égraine paisiblement les années. Une leçon d'humilité.

REVE 1 :

SOLEIL SOUS LA PLUIE

L'époque : l'enfance à cinq ans. Un portail, une maison, une pluie battante et un enfant curieux du monde, Akira Kurosawa lui-même. "*Des jours comme celui-ci, les renards célèbrent leurs amours, et il ne faut pas les déranger*" avertit sa mère. Mais le gamin se risque à braver l'interdit. Il se rend dans la forêt. Un épais brouillard se lève et une procession de renards en sort, des couples de renards en rangées parfaites. Leur cérémonial hypnotise littéralement Akira. Pas cadencés, visages immobiles, gestes mécaniques... Mais les renards ont l'oreille fine ; ils découvrent l'enfant qui s'enfuit. "*Les renards sont venus se plaindre et ont laissé "ça" pour toi ; va t'excuser auprès d'eux, sinon tu mourras*" gronde la mère avant de fermer le portail de la maison ; "ça" désigne un poignard, seul recours au cas où les renards rejettent le pardon. Et comme ils le refusent plus souvent qu'ils ne l'acceptent, l'infortuné voyeur craint de devoir se faire *hara-kiri*. Il s'éloigne vers la maison des renards au pied de l'arc-en-ciel. Des faisceaux de pluie éclairés par la lumière du soleil entre les arbres, la parade nuptiale des renards... ***Le Soleil sous la Pluie*** rechigne sur des images trop nombreuses. Comme toujours chez Kurosawa, elles sont rares mais superbes. En quelques plans, le cinéaste montre la témérité de l'enfant face aux tabous que lui inculque l'adulte. Un rêve sur la peur de l'inconnu. Jamais le jeune Akira ne pourra franchir le seuil de sa



La cérémonie nuptiale des renards (**LE SOLEIL SOUS LA PLUIE**)

maison s'il ne se soumet pas à la loi des renards.
Petits détails d'importance de ce premier *Rêve*. La maison est la réplique exacte de celle de l'enfance d'Akira Kurosawa et la plaque de l'entrée porte le nom "Kurosawa" inscrit en idéogrammes.

REVE 2 : LE VERGER AUX PECHERS

L'époque : toujours l'enfance, mais à dix ans. Quittant sa soeur et ses amies, le jeune Akira suit une jeune fille. Elle l'entraine jusqu'à une colline où, jadis, s'élevaient des pêchers. Des arbres que ses parents ont coupés. Subitement, apparaissent des dizaines d'hommes et femmes, maquillés et habillés comme des poupées. Ce sont les esprits du verger, reproduction à grande échelle de l'autel des ancêtres qui se trouve dans chaque maison japonaise. Les esprits sont furieux et le jeune Akira verse quelques larmes. Ils n'aimaient pas seulement le verger pour ses fruits, mais surtout pour sa beauté printanière, son harmonie... Le commandeur des esprits, d'abord réticent, le croit et se résoud à refleurir le verger le temps du rêve. Débute alors un sacre du printemps solennel, une danse immobile dont les acteurs sont disposés en gradin sur toute l'étendue du verger. Le verger réapparaît. Et disparaît quelques minutes après. Ne reste plus qu'une petite branche fleurie au milieu des troncs décapités. Akira a payé pour les fautes de ses proches. Seul recours : pleurer de nouveau.
Toute la magie d'un certain cinéma japonais authentiquement pastoral apparaît dans ***Le Verger aux Pêchers***. Une grâce infinie, des costumes rutilants, des maquillages de porcelaine... Somptueux, les costumes des esprits du ***Verger aux Pêchers*** s'inspirent des poupées "hina" de l'ère Kyoho. Sept heures étaient nécessaires à l'habillement et au maquillage des comédiens dont la danse demanda également un mois de répétitions.

REVE 3 : LA TEMPETE DE NEIGE

Akira Kurosawa est désormais adulte, alpiniste. Kurosawa a toujours comparé sa trajectoire de cinéaste à l'escalade d'une montagne. Le voici donc confronté à une tempête de neige en compagnie de trois autres camarades de cordée. La cordée évolue péniblement. Au ralenti dans un environnement pesant, menaçant, étouffant. Un monde clos, fermé où éclate soudainement une tempête. Les quatre hommes, engourdis par le froid, tentent de regagner le bivouac mais les éléments déchaînés les prennent de vitesse. Akira s'écroule, agonise jusqu'au moment où apparaît une jeune femme radieuse, belle. Elle le séduit, le réchauffe en le couvrant d'un châle argenté. A demi conscient, il se laisse d'abord prendre au charme. Le froid glacial devient doux, agréable. Akira se meurt dans les bras de cette sirène des neiges, incarnation angélique de la Mort. Le trépas est serein. D'un coup, il se resaisit, rejette les bonnes grâces de la fée diabolique. Celle-ci dévoile alors sa véritable identité, démoniaque... Akira a sauvé sa vie. Et celle des autres naufragés.
L'image de la cordée progressant comme un scaphandre sur un fond marin installe en une fraction de seconde l'impression onirique. Avec toujours cette économie de moyens qui le caractérise, Akira Kurosawa illustre le thème ancestral du chant de la sirène expédiant les navigateurs sur les récifs. Beau, moral. Tout bêtement, un hymme à la vie.
Bien sûr, le cinéaste et sa clique ne se sont pas installés sur les pentes de l'Everest pour tourner ***La Tempête de Neige***. Le fragment de montagne, l'épais blizzard sont reconstitués en studio. 300 sacs de sel, 400 sacs de mousse de polystyrène, 30 sacs de poudre d'alun, un million de yens de blocs de glace, trois gigantesques souffleries donnent l'illusion presque parfaite de la tempête de neige. Presque car les *Rêves* en eux-mêmes permettent quelques écarts parfaitement justifiés.

Les esprits du verger (**LE VERGER AUX PECHERS**)





Deux étapes de la transformation de la fée des neiges (**LA TEMPETE DE NEIGE**)

REVE 4 :
LE TUNNEL

Akira Kurosawa revient de guerre. Il est Capitaine. Une pure spéculation car le cinéaste fut, dans la réalité, réformé. Revenant donc du combat, cet officier démobilisé du Pacifique hésite à passer sous un tunnel qui paraît sans fin et d'un noir spatial. Un chien de combat bardé de grenades à main en sort. Il menace le Capitaine qui s'engage enfin dans le tunnel. Lorsqu'il en sort, un bruit de pas retentit et une silhouette apparaît, celle du soldat Nogachi, persuadé de n'être pas mort sous le feu ennemi. Akira le convainc du contraire, le renvoie aux ténèbres du tunnel d'où surgit maintenant un régiment tout entier. Un régiment de morts, ordonnés, disciplinés. Tous disparus par la faute du Capitaine, seul survivant du massacre. Il confesse sa mauvaise conscience, s'excuse humblement...

Le chien, qu'une intense lueur rouge accompagne, renvoie au gardien des Enfers, Cerbère, les morts en uniforme, qui évoquent les poilus de la guerre 14/18 surgissant des charniers du **J'Accuse** d'Abel Gance... Une fois de plus des images et un discours simples mais effrayants. L'uniforme boueux, le visage bleu, les soldats, des morts ignorant leur état, effacent des décennies de zombies décharnés. Fort.

A l'origine, Akira Kurosawa envisageait de filmer *Le Tunnel* en une seule prise à l'aide de trois caméra. Mais ce *Rêve* dure 16 minutes, les bobines 10 au maximum. Le cinéaste se résoud donc à tourner la scène en deux prises consécutives de 8 minutes. Pendant que le chef opérateur chargeait une seconde fois les caméras, les comédiens conservaient exactement leur position. Un tour de force technique. Alfred Hitchcock aurait jalousé son confrère japonais.



Un régiment ignorant de sa propre mort (**LE TUNNEL**)

REVE 5 :
LES CORBEAUX

Akira Kurosawa est un admirateur du peintre Vincent Van Gogh dont il étudia l'œuvre dans les années 30. Il en contemple les tableaux dans un musée, le chevalet sous le bras, et pénètre dans une toile. Le paysage correspond au chef-d'œuvre du peintre, les couleurs sont les mêmes. Akira rencontre son idole dans un champ de blé. Celui-ci vient de se trancher l'oreille, sous prétexte qu'elle était difficile à peindre. *"Je travaille comme un esclave, je me conduis moi-même comme une locomotive"* maugrée l'artiste qui file aussitôt. Akira le perd du regard, puis se perd dans ses peintures. Il aperçoit sa silhouette tandis que des nuées de corbeaux et corneilles s'envolent...



Martin Scorsese dans le rôle de Van Gogh (**LES CORBEAUX**)

Ce cinquième *Rêve* reproduit le tableau *"Champ de blé avec corbeaux"* peint par Van Gogh un mois avant son suicide. C'est donc un homme irrascible, pressé qu'il rencontre, un homme qui vient aussi de sortir de l'asile. Van Gogh adorait le Japon, Kurosawa adore Van Gogh. Et le cinéaste Martin Scorsese les adore tous deux. Akira Kurosawa, à la suite d'une rencontre marquante dans un hôtel new-yorkais, confie donc le rôle du peintre expressionniste hollandais au réalisateur de **Taxi Driver**. Son interprétation détrône celle, pourtant excellente, de Kirk Douglas dans le film de Vincente Minelli, **La Vie Passionnée de Van Gogh**. Akira Kurosawa rend donc un vibrant hommage au peintre, un hommage notamment permis par les effets spéciaux électroniques d'*Industrial Light and Magic*, lesquels offrent la possibilité au rêveur de voyager dans les toiles, de ressentir une véritable impression de relief. Des instants inoubliables. A sa façon, **Les Corbeaux** est un miracle. Scrupuleux à l'extrême dans la reconstitution de la campagne française de 1880, Akira Kurosawa repère dans l'île japonaise d'Hokkaido des champs de blé identiques à ceux peints par Van Vogh plus d'un siècle



Une peinture "live" de Van Gogh (**LES CORBEAUX**)

auparavant. Il demande aussi aux paysans locaux de planter la même variété de blé un an avant le tournage. Près de 250 corbeaux furent rassemblés dans une immense volière. Enfermés dans des cages de bois, les oiseaux s'envolèrent dans la direction désirée grâce à une série de cris enregistrés. Un modèle de minutie et un résultat à l'écran d'un naturel désarmant.

REVE 6 :

LE MONT FUJI EN ROUGE

Aujourd'hui. Six réacteurs nucléaires construits sur les flancs du Mont Fuji sautent. Toute la population de Tokyo s'enfuit. Il n'y a nulle part où aller mais des millions de personnes tentent néanmoins de s'en tirer. Tels des moutons de Panurge, les hommes se jettent à la mer plutôt que de mourir dans d'atroces souffrances. Sur la plage recouverte d'accessoires hétéroclites, une jeune femme, ses deux enfants, Akira et un ingénieur nucléaire se questionnent. Un rêve mordant, caustique lorsque l'ingénieur se met à détailler la façon dont l'atome vient à bout de l'homme. Humour noir : un exercice inédit chez Akira Kurosawa. Il y excelle. Le dérisoire est le point d'orgue de ce *Rêve* cauchemardesque : le rescapé essaie d'arrêter les nuages radioactifs rouges en agitant sa veste. Pathétique cette lutte de l'homme contre le monstre qu'il a engendré.
La première image du ***Mont Fuji en Rouge*** flanque une baffe au spectateur malgré l'aspect rudimentaire des effets spéciaux. Le rêve excuse toutes faiblesses techniques. L'espace de quelques minutes, on est replongé en plein dans ces cataclysmes cinématographiques dont les japonais ont le secret. Godzilla et ses copains, les créatures géantes et bicéphales, ne sont pas loin. Et même, d'une certaine façon, au générique de **Rêves** car Inoshiro Honda, complice de Kurosawa depuis 1949, occupe le poste de conseiller technique. Créateur de Godzilla, Honda est le "Monsieur Monstre" du cinéma japonais.
Malgré des maquettes approximatives et des transparences naïves, ***Le Mont Fuji en Rouge*** donne froid dans le dos. Vaguement inspiré du film **Chronique d'un Être Vivant** (1955) dans lequel un vieil industriel dément voyait la planète brûler, ce *Rêve* est tourné par Akira Kurosawa à une vitesse inhabituelle. Un week-end dont deux heures de prises de vues pour une séquence de panique mettant en scène 2.000 figurants !

REVE 7 :

LES DEMONS

Après l'apocalypse nucléaire. Akira erre à la surface du globe et rencontre un autre survivant, un démon, un homme en haillons doté d'une corne. Des cendres recouvrent la planète. La faune et la flore ont muté : certains poissons sont couverts de poils et les pissenlits atteignent des tailles gigantesques. L'homme aussi a changé. Il ressemble désormais à ces damnés qui peuplent les Enfers de Dante, des créatures éternellement tourmentées. La nature violée instaure de nouvelles lois. Plus l'homme avait des responsabilités dans la civilisation éteinte, plus son crâne se garnit de cornes. Et ses cornes le font atrocement souffrir la nuit venue. Immortel, il ne peut que disparaître bouffé par les plus forts que lui. L'humanité entière est appelée à s'auto-dévorer...
Sombre, puissant, ***Les Démons,*** comme ***Le Mont Fuji en Rouge,*** ironise sur la bêtise. Désormais, le démon n'a plus rien à se mettre sous la dent alors que dans le passé, il détruisait allègrement les surplus agricoles. Akira, le promeneur de l'apocalypse, écoute son discours amer et assiste à la tourmente des autres démons se contortionnant autour de flaques couleur sang. Un cauchemar définitif.



Akira et un démon après la bombe (**LES DEMONS**)

REVE 8 :

LE VILLAGE DES MOULINS A EAU

"Le thème, ici, est la nostalgie... Nostalgie provoquée par la destruction de la Nature et par conséquent du coeur de l'humanité. Dans cette séquence, la vision de la nature doit être très vive et très prenante. Les images doivent jaillir de l'écran avec l'énergie et la puissance des forces naturelles. De la part des caméramen, des éclairagistes et des décorateurs, cela demandera à la fois une minutieuse préparation et d'audacieuses initiatives".
Akira, touriste temporel, arrive dans un village sans nom au bord d'une rivière bordée de huit moulins à eau. Il questionne un vieil homme de 103 ans, sur l'absence d'électricité, de confort moderne. Philosophe, le centenaire répond *"nature, nature, nature..."*. Sans haine, sans ressentiment, il pilonne la vanité de la technologie et célèbre le rythme des saisons, la quiétude des nuits qui sont faites pour être noires. Des images cristallines, des paroles simples... Kurosawa file droit vers l'essentiel. Deux prises de 8 minutes 30 bouclent la partie dialoguée, abondante, du ***Village des Moulins à Eau***. Acteur-fétiche de Yasujiro Ozu, Chishu Ryu (85 ans) récite là le texte le plus long de toute sa carrière. Mais quel texte ! Extraordinaire de logique, de simplicité, de véracité.
Kurosawa clot ce ***Rêve*** sur une étrange cérémonie d'enterrement sortie de tous les contextes religieux. Une fanfare de cuivres, l'allégresse générale, un environnement radieux... Ce cortège singulier renvoie directement aux fastes de Fellini. Kurosawa l'introverti cligne de l'œil à Fellini l'extraverti au son sublime mais anachronique des "Caucasian Sketches" d'Ippolitov Ivanov. *"Kurosawa nous propose l'image comme réalité métaphysique"* dit Fellini à propos du cinéaste japonais. Les images d'une nature resplendissante, de plantes aquatiques entraînées par le courant, du bruissement d'un feuillage, appartiendront bientôt, peut-être, aux rêves de l'humanité de demain. Les cauchemars de Kurosawa sont latents, son seul vrai *Rêve* encore une réalité. Mais pour combien de temps ?

Marc TOULLEC

Dreams*. Japon/ USA. 1989. Réal. & Scén.: Akira Kurosawa. Dir. Phot.: Takao Saito. Mus.: Shinichiro Ikebe. SPFX : Industrial Light and Magic & Sony. Prod.: Hisao Kurosawa, Mike Y. Inoue, Steven Spielberg. Int.: Akira Terao, Mitsuko Baisho, Toshie Negishi, Mieko Harada, Mitsunori Isaki, Toshihiko Nakano, Martin Scorsese... Dur.: 1H 57. Dist.: Warner Bros. Sortie nationale le 11 mai 1990.*



LECTURES DIABOLIQUES

Entretien : TIBOR TAKACS

D'origine hongroise, Tibor Takacs est un homme heureux. Artisan modeste, il récolte les fruits du succès spectaculaire de *The Gate*, gagne le Grand Prix du dernier Festival d'Avoriaz avec *Lectures Diaboliques*. Pas prétentieux du tout, il illustre des "histoires simples". Simplement, efficacement et économiquement...

Mad Movies : *Votre carrière, avant la réalisation de **The Gate**, est encore assez obscure pour nous...*

Tibor Takacs : A l'âge de sept ans, mes parents m'ont offert un théâtre de marionnettes. C'est grâce à lui que j'ai commencé à imaginer de petites histoires. J'organisais des spectacles pour lesquels je faisais payer mes amis. Parfois, lorsque je me dis : *"Si tout va mal pour moi dans le monde du cinéma, je pourrais toujours retourner vers mon théâtre de marionnettes"*.
Un peu plus tard, j'ai commencé à tourner des films en super-8. C'étaient des films fantastiques d'animation, réalisés avec des silhouettes en papier, découpées dans des journaux; enfin quelque chose qui ressemblait beaucoup à ce que faisaient parfois les Monty Python dans leur show télé. Les histoires de ces films étaient plutôt réalistes dans la mesure où je n'avais pas accès aux effets spéciaux. La plupart s'apparentaient d'ailleurs à des thrillers très mystérieux.
En 1977, j'ai monté une pièce de théâtre, ***"Metal Messiah"*** *("Le Messie de Métal")*. Un ami, qui possédait une caméra 16mm, m'a demandé si cela me tentait d'en tirer un film. Je lui répondis non, en prétextant que l'opération reviendrait trop cher. Cet ami m'a alors mis en confiance : la caméra ne me coûterait pas un centime, la pellicule également, puisqu'il allait la voler à son travail. Il bossait alors à *CBC*, une des plus grandes chaînes télé canadiennes. Et j'ai marché. Mais **Metal Messiah** est un film très naïf. Avant sa réalisation, je possédais encore 5.000 dollars d'économie. Ils y sont tous passés...

M.M.: *Tourner un film fantastique au Canada doit être une entreprise pénible, non ? David Cronenberg a lui-même rencontré de grosses difficultés à ses débuts...*

T.T.: Aujourd'hui, c'est plus facile qu'à mes débuts. Ils y a plus d'opportunités, et les quelques succès commerciaux incitent beaucoup les producteurs. Cependant, la plupart des effets spéciaux utilisés dans nos films se font aux EtatsUnis.

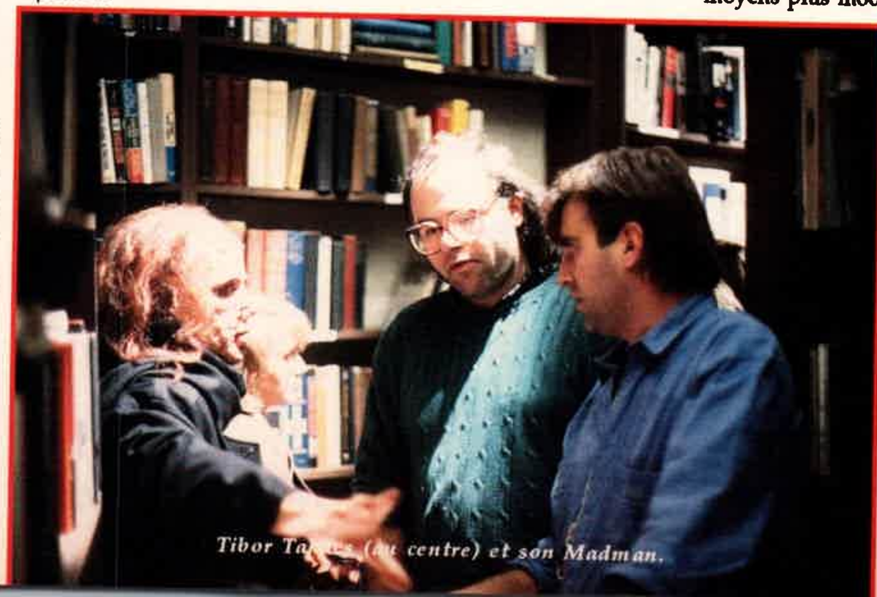
M.M.: *Vous êtes également passé par la télévision ?*

T.T.: Je n'aime pas beaucoup ce médium. J'ai d'abord réalisé pour le petit écran un film de marionnettes : **Tales from a Toy Shop** (présenté par Peter Ustinov), puis un film fantastique, ***The Tomorrow Man***. Le scénario conte les aventures d'un gars qui se retrouve derrière les barreaux, pendant que se produit un holocauste nucléaire. Il s'évade, et trouvera à l'extérieur un monde dévasté, où rien ne subsiste.

M.M.: *The Gate marque votre entrée dans le petit budget, néanmoins bourré d'effets spéciaux. Ce ne doit pas être évident de concilier les effets spéciaux et le manque d'argent, non ?*

T.T.: **The Gate** nous a surtout coûté énormément de sang et de sueur. Le producteur John Kemeny (**La Guerre du Feu, L'Apprentissage de Duddy Kravitz**...) m'a premièrement demandé de lire le scénario du film. Il y avait en fait deux scripts. Il m'a simplement dit : *"Lis-les, et choisis-en un, que tu mettras en scène"*. Cela se déroulait lors de mon premier voyage à Los Angeles et ce fut un sacré choc. D'emblée, je savais que John Kemeny ne voulait pas mettre beaucoup d'argent dans le film. Il nous fallait donc trouver un spécialiste des effets spéciaux qui soit prêt à s'investir pour pas cher. Après avoir rencontré une bonne quarantaine de techniciens, je suis tombé sur William Randall Cook. Il voulait, à l'époque, quitter sa société d'effets spéciaux pour créer sa propre boîte. **The Gate** lui en donnait la possibilité. On s'est aussitôt mis à parler de *stop-motion*, d'animation image par image "à la Ray Harryhausen". Nous sommes tous deux des admirateurs de cette technique. Pour le film, Randy Cook a immédiatement suggéré de conserver les bases de cette technique, tout en utilisant des moyens plus modernes. Toujours selon lui, utiliser la *stop-motion* ne demandait que davantage de temps mais pas plus d'argent, et autant de personnel. En résumé, Randy Cook pouvait s'occuper seul de l'animation des créatures de **The Gate**. Il m'a ensuite préparé un story-board avec lequel je suis parvenu à convaincre la production que la *stop-motion* était économiquement la solution la plus appréciable, pour les effets spéciaux. Et c'est ainsi qu'il a été engagé.

M.M.: *Quelles sont les modifications que vous*



Tibor Takacs (au centre) et son Madman.

avez apportées au premier scénario de ***The Gate*** *?*

T.T.: Dans le film, on trouve trois personnages centraux, la grande soeur, Glenn et Terry. Le scénario original mettait en scène un grand frère. Tout tournait autour de lui et de Glenn. Terry n'avait qu'un tout petit rôle. J'ai pensé qu'il serait beaucoup plus intéressant de baser le nouveau scénario sur l'amitié qui lie Glenn à Terry. J'ai également "serré" les effets de surprise, ajouté une tension plus grande, absente à l'origine. J'ai tenu à trouver des idées originales, afin que le film sorte un peu des sentiers battus.

M.M.: *Vous avez toujours défini* ***The Gate*** *comme un film d'horreur pour enfant...*

T.T.: Oui, complètement. Moi-même, quand j'étais gosse, j'attendais avec impatience le samedi après-midi pour aller voir le dernier Ray Harryhausen. Aujourd'hui, on ne tourne plus ce genre de films. Dès la lecture du scénario, j'ai tenu à faire de **The Gate** un spectacle pour tous les publics. Beaucoup de jeunes aimeraient voir les **Freddy**. Mais les parents les en empêchent, car ils sont trop sanglants. **The Gate** est en quelque sorte un substitut. Personnellement, j'aime les films gore, mais je n'ai pas vraiment envie d'en tourner un. Le cinéma a actuellement besoin d'une approche plus enfantine du Fantastique... De plus, j'aime travailler avec les enfants; les émotions sont plus vraies. J'apprécierais vraiment que les adultes qui ont vu **The Gate** retrouvent un peu le souvenir de leur âme d'enfant. Lorsqu'un gamin est sur l'écran, vous pouvez vous identifier immédiatement à lui. Pendant toute la durée de la projection, vous vous sentez encore enfant.

M.M.: *L'énorme succès de* ***The Gate*** *a-t-il été une surprise pour vous ?*

T.T.: Honnêtement, j'ai toujours pensé qu'il allait faire de bons résultats. Mais j'étais loin de songer à une pareille affluence.
Avant sa sortie à Toronto, tous mes amis me disaient qu'ils l'adoraient. Bien sûr, j'ai eu du mal à les croire. A Los Angeles, lorsque j'ai vu les files d'attente, j'ai pensé que les gens étaient là pour le film de la salle voisine. Je croyais tellement à ma version des choses que j'ai demandé au caissier si le public venait vraiment en masse pour **The Gate**. Et là, j'ai eu encore un peu plus peur. Auparavant, j'étais calme, inquiet mais calme. Lorsque j'ai constaté que les cinémas étaient remplis à bloc, je me suis fait du mouron : j'avais peur de la réaction des gens. Mais tout a merveilleusement marché. Le public prenait **The Gate** comme un tour sur les montagnes russes. Les spectateurs riaient, criaient, réagissaient, bref ils s'amusaient vraiment.

M.M.: *Qu'apporte* ***The Gate II*** *par rapport au premier ?*

T.T.: Le personnage principal du premier **The Gate** était Glenn. Alors que, dans le second, l'histoire est basée sur Terry. Ce dernier a grandi. L'histoire de **The Gate II** est beaucoup plus forte. Les enfants vont dans une autre dimension. Les effets spéciaux seront également plus sophistiqués, et il y aura davantage de contacts directs avec les lutins. Dans le premier, pour des raisons de coût, nous avions évité ces contacts directs. Mais dans celui-ci il existe une véritable interaction entre les comédiens et les effets spéciaux...
Je montre dans **The Gate II** une séquence étonnante où un lutin, s'échappant d'une voiture, est littéralement broyé par une espèce de mixer géant. Bien sûr, les effets spéciaux sont également très différents.

M.M.: *Vous semblez aimer le défi permanent des effets spéciaux ?*

T.T.: Chaque effet est différent. Dans un premier temps, je m'asseoit en compagnie de Randy Cook et on discute. C'est ensuite que l'on travaille sur le story-board. Puis viennent les comédiens. Je détermine si c'est la première ou la seconde équipe qui s'occupera de cet effet, mais il arrive que les effets spéciaux soient tournés conjointement par les deux équipes. De toute façon, au moment des prises de vues, j'aime être sur le plateau, même lorsqu'il n'y a aucun acteur à diriger.

M.M.: *On sent bien à la vision de* ***The Gate*** *que le hard-rock vous intéresse énormément.*

T.T.: En 1977 et 78, je me consacrais beaucoup à la musique. Et je m'occupais même d'un groupe, "The Vitals" : j'ai d'ailleurs produit quelques disques. C'était alors le début des mouvements "punk" et "heavy metal". J'ai encore ce style de musique dans la peau.

M.M.: *Quelle est votre attitude vis-à-vis des séquelles ?*

T.T.: Toutes les vraies suites me plaisent. Nous avons décidé de faire **The Gate II** car cela demeurait dans la continuité du précédent. Et puis la production nous laissait les mains libres, une totale liberté et très peu d'argent. **The Gate II** me tentait également beaucoup parce que je pouvais y réunir à nouveau l'équipe du premier; on s'était tellement amusé sur le tournage. En général, ce sont rarement les mêmes personnes que l'on retrouve sur le plateau des séquelles, à l'exception du metteur en scène. Le scénario des suites est souvent le même que celui des modèles. Dans **The Gate II**, au contraire, nous avons illustré une nouvelle histoire.

M.M.: *Comment vous est venue l'idée de* ***Lectures Diaboliques*** *?*

T.T.: En fait, elle n'est pas de moi. L'idée de base vient de l'un des distributeurs américains du film. Il m'a simplement dit : "*Et si on faisait quelque chose avec une fille qui lit un livre, dont les personnages vivraient aussi dans la réalité ?*". Sur cet argument, le scénariste David Chaskin et moi avons retravaillé l'histoire. J'ai choisi les acteurs et nous avons commencé les répétitions. J'accorde toujours beaucoup d'importance aux répétitions, surtout en ce qui concerne les effets spéciaux. Les comédiens doivent savoir réagir devant des images qui n'apparaîtront que plus tard. Tout doit être impeccable. Le budget de **Lectures Diaboliques** était si petit que nous ne pouvions nous permettre de perdre du temps en approximations. Nous avons répété dix jours. Ce laps de temps m'a permis de m'adapter à la personnalité des acteurs.

M.M.: *Il est curieux de voir un responsable des effets spéciaux tenir le rôle principal d'un film, en l'occurrence Randy Cook pour* ***Lectures Diaboliques*** *!*

T.T.: Je voulais que Randy Cook s'occupe des effets spéciaux de **Lectures Diaboliques**, mais je ne pouvais me le permettre. Cela aurait coûté trop d'argent. Sur **The Gate**, il avait travaillé beaucoup mais pour très peu d'argent... Pour réaliser les effets spéciaux de **Lectures...**, il aurait mobilisé son propre atelier alors que pour **The Gate** il avait emprunté celui d'un ami. Comme je savais que Randy possédait une solide expérience sur les planches, je me suis dit qu'en l'engageant pour le rôle principal, je pourrais faire des économies et ainsi l'embaucher sur les effets spéciaux.

M.M.: *Comment Randy Cook a-t-il pu s'y prendre pour tenir à la fois le rôle de Malcolm Brandt et s'appliquer le maquillage ?*





T.T.: Tout est question d'organisation, de planning. On s'arrangait toujours pour qu'il entre sur le plateau avant de terminer son maquillage. Il le finissait juste avec les prises de vues. Cette technique a parfaitement fonctionné, sauf pour Randy qui a vraiment fini sur les genoux, à la fin du tournage. Il s'est maintenant remis de cette épreuve...

M.M.: *Vous semblez vous faire une spécialité des films à effets spéciaux. Pourtant c'est un domaine pour le moins ardu !*

T.T.: C'est avant tout une affaire d'organisation. Je pense à mes tournages très en avance. Chaque plan est réglé au millimètre près. Concernant les effets spéciaux, je travaille énormément avec Randy Cook. Nous parlons en détail de tout ce qu'il y aura dans le plan. Pour moi, c'est plus qu'un simple technicien d'effets spéciaux, parce qu'il oeuvre comme un véritable réalisateur. Je peux dire que je collabore vraiment avec lui. Habituellement, pour obtenir de bons effets spéciaux, vous vous devez de forcer la main aux spécialistes. Mais je n'ai pas besoin d'user de ce genre de tactique pour l'entraîner. C'est un perfectionniste.

M.M.: *Le croquemitaine Malcolm Brand est évidemment au centre de* ***Lectures Diaboliques****. Comment avez-vous élaboré sa personnalité ?*

T.T.: Je ne tenais vraiment pas à agir avec lui comme la plupart des cinéastes le font avec leur "méchant"; ils passent souvent un temps fou à expliquer son origine, le pourquoi des choses. On a donc simplifié les présentations. Malcolm Brandt est en quelque sorte la compilation de plusieurs monstres classiques, tels que Jack l'Eventreur, le Fantôme de l'Opéra, etc...
A la première lecture du scénario, j'ai senti que l'histoire semblait très nostalgique des classiques du Fantastique. Une idée m'y a particulièrement séduit : quand on lit des quantités de livres fantastiques, quand on visionne beaucoup de films d'horreur, le plaisir prend une nouvelle dimension. Le raisonnement est un peu le même avec sa série TV préférée. Vous la suivez toutes les semaines, les épisodes se ressemblent, mais une complicité, un sentiment d'intimité se sont établis entre vous et elle. Vous savez parfaitement ce qui va se passer et, néanmoins, vous vous amusez. Avec **Lectures Diaboliques**, j'avais l'intention d'exploiter vraiment ces rapports-là; le personnage de Jenny Wright, malgré sa peur, ne peut jamais s'empêcher de tourner les pages.

M.M.: *Malcolm Brandt ressemble quelque peu à Freddy Krueger. Mais, au lieu de hanter les rêves, il hante la littérature...*

T.T.: Les autres tueurs jouent sur les plaisirs sadiques du public. La plupart de ces monstres sont montrés de leur propre point de vue; les meurtres sont décrits à travers leurs yeux. Ces films jouent vraiment sur la violence, la méchanceté. Je n'aime pas trop cela, bien que j'apprécie les films par eux-mêmes. J'espère que l'on comprend mieux Malcolm Brandt que Freddy, par exemple. Jason tue pour tuer. Malcolm est un peu plus complexe. Il connaît de graves problèmes, une histoire d'amour malheureuse. En fait, **Lectures Diaboliques** est davantage une *love story* qu'un psycho-killer. Le personnage de Virginia le dévoile complètement. Elle rencontre quelques soucis avec son petit ami et rêve au grand amour. Voilà pourquoi elle replonge dans le livre à la moindre occasion.

M.M.: *L'aspect visuel de* ***Lectures Diaboliques*** *est très gothique...*

T.T.: J'ai tenté de créer un univers néo-classique. Les personnages sont familiers, dans la mesure où j'ai tenu à ce que les spectateurs aient un point de repère. En effet, l'atmosphère se réfère directement aux grands classiques du Fantastique. Bien que **Lectures Diaboliques** soit plus pervers, j'ai tenu à en conserver tous les clichés mais en allant plus loin, en en montrant plus...

M.M.: *Le "gothique" ne fait pourtant plus peur à grand-monde !*

T.T.: Lorsque les gens voient un vieux ***"Frankenstein"*** ou lisent un Edgar Poe, ils se disent d'emblée qu'ils n'auront pas très peur. Cependant, en plein milieu du livre ou du film, ils ne rigolent plus, ils sont pris au piège, puis terrifiés. C'est ce qui arrive à Virginia dans **Lectures Diaboliques**. Elle commence le livre, trouve Malcolm Brandt très romantique quand il se tranche l'oreille. Mais lorsqu'il tue des gens, elle est réellement effrayée. Cette attitude est celle du spectateur qui ricanerait à la vision d'un **Frankenstein** des années 30.

M.M.: *La séquence de la librairie semble assez complexe à réaliser...*

T.T.: Ce fut la plus dure. On a dû la tourner en cinq jours, construire les décors, apporter des centaines de livres, réaliser les scènes d'effets spéciaux de Randy Cook, lequel, de son côté, devait continuer à jouer le rôle de Malcolm Brandt. A cause des éclairages qu'exigeaient certains trucages, il s'est mis à faire extrêmement chaud. Les générateurs marchaient à fond. Des Mexicains fêtaient un mariage dans l'appartement d'à côté. Les pétards, les coups de feu, le boucan nous rendaient tous dingues. De plus, le quartier craignait pas mal...

M.M.: *Vous semblez apprécier les atmosphères nocturnes...*

T.T.: J'aime les ténèbres. Elles attirent l'attention du spectateur, car les gens essayent toujours de scruter l'obscurité. Souvent, ils sont plus attentifs à ce qui se déroule dans le noir qu'à ce qui se passe en plein jour.

M.M.: *Pourquoi avoir choisi Jenny Wright pour tenir le rôle de Virginia ? Parce qu'elle jouait dans* ***Aux Frontières de l'Aube*** *?*

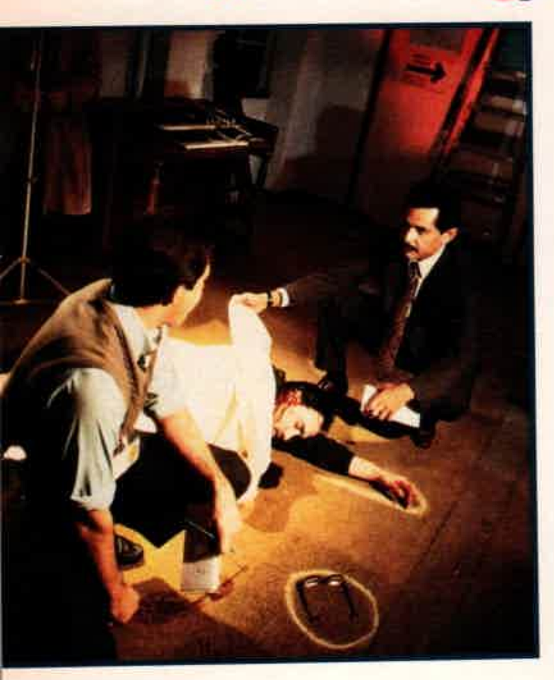
T.T.: Je voulais surtout quelqu'un en qui le public puisse immédiatement croire. Jenny a cet aspect très romantique, qui permet de penser qu'elle attache de l'importance aux contes de fées. Même lorsque le conte est un cauchemar. En cela, Jenny correspondait vraiment à son personnage.

M.M.: *Vous ne travaillez pas déjà sur* ***The Gate III****, actuellement ?*

T.T.: Non, mais j'ai quand même quelques projets en cours. Notamment **Sticks and Stone**, l'histoire d'un gamin de 7 ans qui, par accident, tue un ami. Cela se déroule dans une petite ville et sera davantage un drame social qu'un vrai thriller.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(Traduction :
Didier ALLOUCH)

FORUM



Lectures Diaboliques. Grand Prix d'Avoriaz. Fantastique "nouvelle tendance". Psycho-killer. Jenny Wright. Schéma. Références. Clichés. Look. Tibor Takacs. Plaisir. Talent. Pas de panique, nous allons faire le tri.



J.P.P.: Bien... Pour la première fois depuis les origines de cette excellente rubrique qu'est *Forum*, nous nous sentons un peu influencés, puisque **Lectures Diaboliques** (V.G.: *...est doucement nul* - S.B.: *Ch'uis pas d'accord !*) a, laissez-moi continuer bon sang, remporté le Grand Prix du Fantastique au Festival d'Avoriaz. Mais était-ce vraiment mérité ?

V.G.: Quelle question ! Non, bien sûr, ni en le comparant avec les autres films sélectionnés, ni en soi. **Lectures Diaboliques** n'a pas l'étoffe d'un Grand Prix et, de mémoire, excepté **Dream Lover**, on n'avait jamais vu une telle aberration.

J.P.P.: Surtout que le Festival nous a assez gonflés cette année avec son "Fantastique nouvelle tendance". Et qu'au bout du compte, le jury a primé le film le moins inventif, le plus commun. Des poncifs à la pelle, à commencer par le psychopathe, cent fois vu, cent fois oublié.

S.B.: Disons que **Lectures Diaboliques** marche beaucoup par références, je préfère "référence" à redite. Par exemple Malcolm Brandt, le tueur, avec son look "années 40-50", fait immédiatement penser au Shadow (personnage de *comics*. N.d.C.) et une grande partie du film peut se lire comme ça, entre le premier degré, ce que l'on voit, et le deuxième, ce à quoi cela nous fait penser.

J.P.P.: Et au premier degré, tu lui trouves des qualités ?

S.B.: Ouais, euh... L'héroïne en petite culotte, non ? Bon, à part ça, je préfère quand même le second degré.

J.P.P.: Le premier degré existe vraiment de moins en moins. Aucune trace dans tous ces films à la mode, où l'assassin évolue entre rêve et réalité. Freddy, Michael Myers, Jason, l'Horace Pinker de **Shocker**, l'électrocuté d'**Horror Show**...

V.G.: C'est justement, merci Avoriaz, la nouvelle tendance du Fantastique dirons-nous indépendant, avec ses psychopathes à deux balles, ses séquences oniriques dont on sort indemne, ses attentes prolongées de n'importe quoi...

UNE RELECTURE DIABOLIQUE

J.P.P.: Lectures Diaboliques ne va-t-il pas un tantinet plus loin ? Imaginons que tous les événements du film soient liés au rêve, que Malcolm sorte directement de l'esprit de sa lectrice, Virginia. Hein, et en plus ça ne serait pas con, dites voir ?

V.G.: Oui, mais franchement, on s'en fout de tout ça. Tu amènes des réponses là où il n'y avait pas de questions. **Lectures Diaboliques** ne discourt à aucun moment sur tel ou tel thème. Ne nous prenons pas la tête, Messieurs, s'il vous plait !

S.B.: Il y a pourtant de quoi. Objectivement, on est en présence d'un psychopathe qui a existé et qui est mort. C'est dit dans le film, j'invente pas. Et ce type n'a aujourd'hui pas d'autre réalité que celle prêtée par Virginia. On peut, en fait, tout prendre comme un fantasme féminin où Virginia, par l'intermédiaire de ses diaboliques lectures et de Malcolm, s'érige en meurtrière. Exemple, Colette, l'actrice détestée par Virginia, qui passe la première à la casserole.

J.P.P.: Tout à fait, j'adhère bien à cette interprétation. Elle donne un soupçon d'intelligence au film. Des aspects freudiens...

V.G.: Ben oui, c'est vachement profond, ça, pour un petit film d'horreur, ça s'est jamais vu, et puis ça change tellement de choses quand on se demande si la victime s'est fait trucider par Malcolm, ou par Virginia avec



son concours. Franchement, **Lectures Diaboliques** représente le film standard bien aseptisé, pour teen-agers attardés. Et pour la psychologie, on ira plutôt revoir **Faux-Semblants**.

S.B.: Mais non ! Si tu prends le personnage de Virginia, c'est parfaitement cohérent. Virginia n'a pas de vie propre, en dehors de la littérature. Elle travaille dans une librairie, et même ses rapports avec son petit copain sont déterminés par les bouquins d'horreur qu'elle lit. Dès qu'elle est terrifiée, elle l'appelle, il rapplique, ils font l'amour et basta. Le scénario ne délire pas dans le n'importe quoi !

J.P.P.: Si on accepte que Virginia s'est inventée un croquemitaine pour éliminer les gens qu'elle n'aime pas, il faut trouver une justification à chaque meurtre. Pour celui du marchand de pianos, je ne vois pas. Quoique, à force de jouer la nuit, ça devait commencer à l'énerver...

V.G.: C'est pourtant simple. Tout le monde sait qu'un psycho-killer nécessite au minimum un meurtre toutes les dix minutes...

S.B.: **Lectures Diaboliques** est quand même plus fin qu'un **Vendredi 13**. Ici, on a appris à connaître les futures victimes. Ce sont des personnages qui évoluent dans l'entourage immédiat de Virginia, des personnages qu'elle mêle à sa fantaisie. Je trouve qu'il y a un biais onirique différent, oh pas complètement bien sûr, de celui des **Freddy** par exemple. Freddy ressemble de plus en plus à une créature qui vit indépendamment des autres. Par contre, Malcolm Brandt n'existe, si ça se trouve, que dans l'imaginaire littéraire de Virginia. Elle referme le livre, il disparaît.





Les deux affichettes italennes de LECTURES DIABOLIQUES, ou quand les illustrateurs n'ont pas le temps de voir les films.



ET L'EMOTION, ALORS ?

J.P.P.: Très intéressant, vraiment. Mais ton interprétation rend encore plus dommage le fait que Malcolm Brandt ne soit lui-même jamais émouvant. Ce type éprouve un amour fou, il tente de le montrer d'abord en s'automutilant, puis, voyant que ça ne marche pas, change d'avis et se reconstruit la façade, tâche de se refaire une beauté (encore que...). Sur le papier, c'est magnifique. A l'écran, ça reste plat.

V.G.: Problème de point de vue, sans doute. Des deux personnages centraux, Tibor Takacs adopte le point de vue du moins intéressant, Virginia. Résultat, au lieu de partager pleinement la folie amoureuse et meurtrière de Malcolm, on n'en perçoit que faiblement l'écho par les peurs puériles de Virginia. **Lectures Diaboliques**, comme la majorité des psycho-killers, c'est "l'anti- **Maniac**" où là, tu te trouves dans le camp du meurtrier. Malcolm Brandt est un pantin qui se bousille la gueule par amour, mais hors champ, puisque le réalisateur lui préfère Virginia recroquevillée dans son fauteuil. Quelle faute de goût !

S.B.: Dans le dernier **Fantôme de l'Opéra**, on voit Robert Englund dans ses séances d'automutilation, et ça n'est pas beaucoup plus émouvant. Et si, d'un côté, on peut trouver regrettable que Malcolm Brandt n'ait pas plus de substance, de l'autre, on a la confirmation que ce meurtrier n'a pas d'existence propre. C'est à la fois décevant mais complètement en accord avec le sujet du film...

J.P.P.: Petite précision en passant. On pourrait rapprocher **Lectures Diaboliques** d'un film muet avec Lon Chaney, **L'Inconnu**, où le héros se coupe les bras pour plaire à sa fiancée. Quand on sait que Randal William Cook, concepteur des effets spéciaux de **Lectures Diaboliques** et interprète du per-



sonnage de Malcolm Brandt, vénère Lon Chaney, un acteur qui concevait lui aussi ses propres maquillages, l'hommage est évident. La démarche de Malcolm Brandt au début du film, son nez ratatiné lorsqu'il enlève son écharpe... Bon, c'est un détail, mais la référence, pour peu qu'on la remarque, marche bien. On pourra regretter cependant que, contrairement à son modèle, il ne fasse passer aucune émotion.

DU PLAISIR SANS TALENT

S.B.: Il y a pas mal de références comme celle-ci. Quand je regarde le film, j'ai vraiment l'impression que ceux qui l'ont fait y ont pris du plaisir. Malgré la sensation d'assister à un spectacle brouillon, il y a une bonne santé communicative.

J.P.P.: Tu trouves !!? Personnellement, Jenny Wright (Virginia) m'a déçu de bout en bout. Elle qui était si lumineuse dans **Aux Frontières de l'Aube** (*heureusement, car ça se déroulait la nuit...*). Là, elle ressemble à n'importe quelle petite midinette sortie du pire téléfilm ricain. Insignifiante...

V.G.: Comme le film dans son ensemble, où tu peux chercher vainement le moindre talent. Mise en scène, cadre, lumière, musique, interprétation... Que dalle. Deux minutes et demie d'effets spéciaux impeccables, quatre effets de style, tout juste de quoi se confectionner une bande annonce alléchante...

S.B.: Le travelling avant dans le couloir, se terminant sur le visage de Malcolm Brandt, c'est quand même surprenant, non ?

V.G.: Le même plan dans **Evil Dead II** devient aussitôt extraordinaire, parce qu'il est précédé, et suivi, d'autres plans tout aussi fous. Il s'intègre parfaitement dans le film, respecte son style et son esprit. Dans **Lectures Diaboliques**, c'est un cheveu gras dans la soupe épaisse. Et on ne peut même pas appeler ça un effet de style, le film n'en ayant pas plus que de personnalité. C'est, disons, un mini-exploit technique, un plan parfait de bande annonce, fait pour rameuter 5000 spectateurs supplémentaires.

J.P.P.: C'est vrai que le film fonctionne essentiellement avec des trucs. C'est très fabriqué et ça se voit. Les pseudo-effets de style, on en a parlé, le look de Malcolm Brandt également. A défaut de nous offrir un vrai personnage, on nous montre une jolie silhouette. Pour Virginia, c'est sensiblement la même chose.

V.G.: Et, oui malheureusement, tu vois les dessins de pré-production, les photos, l'affiche du film, et tu te dis : "Ouahh, voilà quelque chose qui a l'air bien conçu, bien foutu". Puis, tu vois le film, les personnages bougent, et tu as du mal à comprendre pourquoi ils sont moins attractifs en mouvement qu'immobiles.

S.B.: Parce que **Lectures Diaboliques** reprend tous les clichés de la bande dessinée US actuelle. Avec des personnages décrits à l'aide de dix mots maximum, à l'emporte-pièce.

J.P.P.: En fait, quoi qu'on en pense, on en revient toujours à dire que **Lectures Diaboliques** n'existerait pas si tel ou tel film, BD, ou je ne sais quoi d'autre, ne l'avait précédé. On est en présence d'un pur produit de seconde génération, fabriqué d'après des références. Avoriaz se décrédibilise vraiment en récompensant ce film.

V.G.: Mais, ce qui est incroyable, ce n'est pas tant qu'Avoriaz récompense un mauvais film, mais qu'il impose comme représentant du Fantastique le film le moins personnel de la sélection. Je n'aime pas du tout **Dans le Ventre du Dragon**, par exemple. Toi, Jean-Pierre, tu adores. Pourtant, nous sommes d'accord pour dire qu'il y a de la personnalité dans cette œuvre. Et on pourrait continuer comme ça, film par film, jusqu'à **Lectures Diaboliques**. Personnalité : néant. Un tueur, une héroïne, un bouquin qui fait office de frontière entre le rêve et la réalité, des victimes, je mets en marche la photocopieuse et voilà mon film avec un début, un milieu, une fin et, en effet, quelques différences notoires avec les autres psycho-killers. Quelles sont ces différences ?

J.P.P.: T'es lancé, alors t'as qu'à répondre à ta question...

V.G.: Merci. Bon, Tibor Takacs reprend le schéma courant du psycho-killer. A la base, il introduit une donnée, la littérature, qui modifie sensiblement le déroulement du scénario en apportant ici et là des variantes. Mais toutes ces variantes sont liées à ce même point de départ, le tueur sorti du livre. **Lectures Diaboliques** égale donc un schéma appliqué et une seule idée originale. Plus facile, tu meurs !

S.B.: C'est l'éternelle vieille recette réactualisée au goût du jour, d'accord. Quel mal à cela, quand c'est bien fait ?

V.G.: Mais enfin, il s'agit de savoir si on est encore capable d'endurer des psycho-killers à la pelle ou si on recherche autre chose.

J.P.P.: Ou bien, si on est toujours capable d'endurer des psycho-killers sans émotion, sans humour, sans effets sanglants, sans aucun punch. La pillule passerait mieux si **Lectures Diaboliques** pouvait se vanter d'être un spectacle semi-parodique, ce qui n'est pas le cas.

S.B.: Au contraire. Vu les références, le second degré, je trouve que Tibor Takacs n'est jamais dupe de ce qu'il nous montre.

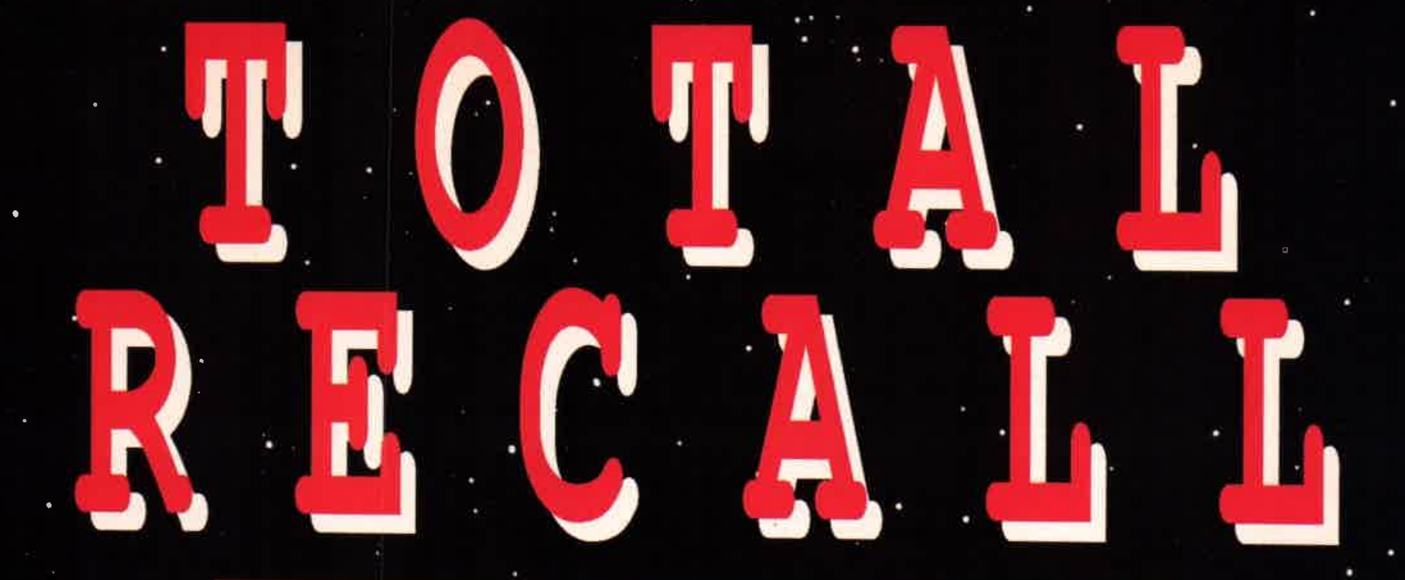
V.G.: Mais y'en a marre des réalisateurs qui ne sont pas dupes, surtout lorsqu'ils n'ont aucun talent. Moins un réalisateur est dupe de ce qu'il fait, plus tu sens qu'il a envie de faire autre chose. Alors qu'il le fasse, cet "autre chose"...

J.P.P.: Tibor Takacs, qu'il en ait conscience et qu'il s'en excuse par des clins d'oeil, ou pas, contribue de toute façon à la dégénérescence du Fantastique et de ses mythes. Le Fantastique évolue en circuit fermé, au rythme des quatre saisons qui lui sont propres : création, développement, exploitation à outrance, dégénérescence. Inutile de préciser dans quelle catégorie se classe **Lectures Diaboliques**.
Aaaaahhhhh... J'aime beaucoup ce que je viens de dire, dites-donc. On devrait même terminer dessus.

S.B.: Euh, j'avais quelque chose à rajouter, moi...

J.P.P.: Plus tard, plus tard... Et n'oubliez pas de réagir hein, les lecteurs.

Forum, 6ème édition,
avec dans l'ordre d'apparition sur papier,
Jean-Pierre PUTTERS,
Vincent GUIGNEBERT
et Stéphane BOURSIER.
A vous les studios,
nous rendons l'antenne à Cognacq-Jay.





2075...
Mars...
Un homme à la
recherche
de sa mémoire...
Un complot...
La rencontre

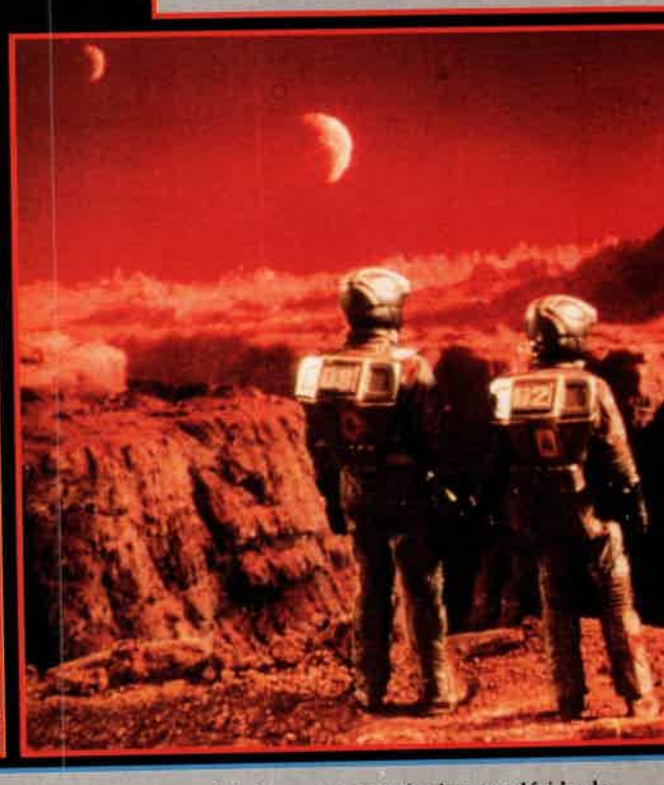
Arnold
Schwarzenegger-
Paul
Verhoeven...
L'événement...
Sortie le
17 octobre 1990.

UN COUP

Un film au-delà des normes,
un film monstre,
un film de science fiction
sans rapport avec lss films
de science fiction...







L'habit fait rarement le moine. Le titre, rarement le film. **Total Recall** n'a rien d'un titre à l'emporte-pièce, pensé en termes de commerce. Dans ces deux mots se rejoignent le déroulement du film, le personnage campé par Arnold Schwarzenegger, les obsessions de Paul Verhoeven. Tout un programme, allèchant, excitant, sans doute hors du commun, forcément d'avant-garde. Le sens de **Total Recall** se dédouble, et la nuance peut se traduire en français par "Révocation totale" ou par "Evocation Totale". Annulation, fin, mort, d'un côté. Souvenirs, identité, vie, de l'autre. Des thèmes connus, qui renvoient directement à **RoboCop**, le précédent film de Paul Verhoeven, comme des échos surpuissants. RoboCop avançait dans son armure luisante, adressait des clins d'œil, jouait au chat et à la souris avec les truands, répondait aux journalistes en digne représentant de l'ordre *destroy*. RoboCop se cherchait aussi un nom, essayait de plonger dans ses souvenirs...

Dans **RoboCop**, l'action domine, déborde de vitalité, embrase tout sur son passage. Les obsessions de Verhoeven sont là, tapies derrière chaque plan, mais à peine soulignées, comme si le réalisateur n'avait pas voulu encombrer ce pur spectacle de trop nombreuses considérations existentielles. Du travail en sourdine, de la pensée bien dosée, une émotion justement diffusée pour dynamiter l'action sans l'étouffer. En somme, de la S-F traversée d'illuminations humanitaires. Avec **RoboCop**, Verhoeven semblait avoir complètement assumé sa position de réalisateur européen en exil aux États-Unis. Faire d'un film d'action au premier degré une œuvre personnelle au deuxième.

Aujourd'hui et dès son titre, où se confondent le film et son réalisateur, on sait que **Total Recall** consacrera un Paul Verhoeven en pleine évolution, capable de se livrer au premier degré. **Total Recall** sera d'abord l'histoire d'un homme courant après lui-même, et ensuite un grand spectacle. Si tel est le cas, on rangera sans amertume **RoboCop** dans le chapitre "Très bons souvenirs".

LE GRAND DOUTE

Doug Quaid (Arnold Schwarzenegger) aide à rebâtir le monde de 2075, secoué par la Troisième Guerre mondiale. Il ne travaille pas à la base, ne conçoit rien, ne décide de rien. Quaid bosse dur sur les chantiers, en homme simple, content de retrouver au soir son foyer et sa femme interprête par Sharon Stone. Mars est devenue une colonie terrienne, un état pauvre soumis à la dictature de Cohaagen (Ronny Cox, déjà dans **RoboCop**). Les ouvriers de Mars essaient tant bien que mal de lutter contre le pouvoir en place, d'échapper à l'esclavage. La situation n'est pas au beau fixe dans l'espace. Sur Terre, Quaid est perturbé par des rêves le propulsant vers la colonie. Ce qu'il y voit ne laisse pas de l'inquiéter, et Quaid se décide à percer le secret de la planète Mars en se tournant vers la Rekall Incorporated. Cette firme détient l'intégralité d'un nouveau marché. Des rêves sur demande, sous la forme de microprocesseurs implantés dans le cerveau. Des rêves un peu spéciaux, à l'arrière-goût tenace de réalité. Une sorte d'opium futuriste du style "Je te donne des rêves, et tu as l'impression de les vivre". Quaid compte bien voyager sans danger sur Mars.

La Rekall Incorporated lui fournit donc la matière électronique nécessaire. Mais l'opération tourne mal, révèle Quaid à un autre lui-même, à d'autres souvenirs, à une

DE MARS

Six mois avant sa sortie, *Total Recall* exhorte déjà les termes les plus dithyrambiques du Petit Larousse.







autre vie, sur Mars sans doute. Un groupe d'individus fantomatiques s'affaire autour de Quaid, ne le lâchant pas d'une semelle, contrôlant chaque fait et geste, prêt à intervenir. Quaid ne comprend pas. "*Qui suis-je ? Qu'ai-je vécu ? Où ? Comment ? Pourquoi ? Qu'a-t-on fait, depuis, de moi ?*". Guidé par la découverte d'un hologramme à son image, qui lui annonce : "*Prépare-toi à la grande révélation. Tu n'es pas celui que tu crois être. Tu es moi !*", Quaid plie bagages pour Mars, et part à la recherche de sa propre vérité.

UN TRAIT SUR LE PASSE

Qu'elle paraît loin, la science-fiction de papa, au simple énoncé du scénario de **Total Recall**. Balayées les soucoupes volantes déchirant la nuit de leurs sifflements stridents sous les yeux éberlués de la famille Pop-Corn américaine. Dépassés les Martiens cyclopes, les Vénusiens quadrupèdes, les Plutoniens bactériologiques, les Saturniens hydrocéphales, tous ces extraterrestres mongoliens. Oubliée cette peur du méchant communiste venu de l'espace pour inciter les enfants à acheter leur carte du Parti. Adios naïveté, fraîcheur, fantaisie, peurs débiles. Adios la S-F de papa. On t'aimait bien, mais tu n'as souvent réussi qu'à nous faire rire.

La nouvelle science-fiction, la vraie, celle de **Blade Runner**, de **2010**, d'**Aliens**, d'**Invasion Los Angeles**, celle qui trace une ligne directe entre nos angoisses d'aujourd'hui et celles de demain, celle qui choisit le futur pour mieux parler du présent, cette nouvelle science-fiction pourra compter sur **Total Recall** pour redorer un blason souvent terni. Les oreilles de Spock, les "bip-bip" de R2-D2, les skate-boards à propulsion de **Retour vers le Futur**... Soit. Amusant, original, gentiment rétrograde ou bien dans l'air du temps. Allez, on s'en recoupe une tranche avant de s'attaquer à un plus gros morceau.

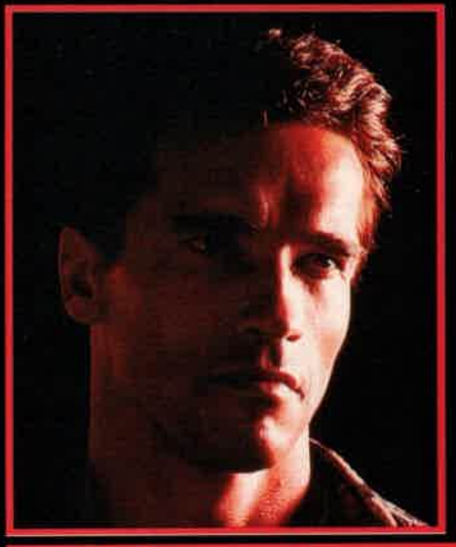
Oui, **Total Recall**, avec ses plateaux gigantesques, ses innombrables décors, ses 60 millions de dollars investis, ses noms prestigieux au générique, a toutes les chances d'être un film lourd, pesant, oppressant, une histoire coincée entre deux planètes et deux hommes, Quaid et son double. Certains films ne survivent pas à leurs ambitions démesurées. Ici, les moyens mis en œuvre n'écraseront pas **Total Recall** comme ils ont pu écraser **Dune**. Les diverses facettes de cet univers futuriste, la Terre, la Rekall Incorporated, Mars et sa capitale Venusville, n'engendreront pas une série de cartes postales, visions figées pour spectateurs contemplatifs. **Total Recall** et son infrastructure énorme se dresseront, tels des obstacles insurmontables, face à la silhouette body-buildée de Doug Quaid, un homme perdu, harcelé, en guerre avec la presque totalité du monde, à la recherche de lui-même.

Un rôle monstre pour Schwarzenegger, dont les larges épaules devront supporter toute la pression de ce projet fou. Plus besoin d'attendre patiemment, les muscles gonflés ou l'arme au poing, que le scénario balance sa scène d'action. De la première à la dernière minute de **Total Recall**, l'acteur sera condamné à jouer. Et plutôt deux fois qu'une, vu son rôle double. Schwarzenegger ne s'est jamais retrouvé ainsi, au pied d'un édifice gigantesque dont il est le principal pilier. Avec ces nouvelles responsabilités, il se pourrait qu'il parte aujourd'hui, comme Doug Quaid, à la recherche de lui-même.

Vincent GUIGNEBERT

ARNOLD SCHWARZENEGGER

L'Autrichien



Tout le monde le connaît maintenant. Arnold Schwarzenegger. Schwarzie pour les intimes, Arnold pour ceux qui n'arrivent pas à prononcer le "Chouardzeu". Mais avant d'imposer son nom, l'homme a dû dévoiler sa culture. Celle des muscles.

Le titre du film, dans lequel apparaît pour la première fois cette montagne de muscles nommée Schwarzenegger, a de quoi faire rire. **Hercules in New York** (1970), une idée, un territoire à conquérir, un rêve d'enfance pour l'Autrichien Arnold. Transporter sur son corps modelé une partie du relief européen vers les Etats-Unis. Dès l'âge de quinze ans, l'adolescent est un athlète qui aura les yeux rivés sur le drapeau étoilé. Le culturisme le fait suer, pour la bonne cause. De victoire en victoire, il se retrouve cinq années plus tard aux Etats-Unis, où les titres de Mr Univers et Mr Olympe ne lui échappent que très rarement, et pour ainsi dire jamais. Le corps, c'est bien. Encore faut-il que l'esprit suive. Universitaire doué, Schwarzenegger s'offre plusieurs portes de sortie et choisit en 1975, après quelques hésitations et une nouvelle figuration dans **Le Privé** de Robert Altman, de percer dans le cinéma. **Stay Hungry** (1976), **Pumping Iron** (1977, qui deviendra "*Arnold le Magnifique*" après l'éclosion de la star), **Cactus Jack** (1979), ***The Jayne Mansfield Story*** (1980, téléfilm), **Conan le Barbare** (1981), cherchez l'intrus... Révélation tardive certes, mais quelle révélation. En deux heures de spectacle inédit, quasi légendaire, Schwarzenegger en impose vraiment. D'une force hors du commun, le visage durci de celui qui a souffert, les yeux injectés d'un désir de vengeance, il est, tout simplement, "le" barbare. Comme Conan.

Evidemment, un tel départ en fanfare se paie cher. Un rôle comme celui-ci, sur mesure, et balèzes les mesures, ça peut se concevoir, dans n'importe quel genre, et ça peut aussi rapporter gros. Désormais, Schwarzenegger n'aura plus le droit de se déplacer devant la caméra sans ses muscles. Rebelote en 1984 avec **Conan le Destructeur**, qui réussit à n'être absolument pas barbare et encore moins destructeur que **Conan le Barbare**. Dans la foulée, le "***Red Sonja***" de Richard Fleisher avec en tête de liste Brigitte Nielsen, se vend finalement sous le titre **Kalidor**, nom du personnage secondaire interprété par Schwarzenegger. L'acteur commence à être manipulé, il s'encroûte dans l'héroïc-fantasy, autrefois terrain fertile, aujourd'hui stérile.

Les premiers plans de **Terminator** (1984) le déshabillent à nouveau, et entièrement. Surprise, deux minutes plus tard, Schwarzenegger se métamorphose. Lunettes noires, cuir, bottes, chaînes, un attirail qui lui sied à merveille. Ne manque que le flingue, et en avant la partie de rigolade. Succès mondial, **Terminator** l'envoie valdinguer vers les futurs sommets de sa gloire, et le contraint désormais à ne plus pouvoir se balader devant une caméra sans ses muscles... et une arme. Fatalitas...



Commando (1985) et **Le Contrat** (1986) font de Schwarzenegger un bon père de famille et un mari modèle. **Commando**, sorte de bande dessinée dont les cases s'entrechoquent à une vitesse ahurissante, rend Arnold invincible, comme un super-héros. **Le Contrat** emprisonne la carrure imposante de l'acteur dans un complet veston du plus mauvais goût. On guette avec impatience le moment où l'habit va exploser, faisant place au T-shirt mouillé et plaqué sur la poitrine de Schwarzenegger, un acteur réduit ici à se dépoiler pour plaire. Les filles raffolent du film !...

Du changement dans la continuité, avec **Predator** (1987) de John Mc Tiernan où Arnold se fait trousser par un extraterrestre rasta et joueur. Sous l'œil talentueux du réalisateur, Schwarzenegger se débarrasse progressivement de sa peau humaine pour devenir lors de l'anthologique combat final un être mi-bête mi-plante. Du muscle évolutif, intelligent, surhumain. L'Autrichien en sort grandi.

Mais reperd quelques galons durement acquis en enchaînant série B conventionelle sur *buddy-movie* lourdingue et sur comédie irrésistiblement pas drôle. **Running Man** (1987) l'envoie ratatiner les chasseurs d'un jeu mortel et télévisé, sous les regards amusés des spectateurs. **Double Détente**, où il interprète un flic soviétique, lui permet d'assumer son accent aux intonations nordiques (il n'arrive pas à s'en défaire). Et **Jumeaux** le plaque aux côtés du gnome De Vito, dans une intrigue à la "mords-moi le nœud" qui fait très mal. Schwarzenegger et De Vito concourent à qui aura l'air le plus niais. Pas moyen de les départager...

Il fallait enrayer la série noire, et c'est un Hollandais qui se porte au secours de l'Autrichien, un dénommé Paul Verhoeven. Quelqu'un qui n'a pas pour habitude de chouchouter ses acteurs sur le plateau. Schwarzenegger va passer un mauvais moment dans **Total Recall**. Aussi mauvais que le nôtre sera bon.

Vincent GUIGNEBERT





Paul Verhoeven sur le plateau de TOTAL RECALL

PAUL VERHOEVEN

Le Hollandais

La trajectoire de Paul Verhoeven est exemplaire. Parti d'un petit feuilleton pour la télévision hollandaise, il vient de filmer l'un des budgets les plus importants de l'histoire du cinéma. Mais quels que soient les moyens, la personnalité de ce cinéaste sans frontière demeure intacte, vierge de tout compromis...





Comment passe-t-on d'un "*Thierry la Fronde*" hollandais à **Total Recall** ? Le parcours exemplaire de Paul Verhoeven répond à cette question. 1959, il tourne pour la télévision batave la série ***Floris***. 1989, il tourne, au Mexique cette fois, l'un des plus grands plateaux du monde, **Total Recall**, un thriller de science-fiction nanti d'un budget phénoménal et d'ambitions hors normes. Quel rapport ?

Une personnalité forte et un *curriculum vitae* éclectique. Doctorat de physique et de mathématiques, réalisation de courts métrages puis de documentaires pour la Marine Royale hollandaise, des documentaires socio-politiques et d'autres, destinés à la télévision... Paul Verhoeven brasse large. Et cela se sent à la vision de ses films. Des films qui sont tout à la fois. Des films d'humour, des films d'amour, des films violents, des films tendres, des films politiques, des films d'action, des films intimistes...

L'affaire Verhoeven débute à Amsterdam avec le long métrage **Business is Business**. Des péripatéticiennes de choc mettent les bouchées doubles à satisfaire une clientèle gonflée par la consommation du houblon. Le public rapplique en masse, la critique s'inquiète. Elle s'inquiètera bien plus deux ans plus tard : **Turkish Delices** démolit le paisible ronron du cinéma hollandais. Les insultes pleuvent sur Paul Verhoeven. Il a osé montrer un jeune sculpteur (Rutger Hauer) croupissant dans la crasse et hanté par le souvenir de la mort de son ex-femme, opérée d'une tumeur au cerveau. *"Fort habilement, Verhoeven utilise les schémas traditionnels du spectacle (comédie, tragédie) pour imposer des thèmes plus corrosifs"*, commentait en 1974 ***La Saison Cinématographique***.

Quinze ans après, Paul Verhoeven n'a pas changé. Sous des extérieurs de grande castagne, de polar futuriste hyper-destructeur, le cinéaste manifeste dans **Total Recall** les mêmes préoccupations que pour **Turkish Delices**, le même humour sarcastique, le même punch. Seuls les moyens, la langue, ont changé. Le style expressionniste du *comics* **RoboCop** a supplanté la peinture baudelairienne de **Turkish Delices**. Paul Verhoeven s'est adapté en un temps record à la machine hollywoodienne, qu'il ne connaissait qu'à travers la télévision. Via un passage sur le plateau de la série ***Le Voyageur***, via la fréquention assidue des meilleurs spécialistes d'effets spéciaux, le cinéaste hollandais se trouve désormais sur un pied d'égalité avec les meilleurs cinéastes américains. L'imposante logistique de **Total Recall** ne l'a pas écrasé...

Après **Turkish Delices**, Paul Verhoeven s'attaque à un genre rongé par les clichés, le film de guerre. Les autorités bataves n'apprécient pas vraiment le ravalement de façade qu'il inflige à la respectabilité des héros de la Résistance. Concert d'insultes pour **Erik's Heroes**, qui donne souvent à rire de choses pas vraiment risibles. L'ironie de Verhoeven est mordante.

Et même cruelle dans **Spetters**, dont les trois "héros" connaissent des destinées noires jusqu'à l'ébène. Le premier, un champion de moto-cross, perd l'usage de ses deux jambes et se suicide en se jetant sous un semi-remorque. Le second, le séducteur, est violé par une bande de pédés tout cuir. Le dernier finit par sortir avec l'ex- petite amie des deux autres... La critique tire à boulets rouges sur Verhoeven, qualifié de cinéaste bestial.

Le tollé se calme pourtant avec **Le Quatrième Homme**, poème décadent où un écrivain homosexuel tombe entre les mains d'une "veuve noire". Labyrinthique, mystérieux, mystique, provocateur, encore des adjectifs qui peuvent s'appliquer tout autant à **RoboCop**. Sans doute aussi à **Total Recall**. Et à **La Chair et le Sang**, une épopée médiévale trop réaliste pour plaire à ceux pour qui l'Histoire doit être propre, idéaliste, ou rose comme un album de ***Prince Vaillant***.

Le futur de **Total Recall** est bien à cette image. Le clinquant vire au fonctionnel, l'intelligence y rime avec grand spectacle, l'extrême virtuosité d'une mise en scène coup de poing va débarrasser la science-fiction de trop d'artifices et de fards. **Total Recall** est donc aussi du Verhoeven intégral.

On sait que David Cronenberg s'est intéressé au projet **Total Recall**, que Bruce Beresford en commença même le tournage et, heureusement, l'abandonna suite au dépôt de bilan de son producteur Dino De Laurentiis... Paul Verhoeven en prend les rênes à la demande d'Arnold Schwarzenegger. Concours de circonstances, heureux hasard. La rencontre Verhoeven/Schwarzenegger est, de toute façon, à marquer d'une pierre blanche.

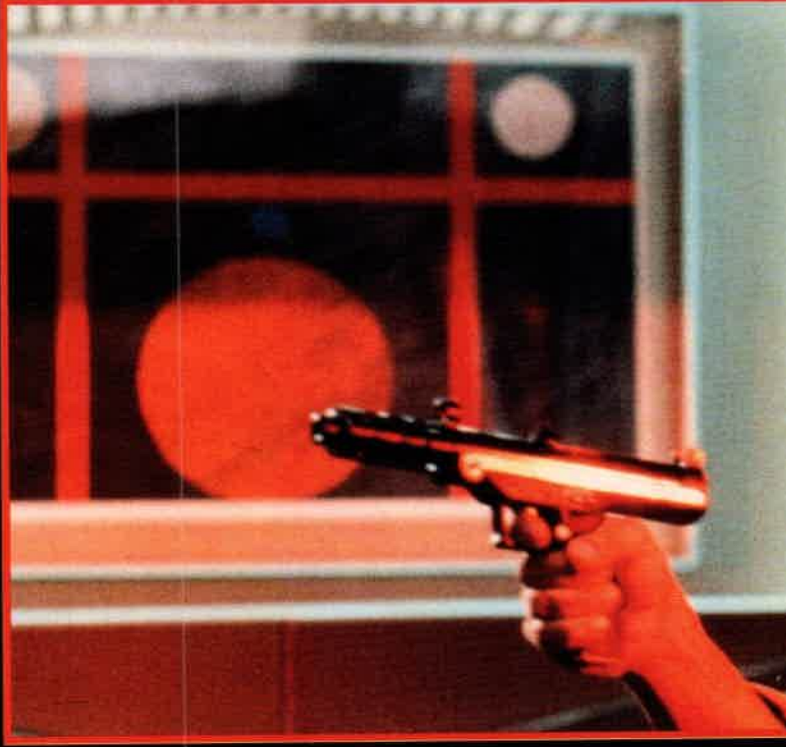
Marc TOULLEC

ECRAN



Il existe des films pleins aux as qui, paradoxalement, se montrent radins à l'écran. *Total Recall*, lui, choisit de







"A*imeriez-vous skier en Antarticque ? Oui, mais vous ne savez pas vraiment skier. Rêvez-vous à des vacances au fond de l'océan ? Oui, mais vous n'en avez pas les moyens ? Avez-vous toujours voulu escalader les montagnes de Mars ? Oui, mais vous êtes encore au pied de la colline. Pour tout cela, venez à* Rekall Incorporated, *un endroit où vous pouvez acheter la mémoire de vos vacances idéales, des vacances moins chères, plus sûres, et meilleures encore que la réalité. La vie ne vaut pas la peine d'être vécue sans elle. Appelez* Rekall, *pour la mémoire d'une autre vie*". Les arguments commerciaux de la société *Rekall Incorporated* sont de poids. Même Arnold Schwarzenegger n'y résiste pas. Son identité, il la cherche.

-Melina, Melina, Melina, j'ai quelque chose à te dire.
-Quoi ?
-Je ne me souviens pas de toi.
-De quoi parles tu ?
-Je ne souviens pas de toi. Je ne me souviens pas de nous. Je ne me souviens même pas de moi !

De quoi tourner en bourrique. Ammésie, schyzophrénie, paranoïa, bidouillage de cerveau... **Total Recall** entraîne son audience dans une spirale sans fin. Une spirale qui remonte au défunt romancier Philipp K. Dick, inspirateur numéro 1 du film. Et d'une chanson, "*Total Recall*" d'un groupe underground américain, The Sound. L'une des paroles-clé de la rengaine : "*un trou dans ma mémoire*". C'était en 1985 et ce groupe aussi a lu la nouvelle de K. Dick, le schyzo génial.

LES ORIGINES

Au commencement était une nouvelle de Philip K. Dick, "*We can remember it for you Wholesale*" (Nous pouvons nous en souvenir pour de l'argent). Ronald Shusett et Dan O'Bannon, qui n'étaient pas encore scénaristes de **Alien**, s'y intéressent très tôt et vendent le script à *Walt Disney*, dont les pontes demandent quelques modifications dans l'histoire. Mécontents, les duettistes passent chez Dino de Laurentis. Après un court passage entre les mains de Richard Rush, De Laurentiis confie le bébé à David Cronenberg (qui avait déjà planché pour un **Dune** inédit pour lui). Le rôle principal va à Richard Dreyfuss. Evidemment, Cronenberg et le tycoon italien ne s'entendent pas. L'aventure ne fait que commencer. De fil en aiguille, **Total Recall** hérite d'un réalisateur australien plutôt doué, Bruce Beresford, et d'un interprète déjà musclé, Patrick Swayze. On est en 1987. Le film semble sur des rails stables mais au terme de deux mois de préparation aux antipodes, le film est arrêté. Définitivement. "*Je sentais que c'était la fin. Une grande partie des décors était construite et 6 millions de dollars avaient déjà été investis sans que la moindre image ne soit imprimée sur pellicule. Jamais personne n'avait encore dépensé une telle somme sans débuter un tournage. Pour sauver* **Total Recall** *et récupérer les droits, nous aurions dû payer 6 millions de dollars. Inouï. Cela m'a brisé le coeur*". Mais le scénario de Ronald Shusett ne traîne plus très longtemps dans les bureaux hollywoodiens. Faute d'avoir abouti à un film, il suscite néanmoins l'intérêt. Et l'enthousiasme d'Arnold Schwarzenegger, coutumier des salons de Dino de Laurentis (c'est lui qui lui avait donné la chance de sa vie avec **Conan le Barbare**). Peu auparavant, Arnold Schwarzenegger rencontre Paul Verhoeven. Les deux hommes décident illico de faire un film

TOTAL

tout afficher,
de tout montrer.
Du grand spectacle
inédit, intelligent
et malin dont
la trajectoire est
tout un roman...













ensemble. Ce sera **Total Recall**. Le comédien met en rapport *Carolco*, pour qui il vient de tourner **Double Détente**, et Dino de Laurentiis. Les entrevues aboutissent à l'achat des droits du film pour 4 millions de dollars. "*Sauvons les droits et faisons le film immédiatement*" déclare Arnold au Los Angeles Times. Immédiatement, une équipe de scénaristes travaille pendant six mois sur le scénario de Dan O'Bannon et Ronald Shusett. En mars 1989, Paul Verhoeven, Arnold et une armée de techniciens débarquent aux studios immenses de Churubusco, près de Mexico, pour un tournage marathon de 5 mois. Cyclopéen.

AUX FRONTIERES DU POSSIBLE

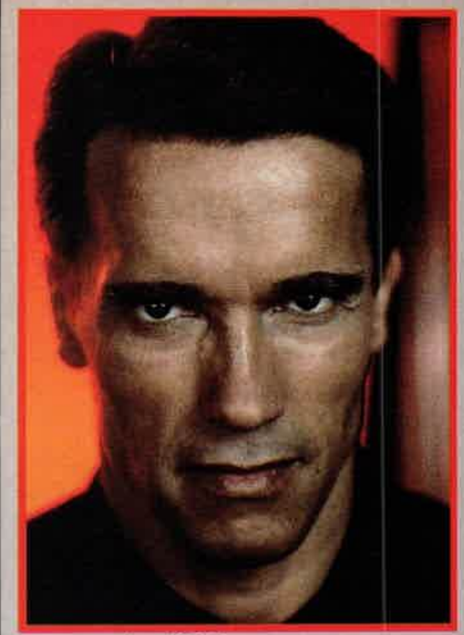
"*Bienvenue aux frontières du cinéma*" déclare la publicité qui annonce la sortie de **Total Recall**. Un slogan juste. Les moyens mis en œuvre, le rassemblement de grands talents, les meilleurs dans leur domaine respectif, et un budget qui, déjà, fait circuler de folles rumeurs inflationnistes. Aux alentours de 60 millions de dollars dit-on. "*Seul* ***Rambo III*** *a coûté plus et ses producteurs sont ceux de* ***Total Recall****. Ces gens sont de vrais joueurs. Lorsqu'ils croient en quelque chose, ils vont jusqu'au bout de leurs intentions*" commente Ronald Shusett. "*Nous avons de grandes chances de faire dans les 250 millions de recettes, peut-être même 300*". **Total Recall** est un mammouth cinématographique. Pas un mammouth paraplégique genre **Dune** et **Santa Claus** (deux monstres engourdis par le pognon), mais un mammouth qui avance, qui met chaque dollar sur l'écran. Chaque jour de tournage en demandait 15000. Le jeu en vaut bien la chandelle dans la mesure où tout a été fait pour que **Total Recall** ne ressemble JAMAIS à ce que le cinéma a montré jusqu'à présent, TOUT y compris les scènes d'action. "*Nous avons décuplé l'énergie, la force contenue dans le scénario de manière à donner au public ce qu'il recherche actuellement : de l'explosif ! Pas seulement des séquences mouvementées classiques, mais des trucs incroyables, onéreux à fabriquer, des effets spéciaux*". Les propos du scénariste/co-producteur Ronald Shusett ne font pas dans la nuance. "*Comparé à* ***Total Recall, Terminator*** *se déroule au ralenti !*".

RUNNING MAN

"***Total Recall*** *est intégralement un film d'action, un film d'action et d'effets spéciaux, et aussi un film fait sur mesure pour Arnold Scharzenegger*" témoigne Paul Verhoeven tandis que son interprète principal rajoute : "*de la première à la dernière image, Douglas Quaid, mon personnage, bouge. Il n'a jamais le temps de demeurer assis. Il bouge, bouge toujours et encore. Aventure après aventure, scène d'action après scène d'action, frissons après frissons...*". Des propos frénétiques, lancés à toute vitesse...
Mais **Total Recall** ne serait-il que ça, une super-production destinée à semer Spielberg en courant contre la montre ? Trois fois non. "***Total Recall*** *déstabilise constamment le spectateur quant à la significatin de ce qui est réel et de ce qui ne l'est pas. Je ne pense pas qu'il soit ésotérique pour autant, car jamais on ne s'y perd. Dans un premier temps, vous êtes séduit, puis dépassé par les événements*". Paul Verhoeven conforte l'opinion de Ronald Shusett. "*En plus de l'action,* ***Total Recall*** *possède une autre dimension, un autre niveau qui touche à l'esprit. A ce qui paraît réel à l'esprit et à ce*



Ronny Cox



Arnold Schwarzenegger



Michael Ironside



Sharon Stone



Des mutants de Mars



Rachel Ticotin

qui ne l'est pas". Labyrinthique, mais simple. **Total Recall** ne cherche pas à brouiller les pistes à outrance, mais à surprendre, à tisser des ramifications qu'aucun scénario n'a encore tissées.
La toile **Total Recall**, bande dessinée intelligente, n'est pourtant pas une "fantasy" pure. "*Avec le concours de la NASA, nous avons extrapolé sur les 20 prochaines années, plutôt que de bondir dans les siècles à venir*". D'où un look certainement proche de certaines bandes dessinées. Un look également crédible, réaliste, assuré par Ron Cobb, déjà concepteur artistique de **Conan le Barbare** et **Alien**.
C'est le grand Rob Bottin qui assure les maquillages de **Total Recall** à travers toute une galerie de mutants qui peuplent les bas-fonds de VenusVille. "*J'ai utilisé des images de bandes dessinées de science-fiction venant directement de souvenirs d'enfance. Des images qui m'ont terrifié, mais aussi fasciné et que j'ai maintenant concrétisé sous forme de maquillages sans toutefois vouloir choquer*".

LES MECHANTS

"-Bonjour, je suis un Johnny Cab. Où puis-je vous amener ce soir ?
-Démarre, démarre !
-Pouvez-vous, s'il vous plaît, répéter votre destination ?
-N'importe où. Démarre !
-S'il vous plaît, puis-je avoir le nom de la rue et son numéro ?
-Démarre ! Démarre !
-Je ne connais pas cette adresse. Pouvez-vous répéter la destina...

Et Arnold abat son poing sur le chauffeur de taxi androïde pour prendre le volant du véhicule. Sont lancés à ses trousses les tueurs du gouverneur de Mars, l'infâme Cohaagen. Un exclavagiste exploitant le prolétariat martien pour remplir ses coffres. "*Cohaagen fait la pluie et le beau temps sur cette planète. Il n'existe aucune limite à ses pouvoirs, des pouvoirs dont il n'hésite pas à abuser*" commente le comédien Ronny Cox, affreux homme d'affaires requin et arriviste dans **RoboCop**. Celui-ci emploie un homme de main redoutable, un tueur du nom de Richter. "*Oui, Richter est bel et bien un personnage obsédé par sa mission. Il traverse le film, tuant et détruisant tout ce qui peut lui barrer le chemin. C'est un sauvage, un "monsieur-je-sais-tout". Il est paranoïaque et vraiment pas bon joueur. Les gens l'aimeront beaucoup*" ironise Michael Ironside, un spécialiste des méchants mémorables, une gueule vue dans **Scanners**, ou dans **Terreur à l'Hôpital Central**.
Mais le vilain vedette de **Total Recall** n'est ni Coohagen, ni Richter. Il s'agit d'un petit quelque chose implanté dans le cerveau de Douglas Quaid.

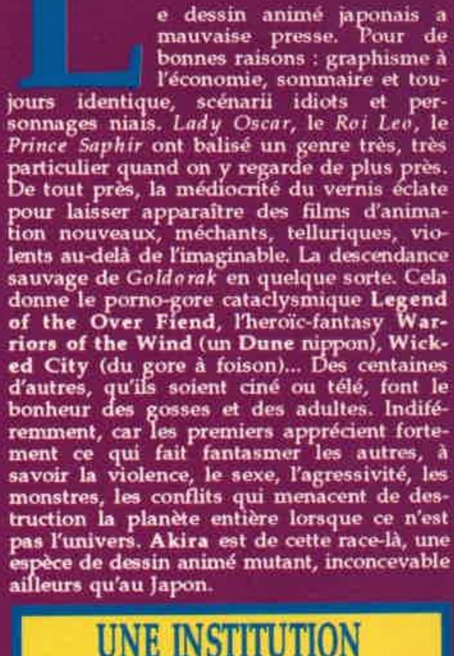
-Morts, vous êtes tous morts ! Vous avez enlevé ma couverture !
-Qu'est ce qui arrive ici ? Vous avez juste demandé un double implant, une opération de simple routine.
-Ce n'est pas ma faute, nous avons rencontré un trou de mémoire.
-Ils seront ici dans quelques minutes et... Ils vous tueront tous.
-De quoi parle-t-il ?
-Je n'en sais rien.

Simple client de la *Rekall Incorporated*, Douglas Quaid voit un gouffre béant s'ouvrir dans sa mémoire. Le doute sur soi-même, voilà le méchant numéro 1 de **Total Recall**.

Marc TOULLEC

Paysage et combinaisons martiennes... Bientôt la révélation pour Doug Quaid.

Un des mystères morphologiques de la planète Mars.



AKIRA

Pas vraiment aisé de mettre en scène l'Apocalypse en dessin animé sans céder aux fracas de la ferraille de *Goldorak*. Ambitieux, messianique, furieusement beau, *Akira* y parvient sur grand écran après l'avoir déjà accompli en bandes dessinées.

Le dessin animé japonais a mauvaise presse. Pour de bonnes raisons : graphisme à l'économie, sommaire et toujours identique, scénarii idiots et personnages niais. *Lady Oscar*, le *Roi Leo*, le *Prince Saphir* ont balisé un genre très, très particulier quand on y regarde de plus près. De tout près, la médiocrité du vernis éclate pour laisser apparaître des films d'animation nouveaux, méchants, telluriques, violents au-delà de l'imaginable. La descendance sauvage de *Goldorak* en quelque sorte. Cela donne le porno-gore cataclysmique **Legend of the Over Fiend**, l'heroïc-fantasy **Warriors of the Wind** (un **Dune** nippon), **Wicked City** (du gore à foison)... Des centaines d'autres, qu'ils soient ciné ou télé, font le bonheur des gosses et des adultes. Indiféremment, car les premiers apprécient fortement ce qui fait fantasmer les autres, à savoir la violence, le sexe, l'agressivité, les monstres, les conflits qui menacent de destruction la planète entière lorsque ce n'est pas l'univers. **Akira** est de cette race-là, une espèce de dessin animé mutant, inconcevable ailleurs qu'au Japon.

UNE INSTITUTION NATIONALE

Akira représente au Japon le sommet de la bande dessinée de science-fiction. Publiée pour la première fois dans un magazine pour jeunes sous forme de feuilleton à suivre, elle obtient immédiatement un succès phénoménal. Lorsque les albums sortent, le chiffre de trois millions d'exemplaires vendus est atteint à chaque parution. Et les parutions se comptent maintenant par dizaines. Les américains ne pouvaient demeurer inactifs : *Marvel Comics* rachète les droits de *Akira* en 1988. A l'origine de *Akira*, il y a un homme, Katsuhiro Otomo. Né en 1954, Katsuhiro Otomo fait ses débuts de dessinateur de comics en adaptant dès 1973 le "*Matéo Falcone*" de Prosper Merimée ! Il gagne ses galons de star en 1979 avec une autre bande dessinée, *Fire Ball*, crée trois ans plus tard *Akira*, récolte toutes les récompenses possibles de la profession, assure le poste de "caracter designer" sur le long métrage de science-fiction, **Harmagedon**, réalise en 1983 le court métrage **Give Us Guns, Give Us Freedom** puis des spots publicitaires pour *Honda*, *Canon*. Après une petite contribution à un certain **Robot Carnival**, Katsuriho Otomo se décide enfin à porter à l'écran la gigantesque saga de *Akira*. Gigantesque est vraiment le mot adéquat, car jamais dessin animé nippon n'a atteint pareil budget, sept millions de dollars, somme réunie par le *Akira Committee*, consortium de huit grandes sociétés industrielles dingues des albums d'Otomo. L'entreprise se distingue d'emblée des autres films d'animation par ses ambitions, sa longueur (plus de deux heures) et l'effervescence visuelle qui la caractérise.

LA BEAUTE DES CATACLYSMES

"*Au-delà de notre perception de la réalité, notre monde contient les germes de sa propre destinée cosmique. J'y ai senti le défi de créer le plus grand spectacle jamais vu, la plus grande catharsis jusqu'à maintenant*". Katsuhiro base son **Akira** cinéma sur des propos simples qui traduisent une volonté d'aller plus loin dans la description de la destruction à grande échelle. Une spécialité locale bêtement engendrée par la

trouille verte des tremblements de terre et par les remugles d'Hiroshima et de Nagasaki. Comme **Godzilla** et **Goldorak**, **Akira** naît d'une peur larvée, permanente. Comme **Golzilla** et **Goldorak**, **Akira** exorcise des siècles de crainte du lendemain. Nous sommes encore en 1988. Un groupe de savants expérimente les capacités extrasensorielles de quelques enfants. Ces "tests" aboutissent à l'explosion d'un nouveau genre de bombe atomique. Et à la Troisième Guerre Mondiale. 31 ans plus tard, Neo-Tokyo se dresse sur les ruines de Tokyo. Le monde a changé mais les expériences psychiques demeurent. Apparemment solide et prospère, cette société se fissure de partout. L'usage de drogues dures, la pratique de religions folles, le terrorisme perturbent le quotidien. Des gangs de jeunes motards se livrent à des joutes sanglantes. Le meneur d'une de ses bandes, Kaneda, est accidentellement mêlé aux petites affaires du gouvernement militaire. Il part à la recherche d'un ami kidnappé par la police secrète... Tetsuo, le disparu, découvre rapidement que ses ravisseurs ont extrait une force psychique de son cerveau. Chemin faisant, les deux adolescents font des rencontres singulières, un révolutionnaire, des terroristes et surtout ce Numéro 26 (un étrange enfant au visage de vieillard)... Mais c'est Akira qui mène la danse, qui menace à tout instant de se réveiller et de plonger le monde dans un chaos définitif. Qui est Akira ? Une force spirituelle suprême, le destin de la terre, le démon qui sommeille en chacun, un terrible secret incontrôlable, tous les pouvoirs de l'esprit... Esotérique, prophétique (Nostradamus a toujours fait recette au Japon), inquiet jusqu'à la frénésie, paranoïaque, beau, **Akira** marque l'apogée du dessin animé apocalyptique, un bien curieux croisement entre la qualité d'animation à la *Walt Disney* et les préoccupations propres à la vague *Cyber Punk* de la science-fiction contemporaine.







PERFORMANCE

"Je voulais réaliser un film qui soit un déluge d'images, qui soit autre chose qu'une succession de plans. Je voulais montrer tous les détails, une mosaïque qui forme un ensemble compact. Si le spectateur se souvient de **Akira** *sous cet aspect, il aura largement récompensé mes intentions"* commente Katsuhiro Otomo. **Akira** ploie en effet sous une multitude d'images démentielles, plus spectaculaires, plus cataclysmiques les unes que les autres, un puzzle dont l'assemblage devait poser d'insolubles problèmes au cinéaste-dessinateur. *"Un des soucis de la conception d'***Akira** *provient de la connection des séquences. Bien que je possédais suffisamment de matière dans le scénario pour décrire les scènes fortes, le problème était de lier celles-ci au dénouement. Le rythme de l'histoire était également complexe à maîtriser. Il ne s'agissait surtout pas de perdre haleine en coupant des séquences d'exposition pour privilégier la fin. Dans les bandes dessinées, vous pouvez vous permettre cela, vous avez davantage de liberté, mais essayer le même procédé dans un film amène à perdre clarté et acuité".* Sur ce plan, **Akira** est une réussite magistrale. Malgré la profusion d'images, de séquences se situant au-delà des meilleurs films catastrophe, et surtout de leur abondance, le récit ne se perd jamais dans le labyrinthe des séismes de Néo-Tokyo. Mieux, les personnages, aux antipodes des habituels teen-agers papillonnant autour de **Goldorak** & Cie, existent, vivent, éprouvent des sentiments. *"Si le public ne croit pas en eux, le film sera fichu. Il est réellement nécessaire de créer une certaine réalité propre au développement de l'histoire. Tout dépend du passé des personnages, de leur background. Si ceux-ci demeurent dans l'esprit de la bande dessinée, ils ne risquent pas d'évoluer au fil du scénario. Le spectateur laisse ainsi fuir son attention, et n'est jamais surpris par quoi que ce soit. Un exemple : même dans la description des scènes spectaculaires ou des pouvoirs extraordinaires, l'animateur se doit de rester ancré dans la réalité. C'est pourquoi les catastrophes mises en scène dans* **Akira** *ont ce réalisme. J'ai également porté une grande attention à la conception artistique, aux couleurs. Cela rehausse encore l'impression de réalisme".*

Messianique, dévastateur, **Akira** se classe parmi les dessins animés les plus performants qui soient. A aucun moment il ne se complait dans les facilités techniques de la majorité des produits télés. 2.212 décors dessinés, 160.000 plans différents, 327 couleurs dont 50 mélanges spécialement préparés pour la circonstance... Les chiffres sont éloquents et se vérifient à l'écran. Ca bouge, ça explose, les scènes à grand spectacle le sont davantage que celles des films à prises de vues réelles. C'est d'ailleurs au cinéma de chair et d'os que **Akira** se réfère; à **Blade Runner** pour le look de Néo-Tokyo, **à 2001, l'Odyssée de l'Espace** pour les scènes dans la station spatiale. Le délire technologique provient en partie des discussions entre Katsuhiro Otomo et le leader de la vague *Cyber Punk* de la science-fiction littéraire, William Gibson.

Katsuhiro Otomo plante **Goldorak** et ses petits copains les robots. *"Si Spielberg écrivait des bandes dessinées, elles ressembleraient beaucoup à* **Akira***"* conclut le Guide Officiel de la Bande Dessinée US. Ce n'est pas forcément juste, mais la comparaison place le chef-d'œuvre de Katsuhiro Otomo au plus haut du podium.

Marc TOULLEC

THE GUARDIAN



Steve Johnson (maquilleur), Linnea Quigley (actrice) et les deux monstres de THE GUARDIAN.



Un couple charmant, un nouveau-né sans défense, un "Guardian" qui n'est pas un ange, et une forêt digne des contes les plus cauchemardesques des frères Grimm... Dix-sept ans après *l'Exorciste*, William Friedkin signe un nouveau pacte avec l'horreur...

1973. Un film dérangeant éclabousse les écrans, le réalisateur s'appelle William Friedkin, et son film a pour nom l'**Exorciste**. On y voit une petite fille modèle (Linda Blair) se payer une crise d'acnée carabinée, cracher sa blédine au nez d'un vieux curé (Max Von Sidow), flirter avec le Diable, répondre à sa mère (Ellen Burstyn), et s'adonner au plaisir solitaire à l'aide d'un ustensile davantage à sa place sur l'aube immaculée d'un premier communiant qu'à la devanture d'un sex-shop... Le tout filmé avec un sérieux papal, un - osons le mot - réalisme forcené à faire passer l'exécution des époux Ceausescu pour une aimable pochade nullo-policière de *La 5*. Résultat : le box office explose, le film d'horreur "classique" se prend une baffe monumentale, et l'**Exorciste** entre par la grande porte dans l'histoire du cinéma, en s'affirmant d'emblée comme l'un des plus grands films de terreur jamais tournés.

UNE LONGUE ABSENCE...

Pour William Friedkin, c'est la consécration. Bien sûr, cet ancien réalisateur de documentaires dispose déjà d'une sacrée carte de visite : **French Connection**, un polar urbain glauque à souhait, qui lui a valu deux Oscars. Mais avec l'**Exorciste**, Friedkin devient une référence quasi-absolue en matière de frissons, sueurs froides et autres pipis dans la culotte, aux yeux de fans transis pour qui sa version du combat "Bien/Mal" à la sauce destroy a fait l'effet d'un véritable électrochoc.

Et pourtant, le grand Billy - il déteste qu'on l'appelle comme ça, mais j'adôôore le taquiner - ne semble pas spécialement pressé d'aborder une nouvelle fois les rivages de l'horreur : il refuse de réaliser l'**Exorciste II** (pourtant l'un des plus grands films comiques de Boorman), fait mine de s'intéresser à quelques projets auxquels il ne donne pas suite... Bref, exception faite d'un excellent épisode de **New Twilight Zone** (**Nightcrawlers**) relatant l'attaque d'un snak-bar par un commando de Marines issu du cerveau détraqué d'un ancien du Viet Nam (un joli patelin de Bourgogne à redécouvrir !), Friedkin semblait avoir définitivement abandonné le genre qui nous concerne...

Mais aujourd'hui, 17 ans après l'**Exorciste**, l'homme se retrouve aux commandes de **The Guardian**. L'histoire ? Un couple (Dwier Brown et Carey Lowell, remarquée dans **Permis de tuer**) découvre avec effarement que Carmilla, la nounou de leur bébé (... la très sensuelle et très anglaise Jenny Seagrove) est spécialisé dans le sacrifice d'enfants à des divinités sylvestres, païennes... et maléfiques. C'est pas de l'horreur, ça ? Une baby-sitter diabolique ? Prénommée Carmilla, comme une certaine vampire de Sheridan Le Fanu ? Des arbres méchants ? Un bébé qui fait dans ses couches, c'est pas de l'horreur, peut-être ? Pas de doute : en véritable fis prodigue du Fantastique, William Friedkin est de retour au foyer...

FRIEDKIN II : LE RETOUR



William Friedkin sur le plateau, ça ne rigole pas !

Ami de longue date de Friedkin, le producteur Joe Wizan (Wi-Wi pour les intimes) tombe en 1987 sur une nouvelle issue de la plume féconde de Dan Greenburg : *The Nanny* (en V.F. : *La Nounou*).

Là, Wizan a le déclic : il charge Greenburg de l'adaptation cinématographique de son texte, confie ce premier jet à la patte experte de Stephen "**Gothic** - **The Kiss**" Volk, et soumet le tout à Friedkin... qui accepte aussitôt de tourner le film ! Pourquoi ce retour soudain au Fantastique ? Pas tant pour le script de Volk - Friedkin l'a d'ailleurs considérablement remanié par la suite, allant jusqu'à donner au film son titre actuel - que pour "l'universalité" du potentiel horrifique inhérent au sujet : l'angoisse d'un couple contraint de confier leur bébé aux bons soins d'une personne étrangère à la famille... Une peur foncièrement ancrée dans le quotidien le plus anodin. Une situation "100% pur vécu" dont le réalisme - on y revient... - a su séduire Friedkin : *"Il y a peu de films qui ont atteint le niveau que je*



Jenny Seagrove, la diabolique nounou.



cherche à atteindre - comme **Rosemary's Baby, Alien, Les Diaboliques ou Psychose**. *Je dirais que ce sont des films d'horreur, mais il transcendent totalement le genre. Les histoires sont crédibles, les personnages sont crédibles. Le jeu des acteurs est crédible. Tandis que quelque chose comme* **Les Griffes de la Nuit** *ou "Jason" n'est pas crédible"*. On le voit, Friedkin place la barre très haut et n'apprécie manifestement pas nos modernes croquemitaines. Mais qui lui donnerait tort ? Après toutes ces années, le cadavre de la mère de Norman Bates n'a toujours pas pris une ride. Freddy Krueger étonne, surprend, amuse, mais ne fait plus vraiment peur à personne...

DES EFFETS, MAIS PAS TROP...

Critiquer Freddy, c'est remettre en cause une bonne part de la violence graphique dont la production horrifique actuelle s'évertue à faire un usage parfois - souvent ? - immodéré. Et le goremaniaque pur et dur de s'inquiéter : "*Rheuu,* **The Guardian**, *là, est-ce que c'est un film d'horreur, est-ce que ça cartonne, au moins ?*" Friedkin passe aux aveux : "*il y a plusieurs séquences violentes et viscérales, mais elles n'apparaissent que très brièvement à l'écran. Le film n'est pas basé sur les effets chocs ou les images affreuses*". Conscient d'avoir été très loin dans l'horreur visuelle avec **l'Exorciste**, Friedkin a l'intelligence de ne pas chercher à faire plus gore que Friedkin. Laissant à d'autres la palme de l'hémoglobine à tort et à travers et du meurtre en série, l'homme s'attache à bâtir de longues plages de suspense qui explosent soudainement en gerbes de violence convulsives. mais rassurez-vous, **The Guardian** contient sa part réglementaire d'effets spéciaux. "Production designer" du film de Friedkin, Gregg Fonseca (**Les Griffes de la Nuit, House, Chérie, j'ai Rétréci les Gosses...**) a notamment conçu l'arbre maléfique auquel Carmilla - Ouais, la nounou, suivez un peu, quoi ! - sacrifie ses victimes : une gigantesque (trois étages, près de quatre mètres de diamètre) structure d'acier, de bois, de mousse d'uréthane, dotée de mécanismes hydrauliques qui lui permettent de réaliser certains mouvements. Responsable des maquillages et des SPFX, Matthex Mungle (**The Kindred, Scrooged**) a réussi le pari de métamorphoser en arbre cette belle plante (ha ! ha !) de Jenny Seagrove... Une transformation sanglante qui signe la fin de la vilaine Carmilla.

The Guardian possède apparemment les atouts nécessaires pour permettre à Friedkin de réussir son come-back dans le cœur des fantasticophiles. Reste à savoir si le public est aujourd'hui prêt à accepter un film qui refuse à priori la surenchère glorifiante, pour mieux plonger le spectateur dans les abîmes de nos peurs ancestrales sans pour autant recourir à un intellectualisme pontifiant.

Quoi qu'il en soit, **The Guardian** devrait être fidèle à la philosophie de son auteur "*Je ne veux pas casquer 40 balles pour m'emmerder au cinéma. Même si je n'aime pas un film, je veux avoir quelque chose qui arrive et qui me retienne, plutôt que des conneries intellectuelles*". Pas de doute : Friedkin pète la forme ! Vas-y Billy ! Action !

Stéphane BOURSIER

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS



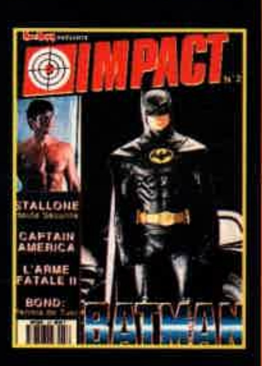
MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
24 Dossiers Dario Argento et Ray Harryhausen.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
28 Dossier Les trois "Guerre des Etoiles".
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage: Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Razorback, 2010, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série: Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, dossier: le gore au cinéma.
42 La Préhistoire au Cinéma, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 Street Trash. Demons II, Bloody Bird, L'Exorciste.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Predator, Creepshow II.
49 Dossier Superman, Hellraiser, Lucio Fulci, la Série B.
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Festival du Rex, Elmer, Dossier zombies.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc. Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste .
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Cronenberg, Brazil, Invasion L.A., Munchausen.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5,Re-Animator 2,The Craignos Monsters (2).
61 Indiana Jones 3, Batman,The Craignos Monsters (3).
62 Spécial SPFX: Star Wars, etc... The C. Monsters (4).
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator, etc.
64 Le Fantôme de l'Opéra, Nightbreed, Frankenstein.



IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning, Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Les Incorruptibles, Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Lucio Fulci, Le "hard gore", Avoriaz 1988.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Retour des M.Vivants II.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 The Punisher, Phantasm 1 et II, Avoriaz 89.
20 Indiana Jones, Pet Sematary, Invasion L.A.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", The Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall. Entretien : R. Corman.













BON DE COMMANDE

MAD MOVIES 23 24 26 27 28 29
30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49
50 51 52 53 54 55 56 57 58 59
60 61 62 63 64 65 ☐ ☐ 37HS

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7
8 9 10 11 12 13 14 15 16 17
18 19 20 21 22 23 24 25 26 ☐

Pour commander: découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, et le 25: épuisés). Frais de port gratuit à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ **PRENOM** ________

ADRESSE ______________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

ARACHNOPHOBIA

**Après *Poltergeist*,
Steven Spielberg s'intéresse de nouveau au film d'horreur.
Pas de maison hantée cette fois-ci,
mais une invasion d'araignées mutantes
dans une paisible bourgade de californie.
De la bêbête velue pour le Wonder Boy !**



Les araignées au cinéma, on connaît la musique. Géante et radioactive dans **Tarantula** normale, mais immense à l'échelle de **L'Homme qui Rétrécit**, paralytique dans **L'Invasion des Araignées Géantes**, velues et particulièrement agressives dans **L'Horrible Invasion**... En voici d'autres, moins terrifiantes d'aspect, mais d'autant plus crédibles...

Jeff Daniels n'a absolument pas peur des araignées. Et c'est une chance car, sur le plateau du nouveau thriller d'horreur **Arachnophobia**, la manière dont il s'est comporté avec les araignées s'est révélée au moins aussi importante que le fait de savoir jouer la comédie !

Daniels a d'ailleurs pu se rendre compte lui-même de l'importance de la chose lorsqu'un jour son personnage, le docteur Ross Jennings, était censé se retrouver nez à nez avec l'une de ces charmantes bestioles : au détour d'un escalier, une araignée de taille respectable devait bondir sur sa chemise... "*Le seul véritable problème qui s'est posé tenait au fait que l'on ne distinguait pas assez l'animal, parce que mon T-shirt était de couleur sombre*", explique-t-il. "*Alors le réalisateur est venu me voir et m'a fait gentiment comprendre que la scène serait plus efficace si l'araignée sautait directement sur ma figure. J'ai dit O.K., pour moi c'est d'accord. De toute façon, j'ai pas de problème avec les araignées et si le film avait comporté la présence de serpents, j'en aurais aussitôt étudié le comportement et je me serais préparé à jouer avec de la même façon que j'ai accepté les arthropodes !*".

PETITES MAIS MECHANTES

Produit conjointement pour *Amblin*, la boîte de Seven Spielberg et par *Touchstone* (la filiale occulte de *Disney*), **Arachnophobia** bénéficie d'un générique éloquent: Jeff Daniels (**La Rose Pourpre du Caire**), John Goodman (le gros pilote de **Always**), et Julian Sands. Le film a été tourné au Vénézuela, à Los Angeles et dans le nord de la Californie. Et les effets spéciaux (sur les araignées) sont dus à l'aimable concours de Chris Walas mais surtout à celui de 250 variétés d'arachnides qui rampent et qui grouillent, de toutes races et de toutes tailles... L'histoire met en scène un groupe d'explorateurs partis en expédition dans la jungle équatoriale sud-américaine, à la recherche de très rares spécimens d'une "super araignée". Lorsque l'un des explorateurs meurt soudainement, le groupe fait rapatrier son corps aux Etats-Unis. On peut penser en tout cas que ce retour sera sans conséquence mais, il fallait s'en douter, une de ces araignées réapparaît dans une grange d'une petite bourgade des USA. Là, elle commencera bientôt à s'accoupler avec plusieurs de ses congénères venimeuses américaines. Ces accouplements donneront une méchante progéniture, une race tout à fait nouvelle d'araignées redoutables dont une seule morsure peut provoquer la mort, et qui va se disperser petit à petit dans la civilisation en faisant exactement... ce qu'aurait fait n'importe quelle espèce d'araignées-tueuses ! Dans le combat qui s'engage entre les araignées et la race humaine, on rencontrera un exterminateur macho, un docteur qui a la trouille des araignées et un

savant, qui n'est autre que l'un des explorateurs.

Frank Marshall, ancien collaborateur d'Orson Welles, avait déjà participé à la production de films comme **E.T.** ou **Retour vers le Futur.** Il fait ici ses débuts dans la mise en scène. Dès qu'on l'interroge, il se défend : *"Attention, on n'a surtout pas voulu refaire un film du genre "**L'Araignée Géante Attaque Cleveland...**" Au contraire, il s'agissait de s'écarter le plus possible du style "années 50, avec gros insectes aux yeux protubérants". Celui-ci possède une réelle base scientifique, tout ce qu'il décrit pourrait vraiment arriver demain".* Marshall, qui affirme aussi avoir été attiré par **Arachnophobia** grâce *"au script, qui mêle à la fois des éléments d'un thriller, d'un film d'horreur et d'un film d'humour"*, explique que le plus grand défi est d'avoir réussi à en faire malgré tout un film d'épouvante. *"Et, pour donner cette impression, on a dû se débrouiller pour que chaque apparition des araignées soit perçue comme une menace mortelle. Pour ces séquences-là, il n'était pas question de tricher en utilisant des inserts ou des raccords. On y a passé le temps qu'il fallait, on est allé jusqu'à filmer vingt-cinq prises si nécessaire, mais on a réussi à obtenir ce qu'on voulait avec les araignées. Par exemple, on a pris le temps d'attendre que les araignées grimpent bien droit le long des jambes d'un personnage, ou qu'elles traversent entièrement le visage d'un autre..."*.



UNE ARAIGNEE AU PLAFOND

Le scénariste Don Jakoby, qui avait précédemment collaboré à **Tonnerre de Feu**, **Lifeforce** et au remake de **Invaders from Mars**, proclame de son côté que l'idée de cette Odyssée au bout de l'horreur lui était apparue il y a huit ans, après une expérience avec des stupéfiants. *"Ce jour-là, je me trouvais assis dans une grange et j'avais déballé une plaquette d'acide. J'ai commencé à imaginer qu'une araignée s'était postée au-dessus de ma tête, sur une poutre. Et j'ai vraiment cru l'entendre rire... C'était horrible et insoutenable, comme situation ! Cette image m'est restée et, des années plus tard, l'idée m'est venue d'écrire le scénario d'un film qui traiterait des araignées, mais un film qui se placerait vraiment du point de vue des araignées, même s'il contient certains éléments fantastiques et même si on peut tout aussi bien l'appréhender avec un grand éclat de rire. J'ai pensé qu'en donnant à l'araignée, donc au principal protagoniste, une réelle "personnalité" et peut-être même une "intelligence", je pourrais enfin me délivrer de celle qui hante encore ma mémoire".*

Don Jakoby relate également ses efforts pour "vendre" **Arachnophobia**, ce qui ne fut pas une mince affaire : *"D'abord, tout le monde croyait qu'il s'agissait d'un film avec des araignées géantes. Les gens n'arrivaient pas à imaginer ça autrement, ils ne pouvaient pas croire qu'on ait envie de mettre en scène des animaux somme toute de petite taille mais qui se révèlent parfois effroyables... Alors on m'a envoyé promener, mais j'ai insisté et j'ai fini par écrire ce scénario d'une traite, en trente-six heures, et je l'ai expédié partout jusqu'à ce qu'on accepte de l'adapter tel quel !"*.

SUGGERER PLUTOT QUE MONTRER

Jakoby avoue que les deux producteurs *Amblin* et *Disney* ont parfaitement joué le jeu, pour leur première expérience dans le film d'horreur. Mais il reste très réservé sur leur attitude : *"Il est clair que ce n'est pas un film gore. Mais je suis bien placé pour savoir qu'un certain nombre de scènes ont mis mal à l'aise les gens de chez Disney. Et pourtant, on ne peut pas dire qu'il y ait beaucoup d'horreur en gros plan, ce serait plutôt la suggestion de l'horreur qui doit les gêner, c'est-à-dire tous les moyens utilisés pour communiquer l'horreur ou la panique. Mais je garde l'espoir que l'ensemble de ces séquences discutables pourra se retrouver dans le montage final..."*.

Jeff Daniels, lui, considère qu'une bonne part de ces "effets" lui revient, parce qu'il pense avoir toujours voulu voir jusqu'où on pouvait aller avec ses "partenaires". La difficulté, et ce qui l'a attiré dans ce film, a été de concilier ses propres réactions aux araignées avec les autres scènes d'effets spéciaux plus "classiques". *"En fin de compte, je voulais voir si mon jeu d'acteur "tenait la route" dans un tel film, qui fait largement appel aux FX et aux araignées. Et je ne pense pas que mon personnage se soit retrouvé escamoté; au contraire, j'ai voulu y tenir ma place, mais seulement ma place et pas plus ! Bien que ça ne soit pas dans ma nature, j'ai essayé de restituer à l'écran la phobie de mon personnage à l'encontre des araignées, au fur et à mesure que ce sentiment le submerge. Tout en jouant un docteur et en utilisant donc la terminologie et le caractère réfléchi d'un tel scientifique. Mais tout ça s'est dégradé très rapidement, justement parce que le personnage est confronté à des araignées meurtrières, des araignées-tueuses..."*.

Là-dessus, Frank Marshall croit bon d'ajouter : *"**Arachnophobia** n'a rien à voir avec un film comme **Tremors**. Malgré leurs aspects "années 50" à tous deux, le mien n'a que la structure apparente de ce type de cinéma. Mais grâce à ses effets réalistes et au problème qu'il soulève, c'est bien un film des années 90. Je peux dire qu'on a fait en sorte de surprendre le public, et qu'il se passera des choses auxquelles les gens ne s'attendent sûrement pas..."*.

Pour l'heure l'arachnophobia semble gagner le cinéma. Plusieurs projets sont en développement. Et notamment **L'Horrible Invasion II**, produit par Menahem Golan et réalisé par le capitaine Kirk himself, William Shatner.

Marc SHAPIRO
(Traduction :
Nick D'AURIA)

HALLOWEEN IV

C'était inévitable. Michael Myers arrêtait ses activités au numéro 2 d'*Halloween*, tandis que Jason et Freddy accumulaient les séquelles... *Halloween IV* exhume donc le croquemitaine, sorti miraculeusement d'un brasier, et son éternel poursuivant le Dr. Loomis. On connaît le refrain, oui mais...





Il revient, le Michael Myers, le psychopathe vedette de la série **Halloween**. Entre Jason et Freddy, il occupe une place enviée sur le podium des équarrisseurs-stars, celle de représentant officiel des fêtes du Mardi Gras ricain. Un croquemitaine bêta, con à n'en savoir que tuer des innocents, pour le simple plaisir de rapporter des dollars à ses producteurs.
Halloween II avait laissé Michael Myers en piteux état, dans des gerbes de flammes. Mort carbonisé ? Que nenni ! Evidemment, **Halloween III**, produit par John Carpenter, lui donne congé. Les fans n'apprécient pas, et réclament son retour. Ils attendent cinq ans, le temps que Paul Freeman parvienne à convaincre le financier Mustapha Akkad de mettre quelques dollars dans un troisième volet de l'émouvante trajectoire du manipuleur de grands couteaux. *"Les deux premiers **Halloween** ont été de gros succès. Et les gens sont sortis du troisième en se demandant où Michael Myers pouvait bien être passé. On y a mis le temps, mais Mustapha Akkad a cependant repris contact avec moi. Nous avons d'abord discuté des grandes lignes de l'histoire. A partir de là, tout s'est déroulé très vite"*, témoigne Paul Freeman. Très très vite, même.

TRANCHER DANS LE LARD

Halloween IV reprend tous les éléments du tome II. Tiré du brasier, Michael Myers croupit dans un hôpital psychiatrique tenu par la police; son médecin traitant, le Dr. Loomis, coule une retraite paisible. Un incident se produit pourtant, et le tueur fou sort de sa léthargie pour entreprendre une nouvelle croisade sanglante. Un fourgon cellulaire le conduit de cet établissement à un autre. Evidemment, il s'en évade. Son objectif : une charmante petite fille, survivante du massacre perpétré une dizaine d'années plus tôt. Loomis rapplique. Les autorités médicales lui rient au nez mais le shérif du bled, conscient du danger, met en garde la population. Michael Myers n'est pas loin de poignarder la gentille Laurie, progéniture de celle qui lui avait échappé à deux reprises (anciennement Jamie Lee Curtis, dont le personnage est décédé). Voilà, c'est assez con, mais ce schéma a aussi fait ses preuves. Pour assurer à **Halloween IV** sa crédibilité auprès du public, Paul Freeman convoque l'indispensable Donald Pleasence. *"Paul m'a appelé. J'étais libre..."*. Donald Pleasence, par principe et par amour du dollar, ne refuse jamais un rôle. Sauf quand le film lui paraît, souvent à tort, suspect. Il a bien dit non aux **Prédateurs de la Nuit** en prétextant que la présence de Brigitte Lahaie le classait au rayon porno ! 70 berges, le comédien, facétieux et irritable, ne se répand pas en vains propos quand on lui demande d'expliquer les motivations profondes du Dr. Loomis. *"L'argent que le film me rapportait était toujours bon à prendre. De plus, je ne vois pas comment **Halloween IV** aurait été possible sans moi. Aujourd'hui, il n'y a aucune différence avec les épisodes précédents. Loomis est toujours Loomis. Il est seulement plus vieux de 10 ans, et un peu plus fou encore. Loomis est un dément chassant un autre dément"*. Une définition qui a, au moins, le mérite de la clarté. A l'époque du tournage d'**Halloween IV**, Donald Pleasence ne se montrait pas entièrement convaincu de sa participation à une nouvelle séquelle. *"Seulement si celui-ci est bon !"*, disait-il. Non seulement **Halloween IV** répond à l'attente des frustrés du troisième, mais de surcroît il casse la baraque au box-office. La mécanique du suspense à la petite semaine égrène le chapelet habituel de morts violentes (pas trop, la censure guette...), et la menace planant sur la craquante petite Jamie pourra encore attendrir ceux qui ne versent jamais une larme sur cette chair à canon de teen-agers, pâtée traditionnelle de tout psycho-killer qui se respecte.



UN NOUVEAU SOUS LE MASQUE

Chaque **Halloween** change de Michael Myers. Comme chaque **Vendredi 13** de Jason. Le nouvel interprète du croquemitaine se nomme George Wilbur, un cascadeur de longue date; il a fréquenté les génériques de **La Planète des Singes** et de **Beetlejuice**. Paul Freeman le sélectionne sur un seul critère : George Wilbur frôle les deux mètres. *"Cependant, il n'était pas seulement nécessaire que notre Michael Myers soit grand. George Wilbur visionne donc dans un premier temps les précédents **Halloween**. Fondamentalement, c'est un travail de cascadeur, mais le comédien doit aussi savoir se déplacer, accomplir des gestes très spécifiques, reprendre les attitudes des Michael Myers du passé. George a appris tout cela. C'est l'une des raisons pour lesquelles **Halloween IV** n'entre pas dans la catégorie des films d'horreur classiques. Bien sûr, Michael Myers n'a toujours pas une ligne de dialogue. Pour autant, ce n'est pas uniquement une brute sans personnalité. Voilà pourquoi les capacités de George Wilbur à bouger intelligemment sont si importantes; ses gestes, sa manière de se mouvoir contribuent à donner à Michael Myers une réelle personnalité"*. La logique de Paul Freeman s'avère payante. La présence du croquemitaine, son économie gestuelle, sont pour beaucoup dans l'efficacité (toute relative, pour les habitués) du film. Surtout que la présence de Michael Myers vole très souvent la vedette aux effets spéciaux, au gore lui-même.
Le réalisateur Dwight Little évite scrupuleusement les séquences saignantes, lui qui les accumulera avec enthousiasme dans son film suivant, **Le Fantôme de l'Opéra**. *"J'ai tenté de capturer l'esprit qui animait le premier **Halloween**. Nous avons oeuvré entre l'horreur et le mystère, mais **Halloween IV** n'est en aucun cas un film du genre la hache dans la tête..."*. Les efforts du cinéaste sont méritoires. Refuser les gros bouillons de sang, c'est bien, mais éliminer du coup toute tache de sang, c'est déjà moins bien. Trop clean pour les amateurs qui, à la projection-test, ont manifesté leur mécontentement. Dwight Little tourne alors quelques plans plus juteux, exactement ce que John Carpenter avait dû faire quelques années auparavant sur **Halloween II**. *"Dans la plupart des films fantastiques, les personnages agissent bêtement, au mauvais moment, et pour de mauvaises raisons. Ils montent tous les escaliers ou descendent dans les caves, alors que la logique leur ordonne de s'enfuir. Le public sait parfaitement que le mot victime est écrit sur le T-shirt de ces adolescents idiots, habituellement mis en scène. Cela détruit toute tentative de suspense"*. Dwight Little et son scénariste, Alan B. McElroy, reprennent entièrement le script de base d'**Halloween IV**, *"une histoire dans laquelle rien ne fonctionnait"*, selon les aveux du producteur Mustapha Akkad lui-même. Mustapha Akkad, qui soumet aussi ce scénario à Debra Hill, une proche collaboratrice de John Carpenter sur le premier **Halloween**. Celle-ci ne cache pas son enthousiasme.
Mais la crédibilité des réactions des personnages souffre aussi d'une haute dose de moralité. Comme au bon vieux temps, pas si éloigné, des premiers psycho-killers où les teen-agers fornicateurs et fumeurs de pétards pâtissaient du courroux du tueur, **Halloween IV** liquide les éléments condamnables. Une jeune femme qui souffle son boy-friend à l'héroïne, le boy-friend en question incapable de résister à l'appel de la chair, une poignée de miliciens improvisés qui défalquent par accident un type planqué derrière un buisson... Tous ceux-là seront punis. La morale est sauve. Probablement pucelle, la mignonne Rachel s'en tire avec quelques plaies et bosses superficielles. Logique. Quant au saigneur Michael Myers, sa disparition finale ne trompe personne. Il reviendra un an plus tard. Logique aussi.

Marc TOULLEC

A propos d'**Halloween IV**, lire également l'entretien avec DWIGHT LITTLE *in* ***Mad Movies*** 63.

LAMBERTO BAVA
CERTAINS L'AIMENT BIS

Ce n'est pas de sitôt que la cinémathèque française consacrera une rétrospective à Lamberto Bava. Plus qu'un nom, un prénom. Il œuvre modestement, efficacement, sous les quolibets de la planète entière. Qu'importe ! Contre vents et marées, Lamberto Bava tourne rond...

Son père n'est autre que l'illustre Mario Bava. Et Lamberto Bava souffre énormément de cette filiation... En effet, ses oeuvres sont moins critiquées pour elles-mêmes que pour le rapport qu'elles entretiennent avec celles de son père. Pourtant, s'il est indéniable que Lamberto reste le premier admirateur des films du maître, loin de lui l'idée de les piller à tout va. Un cinéaste ne peut jamais être totalement original; qu'il le veuille ou non, il subira l'influence de ses pairs. Libre à lui, dans ces cas-là, de leur rendre hommage sans les plagier. Curieusement, certains ne l'ont pas encore compris (mais le comprendront-ils jamais ?) et maintiennent les œuvres de Lamberto Bava dans un mépris persistant. Il est grand temps de nuancer quelque peu ces propos, parfois insultants, et de remettre les pendules à l'heure en reconnaissant l'apport personnel de l'un des derniers cinéastes populaires.

L'OMBRE DE PAPA

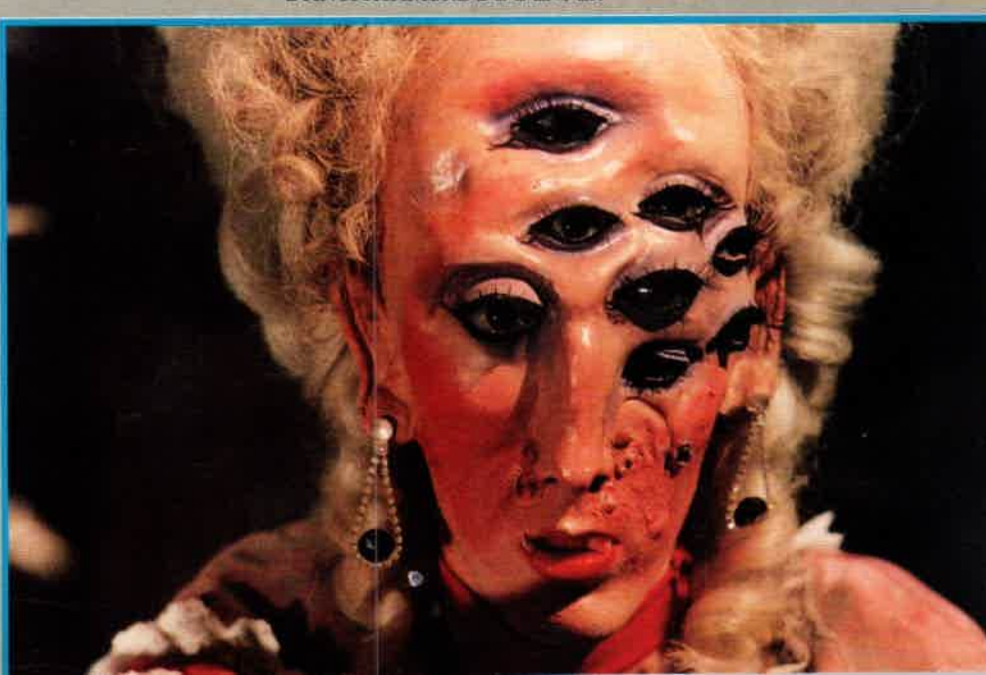
Dès l'âge de 21 ans, Lamberto Bava devient l'assistant attitré de son père. Il le seconde sur tous ses films, depuis **Terrore nello Spazio** en 1964. Dans l'ordre : **La Ruée des Vikings**, **La Baie Sanglante**, **La Maison de l'Exorcisme**... En parfaite collaboration, il élabore même deux films avec lui, en 1977 et 78 : **Shock**, et **La Vénus d'Ille** d'après Prosper Mérimée. Parallèlement, il lui arrive aussi de travailler aux côtés de quelques cinéastes tels que Ruggero Deodato, qu'il suit dans la jungle pour **Le Dernier Monde Cannibale**... Dès ce moment-là (durant le tournage de **Shock**, dont certains n'hésitent pas à lui attribuer une large part de la mise en scène), notre homme s'est bien imprégné des ambiances glauques et putrides. Rédacteur du scénario, en collaboration avec Dardano Sacchetti, Lamberto Bava explique : *"Je n'étais que l'assistant... ou un tout petit peu plus."* Par contre, il participe très étroitement à la réalisation de **La Vénus d'Ille**, segment de la série *"Le Fantastique dans la Littérature"* (une statue de Vénus en bronze quitte son socle et étrangle quelques personnes...).
Lamberto devient ensuite premier assistant de Dario Argento sur **Inferno**, et passe à sa première réalisation personnelle en 1980. Ce sera **Baiser Macabre**, sur un scénario signé Pupi Avati et inspiré par un fait divers dégueu (une femme conserve la tête de son mari dans un frigo...). Un an après la mort accidentelle de son amant, et celle de son fils noyé par sa propre fille, Jane Baker revient dans la pension tenue par Robert,



SHOCK

un aveugle. Celui-ci entend des bruits curieux, provenant de la chambre de sa locataire : la jeune meurtrière, Lucy, réapparaît pour persécuter sa mère. Mais cette dernière a bien changé... On retrouve là, déjà, une atmosphère vénéneuse, témoignant d'un attachement particulier à certains mythes du Fantastique et qui fera basculer le film dans une autre dimension. Fascination, fétichisme, mort, nécrophilie sont quatre notions intimement liées, qui s'interpénètrent sans que le spectateur sache où commence l'une et où finissent les autres. L'issue, toutefois, ne peut être que la mort, et d'un suspense psychologique on plonge brutalement en plein fantastique, avec toujours cette attirance typiquement italienne d'aller fourrer son nez dans les recoins les plus immondes de l'âme humaine. La fille est perverse, mauvaise jusqu'à la moelle, la femme doit être considérée comme la victime de ses propres excès, l'aveugle n'est qu'un innocent. Mais personne n'est épargné. La caméra, insidieuse à l'extrême, frôle le sol, caresse les corps, pour instaurer une atmosphère plutôt malsaine. L'interprétation complètement survoltée de Bernice Stegers (que Lamberto avait rencontré sur le plateau de **La Cité des Femmes** de Fellini) et de Veronica Zinny fait de ce film un produit à manier avec précaution. **Baiser Macabre** est à considérer comme la version hard d'un autre poème nécrophilique, **Le Corps et le Fouet**, où amour fou rimait déjà avec démence.
Lamberto Bava assiste de nouveau Dario Argento sur le tournage de **Ténèbres** et réalise l'année suivante **La Maison de la Terreur**. Un jeune compositeur se retrouve confronté à des événements brutaux, issus du passé de la maison qu'il a louée, lesquels se trouvent être en rapport avec le film dont il écrit la musique (la parenté avec **Shock** est évidente). Les premières constantes de l'œuvre de Lamberto Bava apparaissent alors, notamment la présence d'un réel second degré : la solution de l'énigme se trouve dans la fin du film d'épouvante sur lequel travaille le héros. Le simple fait que la réalisatrice se fasse étrangler par la pellicule de son propre film est une preuve indubitable d'un adroit maniement de l'humour noir. Le récit attribue à chacun une personnalité particulière, à la limite de l'étrange,

L'ANTICHAMBRE DE L'ENFER





Tout le monde aura reconnu Sabrina dans DELIRIUM.

dont les multiples combinaisons possibles apportent à l'ensemble une atmosphère hautement étouffante, ponctuée par des meurtres d'un sadisme raffiné.

UN DETOUR PAR LE BIS

Intervient ensuite la commande de deux films bis typiquement italiens, ayant pour héros Michael Spokiw (vedette éphémère de la série B spaghetti). Images léchées, rythme endiablé, scénario d'aventure conventionnel sont l'apanage de **Blastfighter** et d'**Apocalypse dans l'Océan Rouge**. Originellement conçu comme un sous-*Mad Max* que devait tourner Lucio Fulci, **Blastfighter** est une version italienne de **Rambo** mais avec une pointe d'ironie et d'écologie; tandis qu'**Apocalypse dans l'Océan Rouge**, tout aussi ironique et écolo, pompe le scénario des **Dents de la Mer** jusqu'à lui emprunter point par point sa construction dramatique. Le monstre final demeure assez attrayant (un protosquale, mélange de squale et de pieuvre) mais le tout fait furieusement penser à un téléfilm américain. Ces deux commandes restent néanmoins très regardables, car bien rythmées et ne s'embarrassant pas de fioritures. Lamberto Bava, lui, n'en est pas vraiment fier, et les signera John Old Jr., même pseudo que son père mais le "Jr." en plus.

A cette époque, Lamberto Bava prépare deux projets qui resteront sans lendemain : **Gnomes** (une coûteuse production décrivant un monde souterrain) et **Alkmaar** (un thriller avec Mimsy Farmer), que son distributeur abandonna dix jours avant le début du tournage. En 1985, il replonge dans le *giallo*, à fortes tendances psychanalytiques cette fois, avec **Midnight Horror**. Un psychopathe, que la police pensait mort et enterré depuis huit ans, est soupçonné de plusieurs meurtres accomplis dans l'entourage de l'inspecteur chargé de l'enquête. Mais celui-ci ne croit pas aux revenants. L'intrigue, tortueuse à souhait, est marquée par deux points importants. D'abord la mise en scène, qui privilégie une atmosphère bizarre plutôt que le gore craspec. Et, d'autre part, l'orientation surprenante du film vers la comédie, grâce à un personnage de flic nonchalant. Le scénario dépeint une progression dramatique oscillant sans cesse entre le suspense psychologique et l'explication surnaturelle. Comme dans **Baiser Macabre**, ces deux directions se départageront dans les dernières images du film. Provocation, humiliation, culpabilité... Les ingrédients sont moins sales qu'à l'accoutumée, car Lamberto Bava cherche à purifier les relations très complexes tissées entre ses divers personnages.

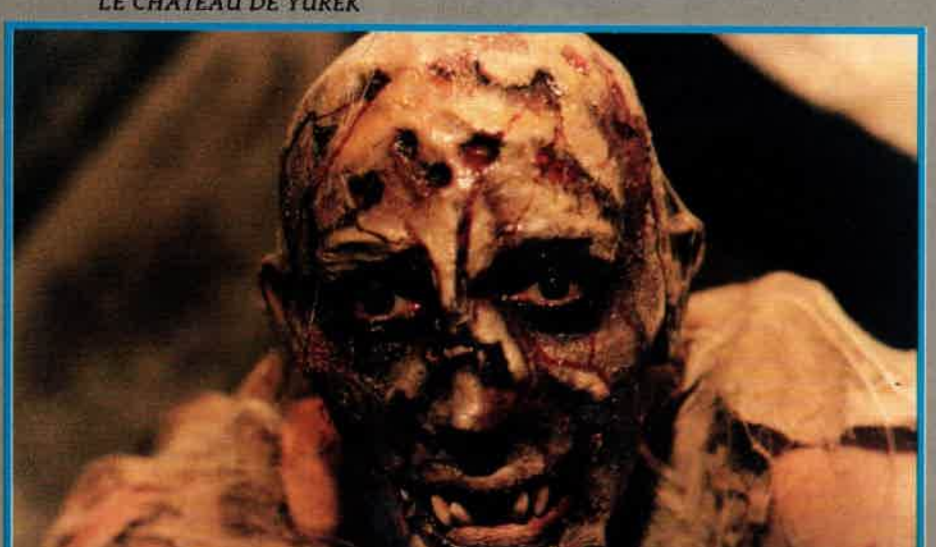
1985 : L'ANNEE DES DEMONS

1985 et 1986 seront des années importantes pour Lamberto Bava. Pour la première fois, il obtient deux grands succès mondiaux avec **Démons** et **Démons 2**. Ceux qui se sont demandé si ces **Démons** étaient plus des films du producteur Argento que du réalisateur Bava se posaient un faux problème, les deux hommes étant liés par le même amour du gothique, du kitsch, de la violence baroque... et par des collaborateurs interchangeables. Le chef opérateur attitré de Bava, Gianlorenzo Battaglia, signe une image très travaillée, aux couleurs éclatantes et précises. Les références affluent : **Inferno** pour certains, **Suspiria** pour d'autres, **Evil Dead** pour les origines du scénario, d'après les détracteurs... Mais il faut signaler que ces films s'inspirent directement de ceux d'un certain Mario Bava : **Six Femmes pour l'Assassin** et ses couleurs saturées, **Le Corps et le Fouet**, **Les Trois Visages de la Peur**... Alors, qui copie qui ? Allez savoir. **Démons**



L'ANTICHAMBRE DE L'ENFER

LE CHATEAU DE YUREK



DEMONS 2



DEMONS



L'ANTICHAMBRE DE L'ENFER



reste avant tout un excellent film d'action, mené tambour battant et ponctué de nombreux effets gore plus immondes les uns que les autres. Voir la scène anthologique de combat à moto entre le héros et les démons dans l'enceinte du cinéma. Une des particularités des deux **Démons** tient dans l'absence d'une *happy end*. Aucun des personnages n'envisage des lendemains heureux, aucun ne se trouve en sécurité. Quelques touches de surréalisme apparaissent çà et là : l'ouvreuse, grande rousse volcanique du genre créature diabolique (ce qu'elle n'est pas, en fait), et cet ange de la mort interprété par Michele Soavi. Lamberto Bava témoigne encore ici d'un grand attachement envers le cinéma. Dans **Démons**, et à la différence de **La Maison de la Terreur**, c'est bien le film dans le film qui influera sur la réalité, jusqu'à la troubler puis l'annihiler définitivement en prenant le pas sur elle. Humour noir et auto-parodie sont au rendez-vous : le film projeté dans le cinéma montre des teen-agers braillards se faisant massacrer allègrement...

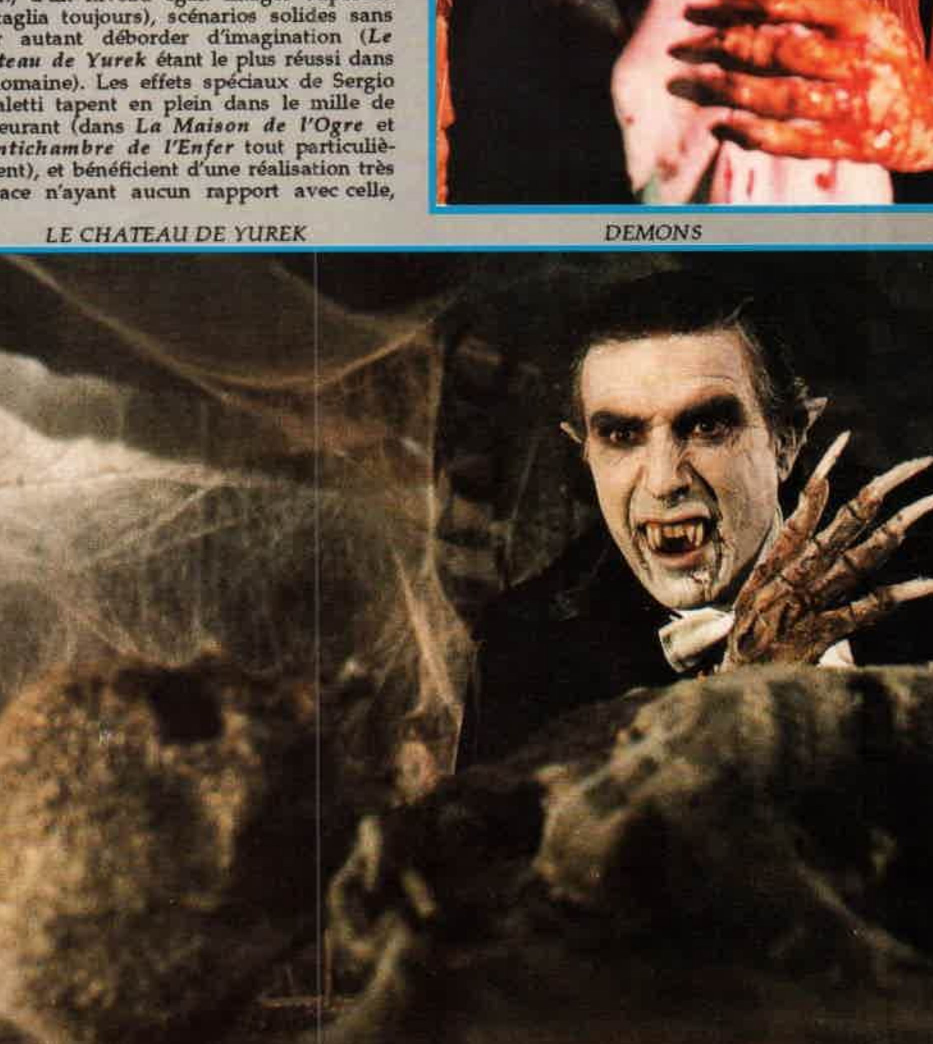
Dans **Démons 2**, une horde de démons terrorise et terrasse une bonne dizaine de montagnes de chairs body-buildées enfermées dans un gratte-ciel et complètement paniquées. Le sang est bel et bien le roi de l'écran, et les démons déferlent sur le monde. Mais les clins d'oeil humoristiques de la caméra de Bava sont là pour indiquer que, attention, c'est seulement du cinéma... Plus que prévisible, la mise en chantier d'un **Démons 3** a dérivé sur **The Church**. Lamberto Bava étant pris sur les plateaux de la *R.A.I.*, le jeune Michele Soavi a repris les rênes de cette dernière réalisation.

Toujours en 1986, la même équipe se retrouve pour un autre *giallo*, **Delirium**, un érotique cette fois. Lamberto Bava à la mise en scène, Dardano Sacchetti (déjà un précieux collaborateur de son père Mario et de Lucio Fulci) au scénario, Battaglia à la photo et Simon Boswell à la musique. Des meurtres épouvantables sont commis dans l'entourage de "Pussycat", une revue de charme tenue par un ex-mannequin, Gloria. Les jalousies sont nombreuses autour d'elle, et les personnages plutôt étranges : un handicapé voyeur et obsédé, une ex-patronne lesbienne et violente, une assistante frustrée, un acteur/amant lubrique et menteur... Meurtres filmés à travers les yeux du tueur, photo toujours agressive et esthétisante, et mise en scène s'ingéniant à brouiller les pistes et à établir des paradoxes. Tous les clichés du polar horrifique italien sont réunis et tous les protégés de Bava sont présents à l'appel : Daria Nicolodi (**Shock** et **La Vénus d'Ille**), l'impressionnant mais ô combien réjouissant George Eastman (**Blastfighter**), Karl Zinny (**Démons**), et la très oubliable Sabrina dans le rôle qui la révéla aux érotomanes amateurs de voix sirupeuses et de grosses poitrines. Erotisme et violence y font bon ménage. Cela sonne un peu le clinquant, soit, mais c'est pour mieux tirer à boulets rouges sur une certaine bourgeoisie évoluant dans le monde chicos de la photo italienne. Les portraits sont édifiants et pas très flatteurs : mannequins débiles, superficialité et aspect éphémère des rapports, profit à n'importe quel prix, égoïsme généralisé, lâcheté commune, coups bas en tous genres. Rien de très reluisant. Le tout est filmé de façon tonique, avec une fin d'un érotisme malsain, noir, très noir, très très noir. La caméra de Bava met parfois son objectif là où certains n'oseraient même pas jeter un œil : c'est l'apanage des réalisateurs italiens de séries B, y compris les plus minables...

DES PARENTHESES TELE

Suivra une série de cinq téléfilms pour la *R.A.I.*, d'un niveau égal. Images superbes (Battaglia toujours), scénarios solides sans pour autant déborder d'imagination (*Le Château de Yurek* étant le plus réussi dans ce domaine). Les effets spéciaux de Sergio Stivaletti tapent en plein dans le mille de l'écœurant (dans *La Maison de l'Ogre* et *L'Antichambre de l'Enfer* tout particulièrement), et bénéficient d'une réalisation très efficace n'ayant aucun rapport avec celle,

DEMONS



LE CHATEAU DE YUREK





LE MASQUE DU DEMON 2



LE MASQUE DU DEMON 2

académique, des scènes d'exposition. Le carré technique reste le même (Bava/Sacchetti/Battaglia/Boswell), conférant identité et unité à ces téléfilms d'une qualité respectable. Le dernier en date (*Le Prince de la Terreur*) se réfère une nouvelle fois au milieu du cinéma, avec film dans le film (une parodie du **Nosferatu** de Murnau !), réalisateur persécuté, etc... Les scénarios illustrés visent des thèmes classiques : vengeance d'un mari surgi de la tombe pour traquer sa femme adultère (*Deux Amants Diaboliques*), vampire gothique (le semi-parodique *Château de Yurek*), zombies traquant le teen-ager (*L'Antichambre de l'Enfer*), monstre caché dans une maison hantée (*La Maison de l'Ogre*). Actuellement, Lamberto Bava travaille à la réalisation d'une nouvelle série de téléfilms, intitulée "*Haute Tension*" et coproduite entre l'Italie et *La 5*. *L'Homme Qui ne Voulait pas Mourir* et *Eye-Whitness* en sont les deux premiers segments.

UN CINEASTE POPULAIRE

Le retour attendu de Lamberto Bava sur grand écran s'annonce avec la version 90 du **Masque du Démon**, film que réalisa son père 30 ans auparavant. Ce **Masque du Démon 2** reprend la nouvelle de Gogol à l'origine du chef-d'œuvre de papa, et en extrait toute la matière inexploitée. Le film s'ouvre sur un flash-back montrant la mort d'une sorcière sur le bûcher, puis avec des teen-agers découvrant son corps dans un glacier inaccessible. Bava indique avoir soigné la plastique et les effets spéciaux, mais les puristes craignent déjà le pire !
Quand on veut bien se donner la peine d'y regarder d'un peu plus près, et de ne pas se cantonner dans des préjugés et des partis pris radicaux, l'œuvre de Lamberto Bava ne mérite pas le scandaleux mépris dans lequel certains critiques, insatisfaits chroniques et mauvais coucheurs, la gardent. Bava n'est pas un simple artisan mais bien un auteur à part entière : **Midnight Horror** le crédite à la fois comme réalisateur, scénariste et monteur ! Dotés d'un humour en filigrane et observateurs pointilleux de l'univers qu'ils dépeignent, ses films ne manquent jamais de s'inscrire dans un réel contexte social. **Baiser Macabre** met en scène une bourgeoise frustrée, qui trouve refuge auprès d'un homme du peuple débridé et libertin. **Démons** se préoccupe de l'éclatement des valeurs du couple, et ça finit très mal. Et on retrouve dans **Délirium** une faune superficielle, en mal de sensations nouvelles...
Lamberto Bava aime le cinéma plus que tout. Il tourne ce qu'il aime, et il aime ce qu'il tourne. Et même si, au premier abord, ses réalisations ne paraissent pas d'une originalité folle, il n'en est pas moins devenu un cas à part, très intéressant dans le cinéma italien. Bava Junior illustre des genres, il n'a pas forcément besoin d'angles de prises de vues tarabiscotés, de mouvements démesurés de caméra, ni envie de diriger ses acteurs de façon hystérique. C'est certainement ce calme et cette subtilité qui échappe à ses détracteurs.
Poèmes du macabre, les films de Lamberto Bava laissent des traces... La jeune héroïne de **Démons** morte, défigurée, et ce filet de sang qui s'écoule sur la route... Le meurtrier de **Midnight Horror** surgissant du brouillard, sur la plage, à l'aube... Les jeux d'ombre et de lumière de **La Maison de la Terreur**... La traque de Gloria dans le grand magasin d'habillement de **Délirium**... Cette poésie de l'image s'accompagne d'un attachement tout particulier à des personnages, jamais caricaturaux, mais qui sont d'une fragilité et d'une psychologie très complexes. Le poète visionnaire, doublé d'un réalisateur populaire, existe donc. Il s'appelle Bava, Lamberto Bava.

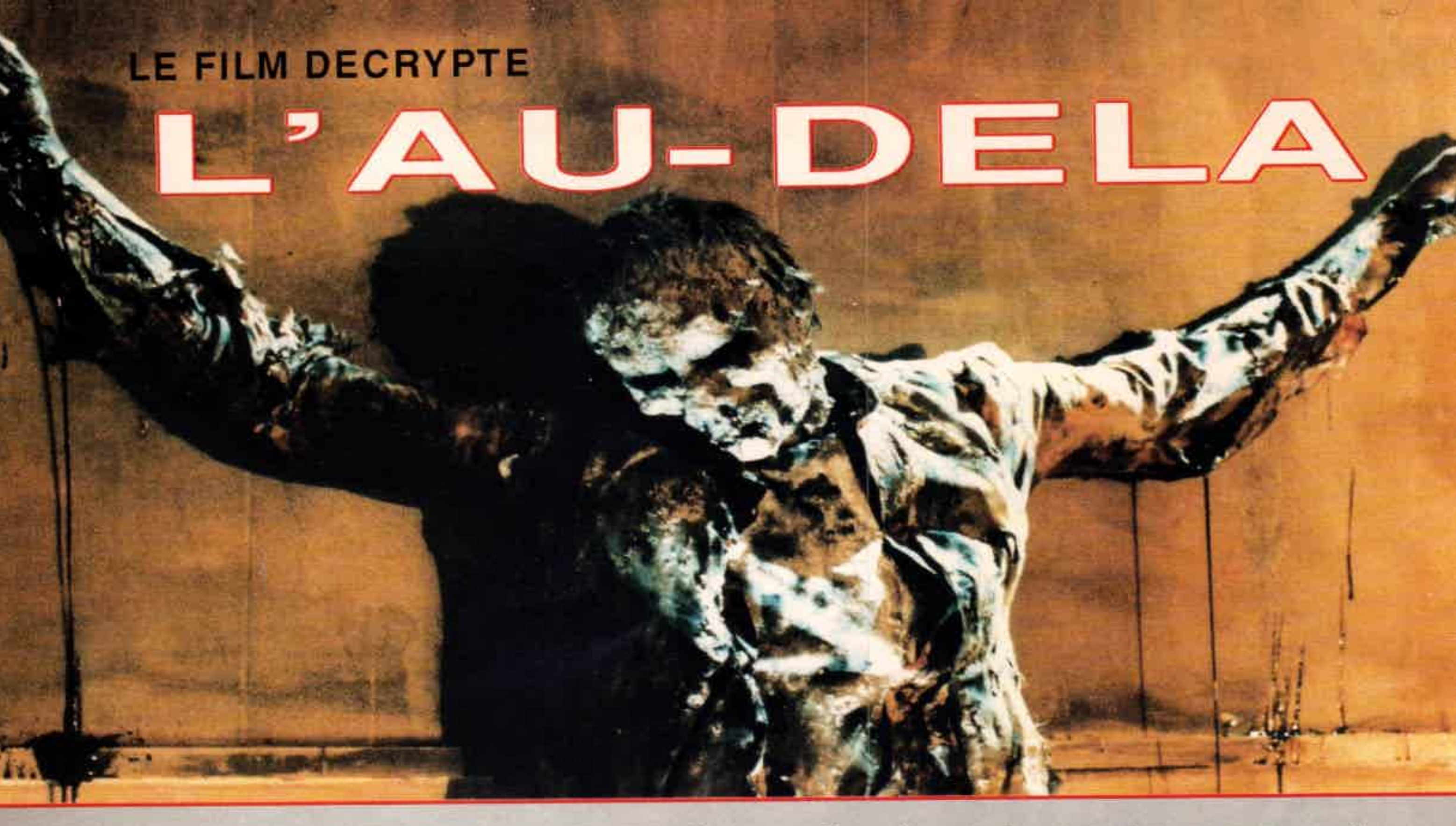
Francis BARBIER

FILMOGRAPHIE

1977 : assistant (et coscénariste avec Sacchetti...) pour **Shock** (réalisé par Mario Bava).
1978 : coréalisation (avec Mario Bava) de **La Venere d'Ille**, film TV inédit.
1980 : **Macabro** (*Baiser Macabre*).
1983 : **La Casa con la Scala nel Buio** (*La Maison de la Terreur*).
1984 : **Blastfighter** (*Blastfighter l'Exécuteur*).
Shark, Rosso nell'Oceano (*Apocalypse dans l'Océan Rouge*).
1985 : **Muorirai a Mezzanotte** (*Midnight Horror*).
Demoni (*Démons*).
1986 : **Demoni : l'Incubo Ritorna** (*Démons 2*).
Le Foto di Gioia (*Délirium*).
1987 : **La Casa dell'Orco** (*La Maison de l'Ogre / The Ogre*, film TV).
Dentro il Cimitero (*L'antichambre de l'Enfer / Graveyard Disturbance*, film TV).
1988 : **Le Château de Yurek** (*Dinner with a Vampire*, film TV).
Per Sempre (*Deux Amants Diaboliques / Until Death*, film TV).
1989 : **Il Principe del Terrore** (*Prince of Terror*, film TV inédit).
1990 : **La Maschera del Demonio '90** (*Le Masque du Démon 2*).

LE FILM DECRYPTE

L'AU-DELA



Un cauchemar morbide où les forces de vie et de mort convergent dans une lente descente aux enfers. Lucio Fulci concluait là sa sanglante trilogie amorcée avec *l'Enfer des Zombies* et *Frayeurs*.

Parce qu'il a osé retranscrire sur une toile sa vision de l'Enfer, un peintre fou accusé de sorcellerie subira la vengeance d'une escouade de justiciers armés de chaînes. Mutilé, crucifié, défiguré à la chaux vive, l'artiste hantera les sous-sols de l'hôtel maudit qu'il habitait et dont un livre écrit il y a plus de 4000 ans laisse entendre qu'il délimite l'entrée d'une des sept portes de l'Enfer. Plus de 50 ans après, une jeune femme hérite de l'étrange demeure. Malgré des avertissements multiples et souvent meurtriers, elle décide d'exploiter à nouveau l'hôtel et démarre la rénovation des lieux. Les forces du mal vont alors se déchaîner...

L'HORREUR A L'ITALIENNE

L'Au-Delà traduit bien cette horreur à l'italienne de la fin des années 70 et du début des années 80 où l'argument de départ se réduisait à une idée. Un architecte construit trois maisons pour les trois Mères symbolisant les forces du mal (**Suspiria** et **Inferno**), des incantations vaudou ramènent les morts à la vie (**l'Enfer des Zombies**). Une jeune femme conserve la tête de son amant dans son réfrigérateur (**Baiser Macabre**). Le suicide d'un prêtre provoque la résurrection des morts enterrés à Dunwich (**Frayeurs**)... A chaque fois, une simple idée de base, mais qui porte en elle l'épouvante et la malédiction tout en permettant la rupture immédiate des règles normatives. Aussitôt deux univers antinomiques peuvent s'interpénétrer, agir l'un sur l'autre. Lorsque les vivants entrevoient l'Enfer, les morts peuvent enfin envahir le monde des vivants.
Parti bien entendu du succès international du **Dawn of the Dead (Zombie)** de Romero, Lucio Fulci nous propose sa trilogie zombiesque dont l'**Au-Delà** constitue le dernier volet. Mais tandis que Romero porte un regard clinique sur une humanité condamnée, sans doute victime à la fois de sa modernité iconoclaste et de son mépris du Dieu Nature, Fulci, pour sa part (et pour celle du co-scénariste Dardano Sacchetti) en appelle aux sources inéluctables de la destinée qui tendent toutes à l'instinct de mort. Pas de dualisme du type Eros et Thanatos - l'amour ne peut sauver le monde - ni même de confrontation des forces du bien et du mal. Car en fait tout est déjà écrit, tout doit s'accomplir. Qu'il s'agisse du cérémonial vaudou de l'**Enfer des Zombies,** du livre d'Enoch de **Frayeurs**, ou comme ici, des prophéties d'Eibon - seul celui qui découvrira le grand secret aura la clef pour découvrir une des sept portes de l'Enfer - la malédiction pèse sur les personnages, et par extension sur l'humanité tout entière. Il n'y a plus aucune échappatoire.
La curiosité autant que la destinée entraînent nos héros de l'autre côté du miroir, illustrant en cela l'inquiétant aphorisme de Nietzsche: *"Quand on lutte contre des monstres, il faut prendre garde à ne pas devenir monstre soi-même. Si tu plonges ton regard dans l'abîme, l'abîme finit par ancrer son regard en toi"*. Comment pourrait-on mieux illustrer ce final où David et Liza, les yeux définitivement éteints, s'enfoncent inexorablement dans cet ailleurs impensable, peuplé de spectres décharnés : l'Enfer !

L'ATTRAIT DE LA DELIQUESCENCE

Semblable au rêve de Freud, expliqué par Jung à ce dernier, de la maison de plus en plus délabrée à mesure qu'on en descend les degrés (on en trouve un beau sym-

bolisme dans **Inferno**) l'inconscient collectif avec sa cohorte de fantômes et de peurs inavouées surgit ici à la conscience dans une débauche d'effets sanglants et désordonnés. L'ordre des événements n'a plus vraiment d'importance. Nous évoluons dans un rêve où tout devient possible et où les invraisemblances aident en fait à renforcer la véracité du récit. Seules comptent l'émotion, la sensibilité, la capacité d'y croire du spectateur. Fulci impose des images folles, de véritables cauchemars orchestrés, il mise sur l'attente, sur l'incompréhension momentanée. L'illustration du monde des morts n'en revêt que davantage de force. La méthode d'un Argento (et bien entendu d'un Mario Bava) fonctionne ici à plein régime. C'est l'incohérence des situations qui les rendent aussi terrifiques, lorsque l'inconscient peut resurgir à tout moment et que la folie parvient à dénaturer le quotidien.

Dès lors Fulci en rajoute tant qu'il peut, il a trouvé son registre et ne le lâchera pas. Au premier plan de ses fantasmes : la perversion physique du corps vivant par le spectre ambulant, dont les stigmates profonds et généralement purulants représentent déjà l'Au-Delà dans toute sa déliquescence. C'est idéalement de la biophilie (contraire de la nécrophilie) où le mort vient s'emparer du vivant et le prend pour frère en des noces barbares et indescriptibles : La main surgit d'outre-tombe, s'incruste dans le visage de l'ouvrier, s'enfonce encore, et les chairs explosent, libérant un oeil sanguinolent. L'acide inexplicablement répandu sur le visage d'une jeune femme le ronge longuement en explorant toute la gamme des couleurs possibles de cette affreuse décomposition, tandis que le produit obtenu s'étale en mousse crémeuse qui vient menacer la propre fille de la victime. L'homme tentant de percer les plans de l'hôtel, tombe de l'escabeau de la bibliothèque, tandis que se dirige vers lui un bataillon d'immondes araignées qui commencent à lui crever l'oeil, puis entrent dans sa bouche et lui dévorent la langue. Le mort-vivant percute la tête d'une femme contre un énorme clou qui la transperce jusqu'à lui extiper l'oeil, qui va pendre lamentablement (scène reprise, à peine transformée de l'**Enfer des Zombies**).





Le chien défendant sa jeune maîtresse s'attaque d'abord à un zombie puis revient soudain lui déchirer la gorge, tandis que ruissellent des flots de sang (cette fois, l'hommage va à Argento et à son **Suspiria**). La crédibilité de pareilles scènes, la manière dont elles se voient filmées, l'apport essentiel de la musique de Fabio Frizzi, faite d'incantations monotones et maladives, renforcent l'impression d'un cinéma viscéral, sans aucun recul humoristique. Où l'on croit sans réserve à ce que l'on voit, où l'on explore véritablement un autre univers, fait de chairs en souffrance et en putréfaction, qui annonçait déjà les débordements infernaux d'un **Hellraiser** douloureux.

Depuis, la mode a changé. Les enfants des héros ont pris la relève, les morts-vivants tendent bien fort leur doigt levé à leurs victimes, le clin d'oeil se veut de rigueur tandis que l'effet spécial devient une fin en soi et non un moyen scénaristique. En attendant un nouveau cycle fantastique auquel nous pourrions croire, replongeons-nous un brin dans l'enfer du début des années 80 pour y retrouver le souffle des **Maniac**, **Evil Dead** ou autres **The Thing**. Même si Fulci a pu souvent donner dans le gore excessif et la facilité, on ne pouvait surtout pas lui constester ce souffle-là.

Jean-Pierre PUTTERS



E Tu Vivrai Nel terrore... L'Aldila ! *Italie. 1981.* ***Réal.:*** *Lucio Fulci.* ***Scén.:*** *Dardano Sacchetti, Giorgio Maruzzi et Lucio Fulci.* ***Phot.:*** *Sergio Salvati.* ***Mus.:*** *Fabio Frizzi.* ***SPFX :*** *Gianetto de Rossi et Gernano Natali.* ***Int.:*** *Catherine McColl, David Warbeck, Sarah Keller, Veronica Lazar, Al Cliver, Lucio Fulci.* ***Prod.:*** *Fulvia Films.* ***Dur.:*** *1h 30 mn.* ***Dist.:*** *UGC.* ***Sortie en France : 14 octobre 1981***





976 EVIL

On attendait Robert **Freddy** Englund au tournant pour cette première mise en scène. Résultat mitigé. S'il fait preuve d'une volonté évidente de bien faire, il est aussi victime d'un scénario loin d'être à la hauteur de sa réalisation. L'histoire est charpentée autour de Hoax, un adolescent complexé, se transformant progressivement en démon sous l'influence d'une ligne téléphonique branchée sur les enfers. Pour donner davantage de consistance au script, Robert Englund introduit quelques protagonistes supplémentaires qui ne dynamisent pas forcément le tempo. Ils sont uniquement là pour se faire zigouiller. Reste que **976 Evil** ne ressemble pas vraiment aux habituels films d'horreur yankees bourrés de teen-agers crétins. Parfois très cruel, il se clôt au bord d'un enfer glacial, aux antipodes de l'imagerie habituelle.

USA. 1988. Réal.: Robert Englund. Maq.: Kevin Yagher. Int.: Stephen Geoffreys, Sandy Dennis, Jim Metzler... Dist.: Antarès/ Travelling.

MAGIC CRYSTAL & S.O.S. MAISON HANTEE

Deux produits de Hong-Kong sortent actuellement en vidéo. Youpi. Ce sont **Magic Crystal** et **S.O.S. Maison Hantée**. Le premier présente des flics et espions de diverses provenances se disputant en Égypte un cristal extraterrestre qui est en fait un super ordinateur. La partie fantastique est destinée aux tout petits (dix ans maximum) mais les bastons avec Cynthia Rothrock sont très percutantes, réglées à la perfection. Présenté au Festival du Film Fantastique de Paris, **S.O.S. Maison Hantée** jette dans une bicoque isolée un couple et leurs deux enfants. Des événements étranges se produisent et des esprits possèdent le père. Une mise en scène inventive, un rythme frénétique jusque dans les séquences dialoguées, une dernière demi-heure bourrée d'effets spéciaux... Cette nouvelle histoire de fantômes chinois menée sur le mode burlesque possède un arrière-goût exotique de canard laqué tout à fait savoureux.

***Magic Crystal**. Hong-Kong. 1988. Réal.: Wong Ching & Maurice Lerry. Int.: Lau Tak Wah, Cynthia Rothrock, Richard Norton... Dist.: Kara Films.*

***Haunted**. Hong-Kong. 1987. Réal.: Ronny Yu. Int.:Bill Tung, Loletta Li... Dist.: Kara Films.*

PUPPETMASTER

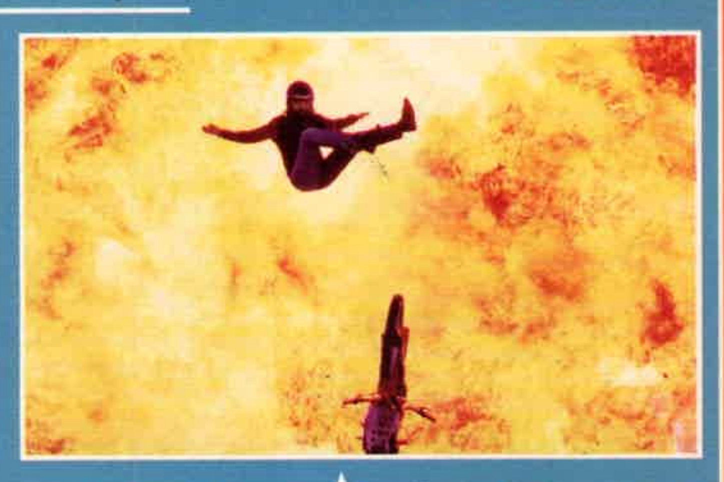
Il y a seulement quelques années, ce **Puppetmaster** aurait connu une sortie cinéma. Le grand écran aurait donné une ampleur supplémentaire à la réalisation très soignée de David Schmoeller. Depuis **Fou à Tuer** et **Catacombs** (bientôt disponible dans les vidéo-clubs), on sait que ce dernier adore la technique de la caméra subjective dont il use efficacement ici. L'apport de l'animation image par image ajoute au film un plus incontestable. Cette production Charles Band tient ses promesses en dépit d'un sujet classique. Dans le cadre superbe d'un hôtel désert en bordure de mer, un groupe de para-psychologues recherche le secret d'un certain André Toulon qui s'est suicidé cinquante ans plus tôt. Avant de se donner la mort, il aura caché dans un mur une valise contenant cinq marionnettes dotées de vie. Elles se libèrent et se vengent cruellement. Poupées de cire, poupées de sang !

USA. 1989 Réal.: David Schmoeller. SPFX : David Allen. Int.: Paul Le Mat, Irene Miracle, Barbara Crampton... Dist.: CIC Vidéo.

MAGIE ROSE

Un film comique sur la tragique histoire des sorcières de Salem, fallait oser ! Pour accaparer des terrains à bâtir, le maire et le juge accusent leurs propriétaires de sorcellerie jusqu'au jour où arrive une véritable servante de Satan. Celle-ci, pour séduire un jeune homme, sème la panique dans la ville.
Dès la première séquence (un homme et une femme courant au ralenti l'un vers l'autre, mais qui s'éloignent au lieu de se rapprocher), le ton est donné. On nage en plein dessin animé. Barbara Carrera arrêtant brusquement son canasson qui crisse des pneus, le curé rendu aveugle chantant le blues comme Ray Charles, le calumet de la paix métamorphosé en joint, le pétomane involontaire, une mémé qui entonne en version originale "la chatte est la meilleure amie de l'homme"...Cinglé, **Magie Rose** est néanmoins assez décousu.

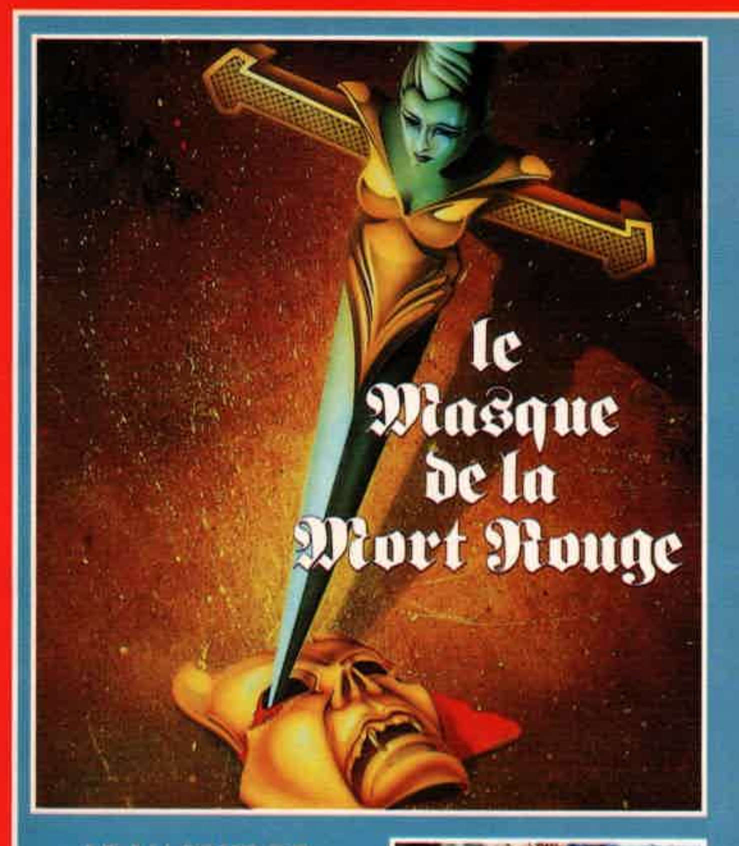
***Love at Stake**. USA. 1988. Réal.: John Moffitt. Int.: Barbara Carrera, Patrick Cassidy, Bud Cort, Kelly Preston, Anne Ramsey... Dist.: GCR.*



PANIQUE SUR LA VILLE

Le point de départ rappelle **Impulse** et **La Nuit des Fous Vivants** de George Romero ; un village isolé voit son eau empoisonnée et ses habitants deviennent des dingues homicides... Avec un sens très sûr du spectacle, le grec Mastorakis filme à l'américaine, à grand renfort de violence, de cascades et d'explosions. Très habilement, il oriente **Panique sur la Ville** vers le western pour un duel final où deux hélicoptères remplacent avantageusement les pistoleros.
Plutôt réussi. Dommage cependant que le scénario ne soit pas d'une clarté limpide quant aux motivations du sinistre albinos à l'origine de la contamination. Si toutes les séries B étaient de ce calibre, on regarderait plus souvent *La Cinq* ou *M6*.

***Nightmare at Noon**. USA. 1988. Réal.: Nico Mastorakis. Int.: Wings Hauser, Bo Hopkins, George Kennedy, Brion James... Dist.: Delta Vidéo.*



LE MASQUE DE LA MORT ROUGE

Roger Corman produit le remake de son chef-d'œuvre avec Vincent Price. On retrouve donc le Prince Prospero et ses proches, reclus dans son château pendant que la peste dévaste le peuple. Poulain prometteur de l'écurie Corman, Larry Brand rate magistralement son film, lequel est nettement défavorisé par un budget étriqué et une interprétation très faible. Adrian Paul remplace mal Vincent Price et ne réussit pas un seul instant à rendre Prospero pathétique. Quelques maquillages rapidement tartinés sur le visage des comédiens, quelques sévices corporels bien sadiques ne rehaussent guère l'intérêt.

The Masque of the Red Death. USA. 1989. Réal.: Larry Brand d'après Edgar Poe. Int.: Adrian Paul, Patrick McNee, Clare Hoak... Dist.: Film Office/ MGM-UA.

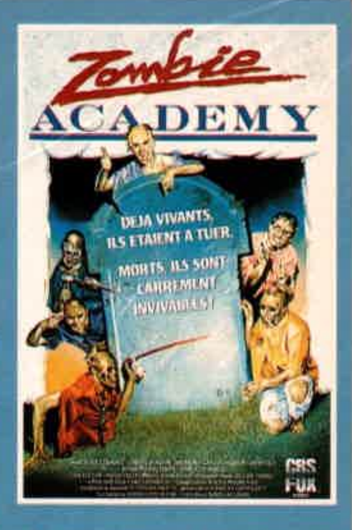
L'INVASION DES COCONS

Le prolifique Fred Olen Ray donne dans la science-fiction horrifique. Des savants commettent une grave erreur. Un container renfermant une bestiole agressive retombe sur terre et libère son monstre qui pond un peu partout des œufs. Cela débute comme **Le Blob** avec atterrissage d'un météorite en flammes, arrivée de témoins, et continue comme **Alien** et **The Thing**. Fred Olen Ray connaît ses classiques. Nanti d'un budget correct, de comédiens chevronnés (Charles Napier roule les mécaniques en jouant de ses machoires carrées et de son coup d'œil noir), d'une belle photographie, il ne se prend jamais au sérieux. Au tout début, les deux flics abattent des jeunots venant juste de dérober des masques de carnaval ! Tant de flegme ne peut que séduire !

Deep Space. USA. 1987. Réal.: Fred Olen Ray. Int.: Charles Napier, Anne Turkel, James Booth, Bo Svenson, Elisabeth Brooks, Julie Newmar... Dist.: Fil à Film.

ZOMBIE ACADEMY

La référence à **Police Academy** est complètement hors de propos car **Zombie Academy** ne donne pas vraiment dans l'humour lourdingue. Son héros, le jeune Archie, travaille aux pompes funèbres avec son oncle. Il est aussi le souffre-douleur d'adolescents frimeurs. Ceux-ci meurent dans un accident de la route et, par la magie de l'électricité, reviennent à la vie pour continuer de tourmenter Archie ! Dommage que le film se traîne sur une heure de pseudo-comédie pour teen-agers ; sa dernière partie est de facture très honnête. Elle donne une image assez croustillante des morts vivants. Des zombies nerveux, survoltés, qui nous changent agréablement des traînes-savates d'usage.



NightLife. USA. 1989. Réal.: David Acomba. Maq.: Graig Reardon. Int.: Scott Grimes, Cheryl Pollak, John Astin... Dist.: Eurogroup/ CBS Fox.

SCHIZOPHRENIA

"Tuer quelqu'un est très difficile, très douloureux et très, très long". Cette citation d'Alfred Hitchcock servait de leitmotiv au **Sang pour Sang** des frères Coen. **Schizophrénia** la justifie bien plus. Condamné à 10 ans de prison, un dingue est libéré. Il n'a qu'une obsession : recommencer au plus vite ses meurtres. Le film décrit une de ses journées type. Minutieux, froid, le réalisateur autrichien suit l'assassinat implacable de trois membres d'une même famille. Aucun détail n'est épargné au spectateur fortement incommodé. Le tueur fait lui-même les commentaires en voix-off. La musique synthétique de Klaus Schultz martèle **Schizophrénia**, la caméra du cinéaste se permet de splendides mouvements à la louma au dessus des arbres... Interdit en salles par la censure et inspiré de faits réels, **Schizophrénia** est mille fois plus effayant que tous les **Jason** et **Freddy** de la création.

Schizophrénia. Autriche. 1983. Réal.: Gerald Kargl. Int.: Erwin Leder, Silvia Rabenreither, Edith Rosset... Dist.: Carrère.



CAUCHEMAR

Du fantastique indonésien. Pas de la meilleure cuvée. L'histoire mixe vaille que vaille **Les Griffes de la Nuit**, **Amytiville** et **Poltergeist**. Nous avons donc une maison hantée, un croquemitaine brûlé, griffu et ricanant, des exorcistes employant des formules cabalistiques... Le réalisateur pompe Wes Craven. Des griffes défoncent un lit, des petites filles en blanc sautent à la corde en chantant une contine, l'héroïne est entraînée dans une baignoire sans fond... La totale quoi. Sorti de quelques effets gore (dont le plus spectaculaire, le croquemitaine sortant du torse d'un prêtre, est emprunté à **La Revanche de Freddy**), d'un humour poids lourd et d'une bluette sentimentale, **Cauchemar** amuse par sa candeur et sa naïveté. Attention, le scope d'origine est laminé par un pan & scan rongeur.

Satan's Bed. Indonésie. 1988. Réal.: Tjut Djalil. Int.: Mariane Wolf, Didier Hamel, Richie Ricardo... Dist.: First International.

Marcel BUREL

VENDREDI 13 L'ULTIME RETOUR

Finie l'exploitation en salles pour Jason. Du moins en France où le croquemitaine équarisseur n'attire plus la grande foule. La vidéo se porte donc au secours du tueur fou.



Parler de continuité dans cette série qui fête aujourd'hui son dizième anniversaire relèverait du doux euphémisme. Il est désormais entendu que Jason, tel un monstre de Frankenstein indestructible, renaît tous les ans de ses cendres pour venir casser du jeune sous nos yeux, et nous n'y pouvons plus rien. Chaque épisode amène donc son petit élément au niveau de la forme, mais la structure narrative ne varie jamais et c'est bien ce que demandent avant tout les producteurs, et peut-être aussi le public. Encore que...

Ici, le réalisateur et scénariste, Rob Hedden, venu de la télévision (il écrivit et signa notamment deux épisodes de la série TV des **Vendredi 13 : The Executioner** et **13 O'Clock**) affiche pourtant une bonne volonté évidente : *"Dans ce type de films chaque élément de tournage revêt son importance : montage, angle de prises de vue, décor, etc. Quelquefois des mouvements de caméra très lents peuvent se révéler bien plus efficaces et effrayants que des séquences trop rapides. Transporter Jason sur un autre terrain fait qu'il s'agit là du plus gros budget de la série."* Sur l'ambiance Rob donne aussi son avis : *"Dans un thriller d'horreur, ce que vous ne voyez pas peut vous effrayer davantage que tout ce qu'on vous montre à l'écran. Pour ma part, j'ai souhaité faire l'épisode le plus terrifique et le plus angoissant possible."*

Bien, nous mettrons donc tout cela au crédit des louables intentions et autres voeux pieux car, de toute évidence, le huitième du nom n'innove pas plus par son suspense (la série de meurtres se poursuit imperturbablement sans notables surprises) que par l'originalité des meurtres ici proposés. Quant au titre de **Jason Takes Manhattan**, nous lui préférerons cet autre **Jason Monte en Bateau**, dans la mesure où la grande majorité du métrage se déroule en fait à bord d'un bâtiment reliant les abords de Crystal Lake à la cité de New York.

VOUS REPRENDREZ BIEN UN PEU D'HUMOUR ?

Comme on s'ennuie tout de même un tantinet devant cette régularité meurtrière et l'habituelle caricature simpliste des divers caractères, l'intérêt doit se chercher ailleurs pour satisfaire l'hédoniste impénitent. Certains comptent les meurtres (Guignebert, par exemple. Coucou Vincent, y'en a dix-sept),



"Euh... Le café et l'addition, s'il vous plaît..."

d'autres amènent leur copine (oui, ben tout en comptant les meurtres et en préparant son article, faut le faire, n'empêche...), d'autres enfin recherchent et savourent le second degré à la petite cuillère, et là ça fait très mal. Dans le schématisme des personnages tout d'abord, où nous retrouvons le dur, le dragueur, la musicos (elle se retrouvera avec sa guitare très fort dans la tronche. Jason n'est pas mélomane, qu'est-ce que vous voulez...), le timide, le cinéaste, la nympho, le sportif, la camée, et bien sûr le héros et l'héroïne. A propos d'héroïne, nous retrouvons justement la drogue, la musique branchée (si vous pouviez la débrancher cinq minutes, merci !) et la baise au centre des préoccupations juvéniles. Car jamais avant cet épisode le regard profondément misanthrope du réalisateur n'apparaissait aussi clairement et tous azymuts. Que ce soit pour nous décrire ce New York dont il fait une jungle urbaine aussi sauvage que les environs de Crystal Lake, ou lorsqu'il fait passer tous ses personnages pour de remarquables grand niais finalement pas sauvables.
Mais la grande distraction réside surtout dans les dialogues d'une banalité à hurler. C'est vraiment l'image de l'humanité souffrante dans toute sa misère existentielle, dans son refus total de toute forme de vie intellectuelle, qu'on nous retrace ici avec les armes effroyables du simple quotidien. Pour exemple, le jeune dit à son copain : "Qu'est-ce que tu dirais de draguer des filles avec moi ?" Ou bien la nana s'enquiert auprès de son amie qui vient de manquer se noyer : "Tu as un problème, tu veux en parler ?" - "Je ne sais pas nager" - "As-tu pensé à prendre des leçons ?" (on rappelle que pendant ce temps Jason s'applique à décimer le bateau !). Ecoutons encore les deux filles regardant deux jeunes s'entraîner à la boxe : "Ouah, t'as vu comme son corps est musclé ?", et le tout à l'avenant...
Mais le meilleur intervient lors d'une scène dans un restaurant où Jason commence à détruire le matériel et où l'on entend un timide "le café et l'addition, s'il vous plaît", venant sans doute d'un consommateur peureux et manifestement pressé de partir. Encore que là, l'humour soit volontaire et peut-être due à une VF, par ailleurs assez terrifique.

Notre héros à la huitième station de son chemin de croix. Aidez-le, enfin quoi !

ET LA SUITE ?

Comme dans chaque nouvel épisode, nous laissons Jason dans un tel état de décrépitude qu'on se demande bien comment il va faire pour revenir. La preuve : il soulève seulement son masque pour se débarrasser de quatre junkies belliqueux; ça suffit, pas la peine d'en rajouter. Encore qu'ici la fin diffère assez nettement des précédentes conclusions. On note aussi un effort de retour aux sources par le biais de l'histoire éternellement répétées des tragiques événements de Crystal Lake et des causes qui les motivèrent. Ce retour aux sources s'affirme encore grâce aux fréquentes visions de l'héroïne la ramenant toujours à ce bain forcé dans le lac où gisait Jason enfant dans un état déjà passablement amoché. D'ici que notre vieux croquemitaine retombe en enfance, et nous avec lui, il n'y a pas loin.
Ce serait dommage de se quitter sans évoquer le meurtre le plus original, et peut-être la seule bonne scène du film : un des jeunes de la bande, le boxeur, affronte Jason sur un toit et lui administre de sérieux gauche-droite manifestement plein d'entrain. D'un flegme rare, Jason encaisse les coups, recule un peu surpris, puis, la patience ayant ses limites, décoche un uppercut rapide qui décapite notre sportif. Le reste de la scène se visualise en caméra subjective de la tête en train de virevolter et qui vient finir dans une poubelle dont se referme aussitôt le couvercle. Très étonnant ! Hé, Rob ? tu nous en fais d'autres comme ça et on revient voir la suite, promis.

Jean-Pierre PUTTERS

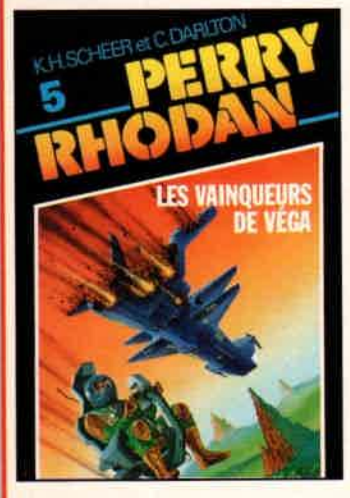
***Friday the 13th Part VIII - Jason Takes Manhattan**. 1989. USA. Réal.: Rob Hedden. Scén.: Rob Hedden. Dir. Phot.: Bryan England. Mus.: Fred Mollin. SPFX.: Martin Becker et Jamie Brown. Prod.: Randolph Cheveldave. Int.: Jensen Daggett, Scoot Reeves, Peter Mark Richman, Barbara Bingham, V. C. Dupree... Dur.: 1h36. Dist.: CIC Vidéo.*

MAD'GAZINE

Par Jean-Pierre PUTTERS et Nick D'AURIA

PERRY RHODAN
K.H. Scheer et C. Darlton

Fleuve Noir reprend la saga interstellaire du commandant Perry Rhodan, parue chez le même éditeur dans les années 60, collection Anticipation.. L'idée nouvelle consiste à paraître sous double numérotation : en partant du 1, pour les rééditions, et du 80 pour des histoires inédites de l'aventurier spatial. De planète en planète, de civilisation reptilienne en peuple de morts-vivants ou de robots, Perry Rhodan renoue avec le genre space-opéra dans toute sa virtuosité épique et ses rebondissements mutiples. Une douzaine de livres sont parus. Prenez vite la fusée en marche...



THE BRIDE OF FRANKENSTEIN, THE MUMMY, The Original Shooting Script.
Magic Image Filmgroup

Comme l'intitulé le laisse entendre, il s'agit, dans cette fabuleuse collection, d'offrir au cinéphile acharné le texte complet du dialogue de certains chefs-d'œuvre de l'*Universal*. L'amateur de cette époque révolue découvrira en première partie de nombreux articles et documents sur le film en question, mais également des renseignements au sujet des acteurs et réalisateurs ainsi que des studios *Universal* et leur production. On y trouvera notamment des coupures de presse, des extraits d'entretiens de l'époque et certaines photos encore jamais vues, dont certaines concernent des séquences ultérieurement coupées au montage. Chaque volume : 209 F. Sont encore disponibles: **Frankenstein et Son of Frankenstein**. A paraître : **Ghost of Frankenstein, Frankenstein Meets The Wolf Man, House of Frankenstein, Phantom of the Opera et Dracula**. Chez *Contacts*, Librairie du Cinéma, 24, rue du Colisée, 75008 Paris.

RIVAGE DES INTOUCHABLES
Francis Berthelot (Denoël)

Un polytechnicien qui continue sa carrière dans la S-F, ça se remarque : voilà le deuxième ouvrage de Francis Berthelot paru dans la collection "***Présence du Futur***", qui trouve le moyen de rester une source d'émerveillement permanent ! Deux réalités (races ?) s'affrontent dans ce roman à l'écriture superbe et baroque, ou ne serait-ce pas plutôt deux facettes d'une réalité universelle, la même qui régit d'ailleurs notre propre destinée : la vie et l'instinct de mort, la connaissance de soi et la perception de l'Autre. La révélation de cette dualité inhérente à chaque être ne pouvait conduire qu'à... Se reporter à la dernière image de **Dark Crystal**, s.v.p.

REVELATIONS EN NOIR
Carl Jacobi (NéO)

Chez *NéO*, Edgar R. Burroughs et son **Tarzan** atteignent leur tome 15, réveillez-vous ! Quant aux sagas héroïc-fantaisistes de Robert E. Hòward, elles en arrivent à leur trente-sixième volume, **La Tombe du Dragon**. Et Jacques Bergier, se retournant lui aussi dans sa tombe, a bien voulu le préfacer spécialement. Il n'y a pas de raison, puisque Lovecraft lui-même a tenu à présenter son ami Carl Jacobi, un vétéran de l'âge d'or de ***Weird Tales***, (presque) inconnu dans nos contrées, pour un recueil de 29 nouvelles "à chute", rapides et incisives (et inédites en grande partie), qui explorent la "possession" sous toutes ses formes. Avec manoirs hantés, îles mystérieuses, atmosphères troubles, ces petits joyaux de moins de dix pages nous replongent aux sources de nombreux mythes.

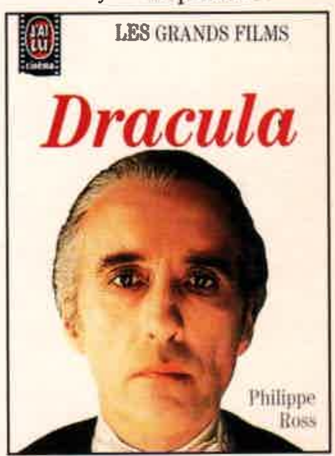


NéOmnibus

Chez *NéO*, on n'a peur de rien. Cette maison d'éditions, vouée corps et âme au Fantastique, continue son pari de restituer l'intégralité d'une œuvre : Edgar R. Burroughs et son **Tarzan** atteignent leur tome 15, réveillez-vous ! Quant aux sagas héroïc-fantaisistes de Bob E. Howard, elles en arrivent à leur trente-sixième volume, **La Tombe du Dragon**. Et Jacques Bergier, en se retournant lui aussi dans sa tombe, a bien voulu le préfacer spécialement. Il n'y a pas de raison, puisque Lovecraft lui-même a tenu à présenter son ami Carl Jacobi, un vétéran de l'âge d'or de ***Weird Tales***, (presque) inconnu dans nos contrées.
C'est un recueil de 29 nouvelles "à chute", rapides, incisives (et inédites en grande partie), qui explorent la "possession" sous toutes ses formes. Avec manoirs hantés, îles mystérieuses, atmosphères troubles, ces petits joyaux de moins de dix pages nous replongent aux sources de nombreux mythes.

DRACULA
Philippe Ross (J'Ai Lu)

Les éditions *J'Ai Lu* étoffent leur collection "*Cinéma*" en publiant un **Dracula**, anthologie des meilleurs films du genre. Le texte de Philippe Ross (on ne reviendra pas sur ses qualités d'enthousiasme et de clarté), illustre avec bonheur ce nouveau volume, truffé de 140 photos, sur un mythe inépuisable.

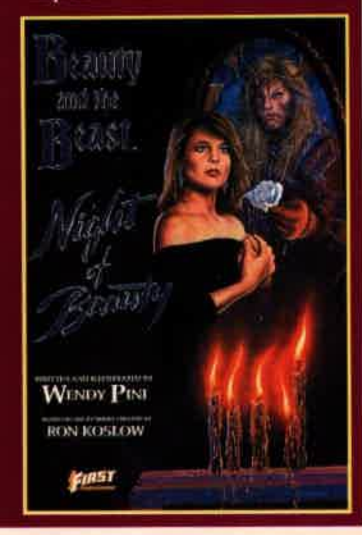


COMICS for ever...



De **Predator** à **Hellraiser**, d'**Akira** aux **Teenage Mutant Ninja Turtles**, d'**Aliens** à **Nightbreed**, en passant par **Batman**, il sera de plus en plus difficile, par les temps qui courent, de dénicher un film fantastique qui soit totalement étranger à l'univers de la BD, qu'on l'en ait adapté directement ou qu'il aille y finir sa vie commerciale (et souvent, les deux à la suite). Autant admettre qu'un scénario original ne le reste jamais longtemps, ce qui n'est pas forcément une mauvaise chose pour les fans ou les maniaques de tel ou tel super-héros, qui peuvent ainsi suivre éternellement leurs aventuriers préférés sur tous ces nouveaux "*pulps*" en provenance des USA. Trêve de présentations, le filon fantastique s'étale donc complaisamment dans les bonnes librairies, et c'est le principal.
Ainsi ***Aliens*** continue ses ravages dans un mag tout en couleur, avec mini-dossier en hommage à H.R. Giger, c'est gentil d'y avoir pensé.

Les ***Teenage Mutant Ninja Turtles*** sortent carrément leur comic-book officiel, à savoir le découpage intégral du film (Voir page 14). Papier glacé, peintures délavées de haute qualité en guise de dessins, ***Hellraiser*** continue son odyssée médiatique dans la BD du même nom, dirigée par un certain... Clive Barker.
Plan 9 from Outer Space n'a pas peur du ridicule : un sous-titre (en couverture) présente la BD comme "*le plus mauvais film de tous les temps*". C'est vrai que c'est ringard à souhait, mais on y aperçoit la silhouette maléfique d'Elvira, alors...
Nightbreed, Predator, RoboCop, ont également trouvé leurs adaptations plus ou moins voisines des films concernés. Jusqu'au feuilleton ***La Belle et la Bête*** (***Beauty and the Beast***) qui est parvenu lui aussi à l'immortalité : une véritable œuvre d'art sur papier glacé, due au pinceau inspiré de Walter Pini.
Toutes ces BD, et 3000 autres, sont disponibles chez **ALBUM**.



DISQUES



DONAGGIO - DE PALMA
Love and Menace
chez *Milan*

"Love and Menace" : tout un programme musical rassemblé dans cette compilation des bandes sonores qu'a réalisées le sémillant (pardon le Vénitien) Pino Donaggio pour le brillant de **Palma**. La formation classique très poussée de Donaggio, puis sa dérive vers le Rock n' Roll ont fait merveille pour illuster De Palma (**Carrie, Blow Out, Home Movies, Dressed to Kill** (**Pulsions**) et **Body Double**), sans tomber dans le piètre folklore à la "Rondo Veneziano". Le somptueux thème de **Pulsions** (*The Shower*), ou encore celui de **Body Double** illustrent parfaitement la griffe Donaggio : très mélodique (sans être mièvre) et l'omniprésence des claviers et violons destinés à ciseler les morceaux qui accompagneront les moments forts des films. Beaucoup de quiétude (*Love and Menace*, de **Body Double**), puis le rythme s'amplifie pour devenir parfois haletant, voire très inquiétant (*Drill of Death*, de **Body Double**, ou encore *Fire and Works* dans **Blow Out**). Loin des sentiers archi-rebattus des musiques à suspense où l'imagination musicale synthétique des auteurs donnent trop souvent dans la séquelle, Donaggio fait figures de valeurs sûres. Une compilation à posséder.

STAR TREK V
Jerry Goldsmith

Suite oblige, dès le premier morceau nous reconnaissons le thème générique dans toute son emphase magique et solennelle, qui s'apaise rapidement dans une mélodie planante, ponctuée de gracieux arpèges de harpe. Toute la magie de la musique de Jerry Goldsmith nous reprend alors dans toute son amplitude. Rappelons que le compositeur avait quitté la série après le premier volet pour laisser la place à James Horner, et autres. **Let's Get Out of Here** nous replonge dans l'atmosphère angoissante de son très réussi **Leviathan**, comme pour mieux nous faire comprendre qu'immensité céleste et profondeur abyssale égalent même combat. **Life is a Dream** reprend joyeusement le thème classique pour l'interrompre dans un énergique dialogue de percussions et instruments véritablement impressionnant. mais la surprise vient surtout du dizième et dernier morceau, **The Moon's a Window to Heaven** (notez déjà la poésie du titre) faisant assez dans le Disco-funk wave de boîte de nuit, et chanté par quelques demoiselles, tandis que la guitare solo fait derrière des merveilles (derrière la voix des filles, je veux dire, hein ?). Un bel album et 42 minutes de bonheur.



ADIEUX

- à ***Henry Brandon***, décédé le 15 février dernier, à l'âge de 77 ans. Son grand moment fut d'avoir incarné l'indien dans **La Prisonnière du Désert** (***The Searchers***, 1956), le chef-d'œuvre de John Ford. Mais sa carrière dans le film de série et le Fantastique commença très tôt, avec des *serials* : ***Buck Rogers, Jungle Jim*** (le *serial* et non pas les films avec Johnny Weissmuller, que celui-ci tourna après sa série des **Tarzan**), ainsi que quelques autres œuvres essentielles du style **Captain Sinbad, La Guerre des Mondes**, et jusqu'à **L'Assaut** de John Carpenter. On le vit encore en homme revenu à la vie sauvage du ringue, mais plaisant **L'Oasis des Tempêtes**. Anecdote : il servit de modèle pour le fameux gestuel animé du Capitaine Crochet dans le **Peter Pan** de Walt Disney...

- à ***Michael Powell*** disparu, pour sa part, le 19 février, il était âgé de 84 ans. Un réalisateur aussi important que méconnu, dont la carrière (pratiquement 70 films, de 1931 à 1974 !) est émaillée de plusieurs chefs-d'oeuvre : à commencer par le célèbre **Voleur de Bagdad** (en collaboration, mais tout de même...) en 1939. Suivirent **Une Question de Vie ou de Mort** (***A Matter of Life and Death***), **Le Narcisse Noir** (***Black Narcissus***), **La Renarde** (***Gone to Earth***), **Les Contes d'Hoffmann**...
Sans oublier la fabuleuse épouvante bien glauque de **Peeping Tom**, responsable de bien des vocations fantastiques. La rumeur prétend qu'il devait entreprendre un "*Münchausen*", au début des années 70, projet qui resta sans suite.

ILS ONT OSE !

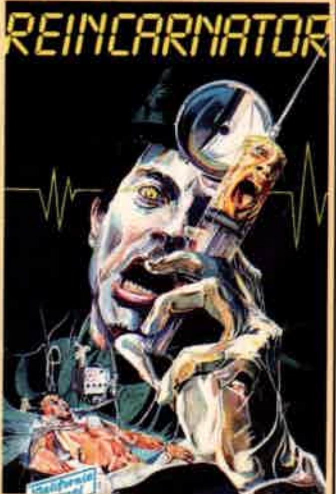
"Ils", c'est *Pariscope*, qui, voulant épargner à ses chers lecteurs des horreurs par trop cruelles, voile d'un rectangle pudique l'attribut viril de l'ange du film de Mocky sur l'affiche d'**Il Gèle en Enfer**. En fait, ça partait sûrement d'un bon sentiment : "*Ah, bon, il gèle, eh bien on va le couvrir*"!. Hélas, ces bons samaritains oublient de couvrir aussi la pulpeuse créature de la troisième de couverture passablement dévoilée en ce printemps frisquet. Elle a beau se passer une main à l'intérieur du slip pour se réchauffer un brin, on tremble pour elle (de froid, bien entendu). Et encore, on ne parle pas des multiples pages de pubs libertines où là, les filles s'étalent carrément dévêtues sans vraisemblablement choquer personne. Où peut aller se percher l'hypocrisie, quand même...

J'ai trouvé : L'hypocrisie elle ne perche en tout cas pas du côté de la couverture de *La Vie Parisienne*. Vous savez, cette petite revue à la limite de l'underground qui propose des itinéraires de Paris sensément salaces et qui se veut un recueil de lieux glauques ou très chauds de notre belle capitale. Dernièrement, très décontractés, ils paraissaient en titrant bien visible sur la couverture : "*Comment draguer toutes les nanas sans se faire chier la bite*" (textuel !). Ca c'est du journalisme, coco, merde alors ! Quand aux pauvres gogos qui se feront prendre à ce titre allèchant (quoique !), ils bénéfieront des pires banalités auprès desquelles les conseils astrologiques de la Mère Soleil passeront pour des monuments de pertinence. Du style : *Pour tomber les nanas, essayez de les faire rire* (tiens on y avait pas penser, je commence dès aujourd'hui...), ou bien encore de ce très judicieux conseil : "*Si vous êtes moches, restez plutôt dans l'ombre*". C'est loin d'être con, ça, et voilà sans doute pourquoi 50% de français éteignent la lumière dans leurs érotiques ébats. Mais le sommet de l'immonde et de la morbidité racoleuse, les gens de *La Vie Parisienne* l'ont atteint sans problème avec cet autre titre : "*Necrophilie : Ces salauds qui baisent nos morts*". Fermez le ban, ou plutôt, tirez la chasse... enfin, si ça vous fait rire, c'est le principal !

Entendu chez Bernard Rapp (émission *My télé is rich*) : des habitants de l'Ile Maurice prétendent qu'un loup-garou hante leur village, alors même qu'aucun loup n'a jamais débarqué sous les tropiques ! Renseignements pris, il s'agirait d'une sorte d'hallucination collective, qui survient trois semaines après la diffusion par la télé locale du **Loup-Garou de Londres**. Vous voyez bien que le Fantastique peut se révéler dangereux dans nos sociétés primitives. Moralité : la censure nous prend donc pour des primitifs.

TF1 et *La 5* s'observent en douce, affichant des pudeurs de jeunes filles et se demandant s'ils vont y aller ou pas. De quoi parle-t-on ? Eh bien tout simplement de ces émissions genre "America's Most Wanted" pour les U.S.A, où l'on dénonce gentiment son voisin en toute impunité. D'un côté, chacun voudrait démarrer avant le concurrent, mais de l'autre, on craint les retours de bâtons médiatiques, vu le mauvais goût de ce type de divertissement, qui fait déjà fureur en d'autres pays européens (l'Italie, par exemple). Même chose pour ces émissions où l'on s'agonit d'injures sous la houlette bien neutre d'un présentateur hypocrite, mais sentant monter très fort l'Audimat. Décidément, la France du bon goût est en marche...

Dans la série "*ces distributeurs vidéo qui vous veulent du bien*", nous ne saurions trop mettre en évidence le cas de ce brave **Reincarnator**, dont la jaquette emprunte joyeusement l'argument visuel du célèbre **Re-Animator**. Evidemment, le contenu du film n'a rien à voir avec cela, qui traite en fait d'une réunion de monstres classiques sensés conquérir le monde. Le film date d'ailleurs de 1969 et sortit sous le titre de **Dracula Contre Frankenstein** (voir dossier *Frankenstein* du précédent numéro). Ajoutons qu'il rentre sans problème dans la catégorie des nanars à éviter de toute urgence. Et voilà encore une publicité qu'on ne nous paiera pas. Décidément, les affaires sont dures.



Le 4 rue Mansart, toujours à la bourre, tente tant bien que mal de rattraper le retard accumulé lors du dernier numéro d'*Impact*. Pendant que Gipépé hurle à qui veut l'entendre qu'il faut grouiller et que lui-même n'a plus le temps de se gratouiller la guitare entre 7 et 8 du mat, les autres s'émeuvent. Toullec, très fier de son nouveau parapluie, chouré à la *Columbia*, lit et relit les concurrents, hilare. Il ferait mieux d'écrire ses textes. Guignebert, occupé à monter les surprises de sa collection Kinder surprise (il ne lui manque plus que le schtroumf coquet. Merci de lui envoyer au plus vite, et qu'on en finisse...) attire les regards compatissants des autres membres de la rédaction. Non seulement, il ne fait rien, mais en plus il distrait les autres. Nico s'active comme un fou, corrige les textes, en tape, écrit les siens, essaie de battre l'imbattable Guignebert au flipper, rentre chez lui pour revenir plus tard dans la nuit, mais le mystère reste entier : plus Nico s'active et moins il avance. Stéphane Boursier, le petit nouveau, commence très fort en défendant le médiocre Grand Prix d'Avoriaz, **Lectures Diaboliques**. S'il continue comme ça, on le vire vite fait, bien fait. Christophe Weber, Le Pen c'était lui, rame pour décrocher des interviews. Bien fait pour lui, c'est son job et on ne le paiera pas tant qu'il n'aura pas rencontrer Dieu. On termine par le dicton du mois : Oh, voici le joli numéro de mai, on attend sec l'encore plus beau numéro de juillet ! Oui, comme tous ces vieux dictons, c'est assez con, il faut bien le dire...

Vous savez pas quoi ? Stef de Monac nous en raconte une bien bonne : elle serait enceinte. Vu le genre de presse où ça paraît, mieux vaut se méfier de l'information, qui fera pourtant les beaux soirs d'*Ici Paris*, *France-Dimanche* et autres trucs. Euh, moi à cette heure-là, je tapais très fort mes textes du dernier "Ils ont osé". Je suis donc innocent !



Fabrice Lancelot, Pont/ Yonne

Merci pour votre revue, tout simplement formidable. mais je veux parler ici d'un film que j'ai adoré : **Simetierre.** J'ai lu l'œuvre de King avec un plaisir immense, et je trouve le film superbe, angoissant, terrifiant. C'est une histoire simple et épouvantable à la fois. C'est bien la première fois où j'ai ressenti la peur. Jamais un film n'avait été si loin. A part peut-être **l'Exorciste.** J'aimerais savoir s'il existe un Fan Club de Stephen King.
L'abonnement de mon frère se termine bientôt et je vais prendre le relais. Cela vous fait plaisir, n'est-ce pas ?

Ce qui nous ferait vraiment plaisir c'est que vous vous abonniez tous les deux, mais si ce n'est vraiment pas possible...
Pour le Fan Club de Stephen King, fonce dans les petites annonces et renseigne-toi auprès des Screen Lovers. J.P.P.

Frédéric Delmas, Eysines

Salut les lecteurs, c'est à vous que je parle. Alors on n'est pas content, on fait sa sale bête ? *Mad Movies* c'est moins drôle qu'avant, les films présentés sont moins bons, que devient le Fantastique ? Il va mal mon brave monsieur, les lecteurs sont de plus en plus jeunes, Sheila a arrêté la chanson (pourquoi, elle avait commencé ? Ah ouais, y'a longtemps ?). Non, les gars, tout ne va pas si mal. *Mad* est un excellent magazine et son contenu finalement ne tient qu'à ce qui se passe sur nos grands écrans et que s'y passe-t-il justement ? Pour le moment pas grand-chose. Il suffit parfois de peu de chose afin que le Fantastique ne surgisse et donne un très bon film. Je pense notamment à **Quelque part dans le Temps**, de Jeannot Swarc...
Au fait, les gars, j'ai 26 ans, je ne suis pas trop vieux pour aimer le Fantastique ?

Et moi, pour écrire sur le Fantastique, d'après toi ? J.P.P.

Bruno Rémia, Beauvais

Etant concerné par la lettre de Boris (Cf Mad 63), je tenais absolument à répondre, pour lui remonter le moral et faire le point. Boris, personne ne te reproche d'éprouver de la nostalgie et d'aimer le merveilleux poétique. En fait, on te reproche d'être pessimiste et d'abandonner la partie : le spleen n'est pas une solution.
Un malaise existe dans le cinéma moderne, c'est vrai. le temps du cinéma naïf est passé et le cinéma d'artiste se fait rare. Ce qu'on cherche aujourd'hui c'est le profit grâce à des séquelles avec beaucoup d'effets spéciaux et peu de réflexion. Faut-il capituler pour autant ? Je ne veux pas croire que la poésie se meurt et je serais prêt à partir en croisade pour le faire entendre. Alors que toi, que fais-tu ? Tu te voiles la face... "il est temps de partir" (Cf *Mad* 60). Alors, Boris, rouvre les yeux et tu verras que la porte de Tannhauser existe encore pour celui qui sait la chercher, de même que les chants des sirènes pour celui qui sait les écouter. Sans rancune, je te laisse réfléchir. "Acta est fabula", du moins je l'espère.

Bruno Fournier, Pentox/ Adour

Je tenais à vous dire que même si cela fait un an que Pierre Pattin nous a quittés, on ne l'oublie pas. Je parle ici au nom de nombreux lecteurs. Ses articles sur le Z étaient tellement percutants et rageurs qu'on ne pouvait que l'admirer.

Pour information, le fanzine Voyeur (voir zinoscope) a publié quelques textes de Pierre dans un de ses premiers numéros, se renseigner.

Bruno Quintin, Le Raincy

Avec quatre amis, rencontrés grâce à *Mad Movies*, nous avons constitué une S.NC. dénommé *Omnimage*, qui peut filmer tout ce que vous voulez en S. VHS (deux fois plus de définition que le VHS). Notre téléphone, c'est le 60 84 83 39. A bon entendeur, salut.

Michel Guennec Nantes

J'ai beaucoup apprécié la rétrospective des vieux films de série B fantastiques qui portait le doux nom de *Craignos Monsters*. Est-il possible de se procurer quelques K7 de ces merveilles ? Michel Guennec, 89 Bd Dalby, 44000 Nantes.

A la suite de ce dossier, des lecteurs m'ont écrit et nous avons échangé quelques films aimés. Je publie ton adresse pour qu'ils puissent éventuellement te contacter. J.P.P.



Dessin : Envoi de Thierry Ardiller

Marcello Lagrasta, Luze

J'aimerais commencer avec une triste pensée pour le magnifique film **Simetierre**, que le public n'a pas acclamé à sa juste valeur. Quelle émotion ! Tous les éléments du terrifiant roman de Stephen King y sont sans une bavure de la part de Mary Lambert qui signe là Le film culte du début de la décennie. Quelle émotion. Et surtout, pas de **Simetierre II** ! Je vous en conjure, pas ça !
Un big bravo pour la couverture glacée, le prix toujours stable et pour ce superbe dossier "Frankenstein" dans le 64.
Merci encore pour le Titre Mystérieux du 63, hein, les gars ! Surtout que vous n'avez pas donné la réponse dans le 64. Celui qui s'occupe de cette rubrique ferait mieux d'arrêter de se shooter au banania, hein, les cocos !...

*Bon d'accord, on te donne le bon titre : **Phantasm II**, et surtout tu n'en parles pas aux autres lecteurs. Remarque on avait donné le nom des gagnants, c'est déjà ça. Qu'est-ce qu'on a honte, alors ! J.P.P.*

Catherine Carrel, Charavines

J'ai découvert la série **Monstres et Merveilles** au hasard des programmations d'*A2*. J'ai trouvé ça magnifique. Cette série passe désormais le mercredi après-midi, mais j'ai loupé un certain nombre d'épisodes. J'aimerais savoir si elle existe en K7 vidéo.

Nous en avons traité dans notre numéro 60 (été 89). Ces K7 sont actuellement distribuées par CBS FOX. J.P.P.

M. Marti, Lutry, Suisse

Je vous connais depuis le numéro 44 et constate d'un air interdit, penaud, béat, ébahi que vous ne cessez de grimper les barreaux de l'échelle. Votre présentation s'est bien améliorée, les dossiers sont impeccables et votre français toujours aussi barge. Votre point faible, en l'occurrence les couvertures, semble s'amenuiser. Celle du n° 64 était impeccable. Ma maman était ravie de me voir arriver avec ce journal dans mes petites mains. Elle ne sait que lever les yeux au ciel.
Bref je m'abonne. En voici donc un nouveau. Suisse en plus !
J'ai quelques petites questions : de quoi traitait le premier *Mad* ? Quel était son prix ?
Sinon, je vends des *Strange, Titan, Thor, Hulk, Captain America*, etc. Liste contre une enveloppe timbrée. Michel Marti, Route de Lavaux, 281, 1095 Lutry, CH-VD, Suisse.

*Le premier Mad coûtait 7,50 F et parlait principalement de l'actualité du moment : **Le Médecin de l'Ile de Sang**, par exemple, ça te dit quelque chose ? On y trouvait un dossier Barbara Shelley et une évocation des statues de l'Ile de Pâques, car je désirais à l'époque ne pas cantonner le zine au seul cinéma fantastique. J.P.P.*

Serge Ferlut, Frontignan

J'écris pour défendre un film dont vous aviez peu parlé à l'époque : **Réincarnations** de Gary Sherman. L'intrigue est d'une subtilité remarquable, qui débouche sur un final saisissant. Quant aux effets spéciaux de Stan Winston, ils sont d'un réalisme tout à fait étonnant.

Yves-Marie Le Bescond

Je suis très sensible à la lettre de J.P. Carage (M.M. 63), qui regrette que les films ne soient pas plus souvent analysés sous un angle linguistique, comme j'ai pu le faire avec **Psychose** et **Les Oiseaux** dans les N° 40 et 41. Mais "comme je sais aussi me montrer très impertinent" (dixit JPP), j'aimerais clarifier les choses. A l'exception d'une poignée de cinéastes (Welles, Hitchcock, Eisenstein, Godard, etc.), l'immense majorité des faiseurs de cinéma se contentent d'utiliser les acquis linguistiques de Griffith et ne se préoccupent guère d'innover ou d'expérimenter dans le domaine du langage filmique (terme qu'il ne faut pas confondre avec technique). "Les gens", disait Hitchcock, "s'imaginent que le cinéma c'est des chevaux au galop filmés en travelling. Faux ! Ce n'est là que de la photographie animée. Le cinéma, ce n'est pas le mouvement, c'est le montage, c'est l'enchaînement des plans les uns derrière les autres". Traduction : il y a plus de Cinéma dans la scène statique de discussion entre J. Leigh et A. Perkins, dans **Psychose**, que dans un travelling spectaculaire d'Argento ou de Mulcahy.
Tout cela pour dire que les films qui méritent d'être analysés sous l'angle linguistique sont très rares, et pas nécessairement fantastiques. A titre indicatif, je pense à : **Haute Pègre** (Lubitsch), **Alexandre Nevsky, Citizen Kane, Les Enchaînés, Fenêtre sur Cour, Les Sept Samourais, La Mort aux Trousses, Le Couteau dans l'Eau, Muriel** (Resnais), **Alphaville** (Godard), **Duel, Frenzy, Enquête sur une Passion** (Roeg), **L'Argent** (Bresson), **Mauvais Sang** (Carax). Ce n'est pas pour faire de la peine à Mr Carage, mais je pense qu'une analyse linguistique des films de Cronenberg, Bava ou autres ne donneraient pas grand-chose. Je l'invite en tout cas, comme tous ceux qui veulent approfondir ce passionnant sujet (et qui maîtrisent l'anglais), à lire "The Elements of Cinema" de Stefan Sharff, édité par *Columbia University Press.*

C. Savanier, Bordeaux

Un petit mot pour vous signaler la création d'un petit club sur l'horreur/gore : *Blood Hunger* qu'il s'appelle. Si des lecteurs veulent nous rejoindre, écrivez-nous à Christophe Savanier, 2, rue Pierre Benoit, 33150 Cenon Marègue, Bordeaux.

Gilles Luquet, St Maurice de Beynost

Dans le courrier précédent une phrase de Philippe Desbordes à propos de Ridley Scott m'a intrigué : "un cinéaste est encore capable de me faire frissonner de plaisir devant la simple beauté plastique d'un film." Ah bon, pourquoi pas après tout ? Mais franchement, Philippe, ne préféreras-tu pas frissonner de plaisir grâce à une histoire digne de ce nom ? Car il faut bien avouer que le scénario de **Legend** vole au ras des pâquerettes. Tu me diras, "Il n'y a qu'à lire des romans." C'est là que j'interviens fougueusement : justement, il vaut mieux lire un bouquin. Il suffit de voir ce que sont devenus **Simetierre** et **Shining** au grand écran pour s'en persuader. Bon, ces deux films ne sont pas nuls, mais quelles adaptations décevantes, comparées au formidable travail de De Palma pour **Carrie** ! Personnellement, je prends plus souvent mon pied à la lecture d'un roman que devant un écran. Heureusement on a encore l'occasion de voir des perles comme **Faux-Semblants** et **Abyss**, mais force m'est de constater que le cinéma m'ennuie de plus en plus, hélas !

Sophie Dubos, Castillon

J'écris pour répondre à Eric Junca, qui me semble un peu misogyne sur les bords. En effet, je suis une fervente lectrice et je ne vois pas pourquoi les filles ne pourraient pas s'intéresser au Fantastique. Pourquoi dit-il que les filles sont bêcheuses quand on les lèse ? Cette remarque n'a rien à voir avec le cinéma, il faudrait que vous m'expliquiez. Bisous, J.P.P., on t'adore... Vous pouvez passer mon adresse. Sophie Dubos, Sainte Colombe, 33350 Castillon la Bataille.

Je ne sais pas s'il faut initier trop tôt les jeunes filles à la contrepèterie, mais sache que la phrase en question cache surtout des propos assez salaces (pas tout le monde, heureusement !). Dans le même genre, à titre récréatif et pour les amateurs, il faut également savoir que :
La vendeuse propose en gros ses cornichons. Le cuisinier est en train de secouer les nouilles (le pauvre, ça doit faire mal !). N'allez pas à la messe sans foi ! Patrick aime les mutins. Ne pétrissez pas le béton à la tonne. Le cinoche carambouille (c'est assez vrai, en plus). Votre mine m'inspire de la pitié. Vous descendrez mes ballots... La grosse mite s'amuse entre les biches. Avez-vous vu les curieuses fouilles de l'archéologue ? Deux carrioles sans mulets (allons bon !). L'avocat chicane en riant. Votre don me paraît fort coûteux. Les spectatrices ne veulent pas qu'on les ennuie dans la file (c'est vrai que cela fait désordre...). Sans parler de la pauvre petite Violette qui s'est encore fait collée !
Bon allez ça suffit comme ça, vous pourriez y prendre goût. Déjà que les confrères vont encore rien comprendre... Pourtant ça me paraît aussi drôle que les propos à Le Pen, non ? J.P.P.

Christ. Dulon, Toulouse

Quelques lettres du N° 63 m'ont donné à réfléchir. Mathieu Liens est bien optimiste de tabler sur une sélection naturelle du public, qui n'irait qu'aux "bons" films. Le problème est que, même si les cinéfans européens réagissaient aussi bien, le cas du public américain, qui fournit aux *major companies* l'essentiel de leurs bénefs, est désespérant. Superficialité, puérilité, mièvrerie, niaiserie et conformisme n'ont-elles pas été les cinq mamelles de la mentalité yankee, en ces années 80 ? Sans s'attarder sur les "manias" (E.T., M. Jackson, **Batman**...) qui déferlent là-bas à intervalles réguliers, il faut souligner leur goût pour ces séries TV hamburgers, creuses et stéréotypées (scénarios, personnages, moralisme, dialogues). Inutile de les citer, elles sont toutes interchangeables, dans leur genre respectif. Pourquoi serait-ce différent au niveau du Fantastique ?
Il est minuit Dr. Schweitzputters, que faire ? En dehors de la vidéo, c'est en vous que je place tout mon espoir. Par pitié, ne devenez pas le *Girls* ou le *O.K.* du Fantastique.
Dans le 63, Christophe Dufoux vous félicite de l'abandon des "dossiers cons" et de vous consacrer plus "aux films qui sortent". Lettre significative - et respectable - car reflétant bien l'opinion de la majorité de votre lectorat actuel. Qui n'a pas eu le goût du Fantastique à 14 ans ? Cela dit, on avait, à l'époque de mes 14 ans, **Alien** ou **Halloween**, en guise de grands films. Les 14 ans de Christophe coïncident avec **Batman, S.O.S. Fantômes II** ou **Freddy V**. Tout le problème est là.

Vrai, mais notre lectorat varie entre 13/25 ans, et non pas 14/15 ans. Ce qui laisse à penser que le problème réside ailleurs. Et déjà dans la disparition des petites salles qui jusqu'ici favorisaient la carrière des bons films fantastiques, bien après leur sortie. Aujourd'hui, nous n'avons plus cette alternative et il ne reste que l'actualité sur nos écrans, bonne ou mauvaise. Alors, comme tu le dis, nos espoirs vont à la vidéo qui, peu à peu, couvrira toute la production de ces dernières années et, nous l'espérons, puisera davantage en amont pour nous ressortir quelques chefs-d'œuvre oubliés. Quant à la superficialité des films actuels, je ne suis pas sûr qu'elle satisfasse autant le public. Pour prendre un exemple analogue : je n'arrête pas de voir des gens lassés des programmes archi-nuls de la télévision (que serait la télé sans les films qu'elle propose ?) et pourtant d'après l'Audimat, plus une émission patauge dans la stupidité démagogique et plus elle remporte d'audience.
S'agit-il d'une vaste entreprise de falsification ? L'Audimat émarge-t-il au Club Dorothée ? Ou bien les sondés mentent-ils délibérément ? Quoi qu'il en soit, piège de la facilité, la soupe télévisuelle nous tire par le bas et nous semblons aimer ça. Et le pire reste que nous n'y pouvons strictement rien. J'ai beau zapper dès qu'apparaît un spot publicitaire ou boycotter systématiquement les produits concernés, nous pouvons être nombreux à pratiquer de même, les pubs débiles n'en diminueront pas pour autant et la télé restera ce qu'elle est, bêtifiante, autosatisfaite, et attentive aux canons du mauvais goût américain. Là encore, mieux que jamais, si quelqu'un désire apporter son avis pertinent, qu'il n'hésite surtout pas. Désolé pour ce détournement d'espace dans le courrier des lecteurs. J'le ferai plus... J.P.P.

Frédéric Gillet, Bruxelles

Je vous envoie une photo de ma dernière réalisation : un masque de Freddy en latex made in Belgium une fois. Je profite de l'occasion pour vous féliciter. *Mad Movies* est une revue d'une richesse exceptionnelle, une véritable corne d'abondance pour les fans de Fantastique, ce qui est rare sur le marché.



Laurence Gasquet, Arles

Ceci est une lettre de protestation contre le courrier des lecteurs. Les lettres publiées me prennent la tête. Entre les définitions du Fantastique, totalement inutiles et trop subjectives et les protestations de vieux snobs face aux films commerciaux pour adolescents crétins et boutonneux en mal d'émotions fortes, j'en ai plus que marre de lire des propos mâchés, remâchés, rabachés.
Au fait, je recherche tout sur Dracula ou les vampires divers (BD, photos, livres, cinéma, etc.). Laurence Gasquet, 287, route d'Eyguières, L.D. du Moulin de Magnan, Pt de Crau, 13200 Arles.

LE PEN DANS MAD : LA REACTION !

Interviewer Le Pen : ça fallait le faire. C'était impossible, vous l'avez fait. Malgré l'air anodin de ses réponses, ce monsieur-là ne se doute pas de ce qu'il a laissé paraître. Cela ne fait que confirmer ce dont on se doutait déjà. Que quelqu'un me dise qu'il n'a rien trouvé de révélateur dans ses propos et je lui dirai qui il est.
Le frère d'un abonné, et heureux de l'être. **Nicolas Dubreuil.**

Le Pen dans *Mad*, pourquoi pas Klaus Barbie ? La honte pour vous, les mecs... **Un anonyme**. *(hé, tu pouvais donner ton nom, rigolo, nous sommes plus libéraux que tu sembles vouloir le croire...).*

Je vous félicite pour votre interview de J.M. Le Pen. A l'heure où la plupart des médias s'insurgent contre toute forme de censure mais pratiquent volontiers "l'apartheid politique" à l'égard de ce monsieur, vous avez fait preuve (comme à l'habitude, je suis un vieux lecteur...) d'un éclectisme et d'une ouverture d'esprit qui sont rares mais tout à votre honneur. Bravo Monsieur Putters.
P.S.: Mes remarques seraient les mêmes pour tout homme politique victime de la censure, quel que soit son bord. **Dr. Benoît Rouy**.

L'interview de Le Pen était une idée originale, mais pour ce qu'il a dit sur le ciné fantastique, on aurait pu s'en passer. **David Richard**.

Je trouve débile d'interviewer dans un journal (génial) comme le vôtre quelqu'un comme Le pen. *Mad Movies* se mettrait-il à faire de la politique ? Tout mais pas ça ! **J. P. Larmor**

Les idées politiques n'ont rien à faire dans *Mad*. De plus ce monsieur est un extrémiste qui profite de l'occasion pour montrer sa véritable image. **Bruno Pralong**.



Dessin de GIL

Mad Movies était bien le seul endroit où je ne m'attendais pas à trouver Le Pen. Mais qu'est-ce qui vous a pris ? Comme vous avez maintes fois montré votre peu de sympathie pour le Front National, je me perds en conjectures. Le voir classer le Fantastique comme une des causes de la décadence occidentale et se déclarer pour la censure, qui en doutait et où est l'intérêt de le répéter ? Pourquoi l'avoir fait passer en premier, lui qui représente avant tout l'intolérance, le racisme, la haine et la violence ? **Gil**.

La nouvelle rubrique *Guest Star* est géniale. Elle confirme d'ailleurs tout le mal que je pense de l'ex-tortionnaire, choqué par l'horreur saine de quelques gore-movies inoffensifs. **Frédéric Mourichou**.

Excellente idée de vouloir sortir de notre petit milieu du cinéma fantastique pour faire parler des hommes responsables (on l'espère) sur ce qui nous intéresse. D'autant que les amateurs, dès leurs 18 ans, sauront désormais pour qui voter. **Sylvie Real**.

Je tiens à vous féliciter pour cette fabuleuse idée de laisser des personnalités extérieures au genre s'exprimer à propos du Fantastique. *Mad* n'essaie pas de nous dire comment il faut penser et laisse aux autres revues de cinéma le soin de déblatérer sur ce qui est bien et ce qui est mal. On apprend dans l'interview que le cinéma "violent" a une influence sur les gosses. Croyance sans fondement, mais pourtant bien ancrée dans l'esprit des élites bien-pensantes de notre monde. **Jean-Marc Ferrier**.

Quoi, *Mad Movies* abandonne sa tendance anarchico-gauchiste décapante pour le fascisme ? Le Pen tient un discours dictatorial et intolérant comme c'est pas permis du genre "Oui, vous comprenez, vu que je suis un saint, je ne supporte pas tout ce qui est morbide et malsain, c'est viscéral". Mais entre nous, je crois qu'un discours de Le Pen est beaucoup plus malsain que **Massacre à la Tronçonneuse**. Pour le prochain *Guest Star*, je vous propose de poursuivre la décadence avec Pascal Sevran, André Lajoinie et Rika Zaraï.

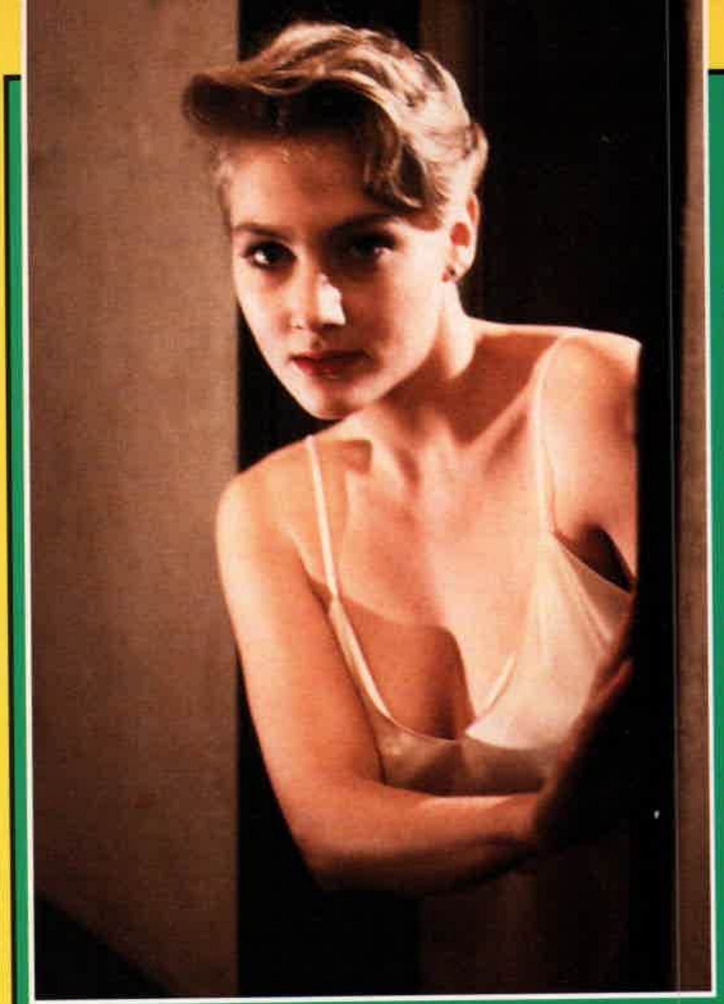
Bravo pour cet entretien, il montre votre curiosité, votre éveil et votre largesse d'esprit. Je n'en attendais pas moins de ma revue préférée où j'ai toujours ressenti ces qualités rares au-delà des mots et des avis exprimés. La grande question : par qui allez-vous continuer cette série fracassante ? Je vous fais confiance. **Isabelle Rougier**.

Merci pour ce volumineux courrier, dont nous ne passons ici qu'un petit échantillon. Il nous permet de constater que vous êtes encore vivants et que vous réagissez à nos textes. Quant à la pureté de nos intentions politiques, notre constience reste intacte, rassurez-vous. Merci pourtant de vous être inquiétés. J.P.P.

C A R R I E R E S

Propos
Anecdotes
Itinéraires
...

Rubrique de
Vincent
GUIGNEBERT



JENNY WRIGHT

Les débuts de Jenny Wright ne sont pas en soi très intéressants. Premiers cris poussés dans Manhattan, entrée à seize ans au célèbre *Lee Strasberg Studio* où on apprend à faire l'acteur, les néons de Broadway pour l'inauguration de sa courte carrière sur les planches, et un accueil critique enthousiaste pour sa prestation dans *"Plenty"*. Il n'y a pas de quoi casser trois pattes à un canard. Cette jeune fille blonde, issu d'un milieu artistique et littéraire, aurait très bien pu rester cloîtrée dans les murs d'un théâtre. Mais le cinéma l'appelle et la condamne à figurer. Pas facile de s'imposer dans **Le Monde selon Garp** ou **The Wall** ou **St Elmo's Fire** quand on joue les utilités et qu'on a des rôles de gamines propres sur elles.

Kathryn Bigelow arrive à temps pour salir l'actrice avec **Aux Frontières de l'Aube**, cet incroyable road-movie où Jenny Wright incarne innocemment une paumée sanguinaire. Tous les clichés du vampire s'évanouissent sous la lumière pâle de son visage. On y lit la résignation, la douleur, l'envie de mourir, la peur de faire du mal...

Son deuxième premier rôle, Jenny Wright l'obtient dans **Lectures Diaboliques** de Tibor Takacs. La catastrophe absolue, la grâce envolée, le retour de la gamine propre sur elle, et donc de la victime en puissance, n'en jetez plus, des clichés. Est-ce là le grand début d'une carrière cahotique, ponctuée de rôles forts et originaux, et d'autres, faibles et banals ? Le physique difficile de Jenny Wright ne supporte pas la banalité d'un film comme **Lectures Diaboliques**. Le réalisateur la veut belle, pure et désirable. Elle apparaît moche, pervertie et à gifler. Du talent passé à la moulinette du psycho-killer imbécile et mal foutu.

On signalera une apparition dans **Meurtres Rituels** (disponible en vidéo), le pilote d'une série TV populaire aux Etats Unis, où elle incarne une adoratrice de Satan. Rien à dire, ça lui va beaucoup mieux que de jouer les vierges effarouchées.

TOBE HOOPER

Tobe Hooper ne réalisera jamais un remake de **Sissi Impératrice.** Né en 1944 dans un bled paumé du Texas, Palestine, il use très tôt ses fonds de culotte dans les cinémas locaux. Il se tape **Le Cauchemar de Dracula**, **Frankenstein s'est Echappé**. Marqué à vie par les débordements gothiques et sanglants de la *Hammer*, Tobe adolescent tente l'aventure du 8mm. Ce qui donnera d'abord une version de **La Chute de la Maison Usher**, puis quelques bandes en hommage à la *Hammer*. Une vision de **La Nuit des Morts Vivants** dans le cinéma du campus lui dicte sa vocation : le film fantastique pas trop sain d'esprit. Evidemment, les aléas de sa carrière le poussent vers d'autres chemins. Il réalise des films publicitaires, des documentaires pour le Ministère de l'Education et un film sur un groupe de rock, **Peter, Paul et Mary.** Il sera suivi par un essai sur l'art psychédélique. Mais Tobe Hooper mène sa barque à bon port. Pour un budget de misère, il tourne en 1972 **Eggshell**, du fantastique. Carrière confidentielle mais bonnes critiques. C'est en 1973 que Tobe Hooper se souvient d'un fait divers qui le terrifia lorsqu'il était gosse, les forfaits d'un tueur dingue du Wisconsin. Il rassemble 93.000 dollars, demande à un pote de l'aider dans l'écriture d'un scénario et réalise le mythique **Massacre à la Tronçonneuse**, sensation forte de la Quinzaine des Réalisateurs (Cannes 1975) et du festival d'Avoriaz. Une atmosphère de charnier, un soleil écrasant, des autochtones tarés, des instincts bestiaux, de la folie, très peu de sang mais une suggestion qui trouble les censeurs du monde entier... **Massacre à la Tronçonneuse** rentre dans la légende. Tandis qu'il connaît des déboires avec son distributeur (la mafia), Tobe Hooper accepte **Le Crocodile de la Mort**. Mais son producteur n'a qu'un but dans l'affaire : profiter de la réputation du jeune cinéaste pour obtenir de ce nouveau film de gros chèques. Hooper s'en aperçoit et quitte le plateau avant la fin du tournage. Robert Englund le remplace quelques jours. Hooper n'apprécie pas trop les producteurs intransigeants et rapaces. Il s'engueule avec celui de **The Dark** (que finira John "Bud" Cardos). Il laisse tomber **The Lights** ("un voyage vers la genèse de l'homme"), **Return of the Living Dead** en relief, passe la main pour le **Spiderman** de Menahem Golan et refuse **Venin** par peur des serpents.

En 1979, Tobe Hooper tombe dans les travers de la production des **Vampires de Salem**, qui devait être d'abord un film. Impossible de condenser le roman de Stephen King en une heure trente. **Les Vampires de Salem** devient finalement un téléfilm de quatre heures auquel William Friedkin apporte également sa contribution.

Tobe Hooper enchaîne sur **Massacres dans le Train Fantôme**, une des grandes réussites du réalisateur. Dérision et horreur pure y sont mariées à la perfection. Juste à la fin des prises de vues de



Massacres..., coup de fil de Steven Spielberg qui propose à Tobe Hooper la réalisation de la suite de **Rencontres du Troisième Type**, premier scénario de **E.T.** à l'époque. Hooper refuse sentant bien que le féerique n'est pas vraiment sa tasse de thé. En revanche, désireux depuis longtemps de mettre en scène un film sur les fantômes et maison hantée, il soumet l'idée de **Poltergeist** au wonder-boy. Celui-ci a également en tête un concept voisin. **Poltergeist** se monte. Hooper s'efface mais sa collaboration avec Spielberg sera riche d'enseignements. Le débat *"qui a réellement réalisé Poltergeist ?"* l'accuse de n'être qu'un homme de paille mais Spielberg dément... L'honneur est sauf ; le style à 90 % celui du célèbre producteur...

C'est dans la foulée que Tobe Hooper signe avec la *Cannon* alors dirigée par Menahem Golan. Trois films découlent de cette collaboration : **Lifeforce**, **L'Invasion vient de Mars** et **Massacre à la Tronçonneuse 2.** Mauvaise passe pour le cinéaste. Les tournages se déroulent dans des conditions effarantes ; Tobe Hoope quitte plusieurs fois le plateau, mais Golan revient à la charge pour le convaincre de continuer. Issus de compromis douteux, **Lifeforce** et **L'Invasion**... ne sont pas des réussites. Par contre, dans sa démesure, sa folie et son humour noir, **Massacre 2** relève le niveau malgré les coupes effectuées par les monteurs de *Cannon*. Hooper déprime. Il planche sur des projets qui avorteront tous, passe par deux séries télé (***Histoires Fantastiques*** produit par Spielberg et ***Les Cauchemars de Freddy***), réalise un clip de long métrage pour le groupe Génération X avec Billy Idol (*Dancing with Myself*, qui comporte des références à **Massacre à la Tronçonneuse**, **Frankenstein** et aux zombies de George Romero).

Tour à tour adulé et violemment villipendé, Tobe Hooper revient maintenant à ses premières amours, la série B. Son **Spontaneous Combustion** traite d'un cas d'homme atomique capable d'enflammer ses proches. En plein dans les années 50, ce film semble bien marquer un nouveau tournant dans la carrière de Tobe Hooper. L'esprit **Massacre** pas mort !

EXCALIBUR



Des nuages envahissent les plateaux d'Excalibur.

En France, on a beaucoup de retard sur les Etats Unis. Et question effets spéciaux, c'est une grosse décennie qu'il faut rattraper. A *Excalibur*, l'*ILM* tricolore, on en est conscient mais on ne s'inquiète pas. Après tout, *ILM* aussi a commencé, relativement, petit.

Jeunes, dynamiques et talentueux, les gens d'*Excalibur* cherchent à créer leur table ronde. Les preux chevaliers sont sur la bonne route, longue la route.

Né en 1984 suite au désir du papa *Eurocitel* d'avoir un enfant capable d'assurer des effets spéciaux en amont de la post-production, *Excalibur* fait ses premiers pas balbutiants sur un terrain quasi vierge. Le matériel, inexistant, n'encombre pas vraiment les studios situés en région parisienne, à Joinville Le Pont. Alors, on bricole, on récupère ici et là des bouts de trucs, des morceaux de machin et on assemble du mieux possible. L'équipe entière croit dur comme fer au système D, à la noblesse artisanale. Le progrès est plus dans leurs mains que dans la technologie de pointe.

Un progrès souvent enrayé par l'inexpérience totale des réalisateurs lorsqu'il s'agit de tourner une scène à effets spéciaux. Voyez les matte-paintings des **1001 Nuits**. Au premier coup d'œil, remarquables, ils dénottent méchamment au terme des 20 bonnes secondes passées à l'écran. Quand on pense que certains matte-paintings d'**Indiana Jones et le Temple Maudit** supportaient difficilement les 5 à 6 secondes à l'écran... La briéveté d'un tel plan est souvent garant de sa réussite. En France, on a tendance à l'oublier, pour peu qu'on l'ait appris.

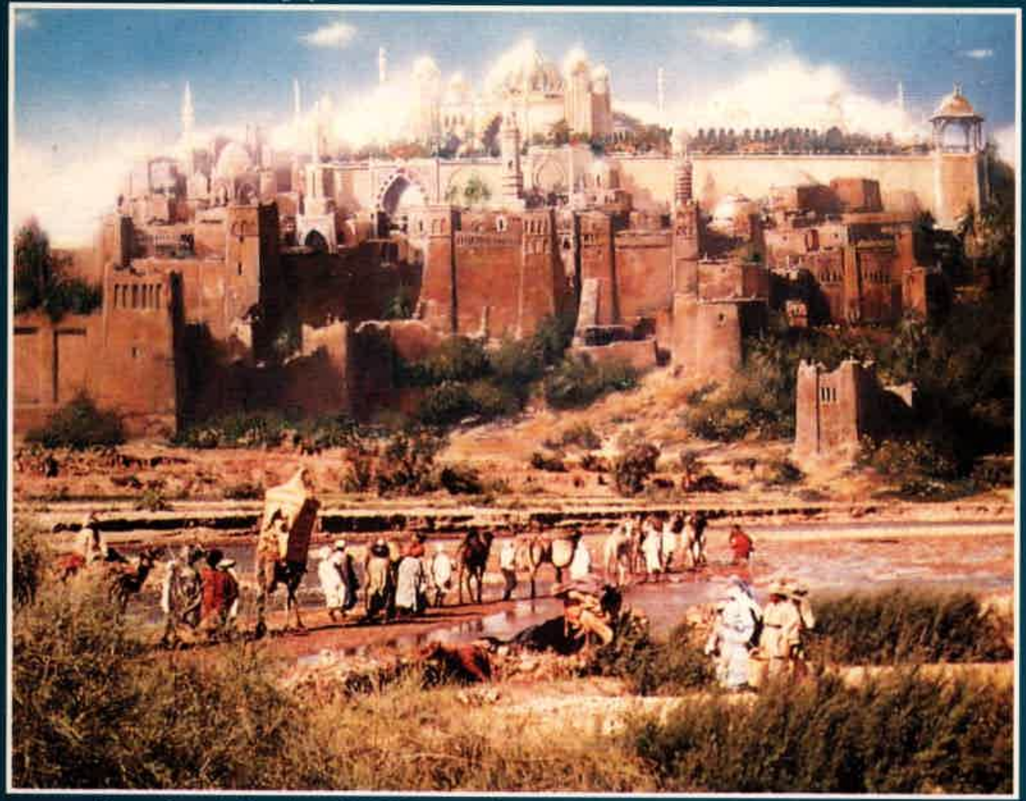
Et encore, au cinéma, on peut se montrer approximatif. Les petits défauts ne pourrissent pas une vision unique. Mais dans le domaine de la pub ou du clip, régulièrement exploré par *Excalibur*, il faut compter avec la multi-diffusion. Les effets spéciaux se doivent d'atteindre la perfection, de la première à la énième vision. Et cela le plus souvent sans test préalable, sans budget conséquent, sans délais à rallonge. Si l'effet n'est pas convaincant, on recommence vite, à ses frais. De nombreuses réussites à mettre à l'actif d'*Excalibur* dont le plan final de la pub *Pariscope* (un mouvement de caméra ascendant, qui sort de la couverture du magazine), le Darth Vader de *Pioneer*, le ciel surchargé de la pub pour la Picardie ou encore le dernier clip de Renaud, "La Mère à Titi".

Côté cinéma, **Les 1001 Nuits** constitue leur plus gros travail jusqu'à ce jour. Du plus simple (la bonne vieille transparence) au plus compliqué (les contorsions de Gérard Jugnot), *Excalibur* s'applique à rester dans le ton. Le "ça passe" et le "ça casse" se partagent néanmoins la vedette.

Leur filmographie compte notamment **La Vengeance du Serpent à Plume, Le Passage, L'Unique, Terminus, Sans Peur et sans Reproche, I Want to Go Home, Bunker Palace Hôtel, Tom et Lola...**

Excalibur se fait du souci quant à l'utilisation de leurs effets spéciaux. Un bon technicien sur un film Art et Essai n'est pas obligatoirement compétent lorsqu'il s'agit d'effets spéciaux. Prochaine étape pour les artisans de cette société prometteuse : devenir complètement indépendants et participer de plus près au tournage des films. Contrôler l'effet spécial de A à Z. Réalisateurs français, laissez-les faire.

Gérard Jugnot, le contortionniste des 1001 NUITS.



Un matte-painting des 1001 NUITS. Ne le regardez pas plus de cinq secondes.



Pub Telecom, les débuts d'Excalibur.



Pub Pioneer, Darth Vader fait vendre.

PETITES ANNONCES

Ach. les ***Mad*** 1 à 22, + les 2 et 4 de ***Zombi Zine***. Philippe Fontaine, 4bis r. Dussault, 76300 Sotteville-l-Rouen.

Ach. les affiches d'**Evil Dead I et II**, + tous docs sur **Society** et **Bride of Re-Animator**. Thierry Pépin, 14 rue des Grillons, 59640 Dunkerque.

Vd. les premiers ***Starfix*** et ***Vendredi 13***, + romans des films de King et Barker... Je suis aussi sculpteur amateur, et désirerais correspondre avec d'autres mordu(e)s du genre. Djilali Chénine, 41 cité Soeur Elise, 23400 Bourganeuf.

Ach. les jeux de photos de **Shocker, Phantasm II, Halloween IV, 36-15**, etc... Stéphane Hairon, 103 r. Gambetta, 50120 Equeurdreville.

Ach. la K7 de **Legend**. De plus, écrivain et parapsychologue, je cherche à faire éditer un livre : 50 histoires courtes, mêlant fantastique, irréel et merveilleux. Help me ! *(helpez-le, enfin quoi !)* Claude Doudon, centre Radio-Maritime P.T.T., 06335 Grasse cédex.

Vd. les K7 (orig.) de **Nuit de Noce chez les Fantômes, After Hours**, etc... + nombreuses B.D. Chris Mechelen, 20 r. Charlemagne Broutin, 59350 St-André.

Vd. nombreux engins et figurines de **Star Wars**. *(Darth Vader surtout se tape un très gros engin ! Ah zut, je l'ai déjà faite... Bon mettez que Leia se tape une grosse angine et n'en parlons plus !)*. Raphaël Mary, 1bis rue Bernard Gombet, 27300 Bernay.

Ach. les ***Cinefex*** américains du 1 au 21 (ou presque...), + tous docs sur Spielberg et Clint Eastwood. Lionel Prévôt, 29 rue de Belle-Isle, 36000 Châteauroux.

Ach. en V.O. les K7 de **Retour vers le Futur, Aliens, Indiana II, L'Empire Contre-Attaque**, etc... François Bedex, 74 r. Parmentier, 78800 Houilles.

Vd. les ***Starfix*** 69 à 80, et jeux de photos de **Freaks, La Chute de la Maison Usher, L'Horrible Dr Orloff**. Philippe Rège, 215 cité du Moulin à Vent (bât. C), 63370 Lempdes.

Vd. des B.D. de ***Strange, Fantask***... Patrice Archambeau, 38bis r. de l'Aiguillon, 85100 Les Sables d'Olonne.

Ach. gratis si possible *(t'as raison c'est pas cher)* plein d'affiches de films d'horreur. + **Vd.** figurines et vaisseaux de **Star Wars** *(peut-on les acheter gratis, aussi ?)*. Kelly Saux, 9 av. de la Gare, 34440 Nissan-lez-Enserune.

Ach. les ***Strange*** de 2 à 6, + 10, ou échange avec d'autres comics... Kamun Chan, 10 rue du Leughenaer, 59140 Dunkerque.

Ach. les ***Mad*** 21, 22 et 25. Bruno Balan, 3 rue Albert Camus, 27150 Etrepagny.

Vd. les K7 de **Vendredi 13 I et II, Amityville I et II, Halloween I et II**, *(Le Camion, de Marguerite Duras, I et II, ah non, pardon...)*, **Hurlements**, etc... Nicolas Hvoinsky, BP 5, Cidex 673, 33680 Le Porge.

Vd. maquette au 1/72 originale (et sous emballage) de la soucoupe volante des ***Envahisseurs***, + cherche tout sur **Star Wars**, et les jaquettes de **La Planète des Singes**. Patrick Perez, 208 chemin Donné, 84300 Cavaillon.

Vd. nombreux articles sur **Star Trek**. Marielle Salvador, 25 rue Cambigue, 31500 Toulouse. *(bien joué la concision de l'annonce, si on ne rajoutait rien entre les parenthèses, ce serait même parfait...)*

Vd. les K7 de **Shocker, Kickboxer, Simetierre, Leviathan**, etc... Karim Bouguelaa, 11 cité des Moulines, 09300 Lavelanet.

Ach. tous documents, gadgets et divers sur la saga **Star Wars**. Roland Massart, 290 rue de Juprelle, 4430 Alleur (Belgique).

Vd. nombreux disques de B.O.F. Liste sur demande, à Christian Karl, 30 rue de Lupin, 57400 Sarrebourg.

Ach. toutes jaquettes de Carpenter : **Prince des Ténèbres, New York 1997, The Thing**... Stéphane Prieur, la Motte, 21200 Ste-Marie-la-Blanche.

Ach. tous docs (y compris la K7 !) de **Mondwest** + cherche également tous docs sur Richard Lynch et Joan Chen. Omar Amrouche, (A 229), 88 av. Brazza, 93230 Romainville.

Ach. le book ***Appleseed*** (L.2 vol.4 et L.3 vol.1). Arnaud Gay, (Appt 91), 39 rue Calvé, 33000 Bordeaux.

Vd. les ***Starfix*** 1 à 45, ***Strange*** 60 à 105, ***Ecran*** 1 à 109, *(il y avait aussi des Mad, mais on a lâchement censuré -et d'ailleurs on a honte- car il vaut mieux les acheter chez nous !)*. Tél. à : Phil, au 69 48 00 32.

Vd. jeux de photos couleur (western, SF, Harrison Ford...), revues (s/**Star Wars**), disques (de Goldsmith, Williams...). Patrice Ferrero, 9 rue Rabelais, 69190 St-Fons.

Ach. tout sur Michael Ironside + des épisodes de ***V*** et de ***Gunsmoke*** (en VO). Danielle Espinosa, 129 route de Narbonne, 31400 Toulouse.

Vd. les K7 de **Rambo III, L'Arme Fatale**... + **Ach.** les B.O. de **Golden Child, Delta Force, L'Aventure Intérieure**... Stephen Perdreau, 15 village "les Chênes, 61170 Le Mêle.

Vd. scopitones (clips des années 60) + nombreuses photos, jaquettes, affiches cinéma. Muriel Lejeune, "Soulignac-Epargnes", 17120 Cozes.

Ach. les K7 de **Syndicat du Crime, Le Sens du Devoir I & II**. Et cherche aussi acteur (- de 20 ans, et - de 1,80 m) *(pour la taille, c'est bon pour moi, qu'est-ce que je fais après et combien on gagne d'abord ?)* pour un film humoristico-gore. Tél. à J.-M. : au 40 47 40 59.

Vd. ou échange nombreux livres héroïc-fantasy, SF, etc... Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Vélizy.

Vd. 700 B.D. : ***Strange, L'Inattendu, Conan, Nevada***...). José Catela, 436 bd Henry Dunant, 71000 Mâcon.

Ach. les B.A. (*à ne pas confondre avec celle du scout, ici il s'agit de bandes annonces*) des **4 Freddy** + K7 **La Mouche Noire** + tous films fantastiques passés sur *Canal+*, et toutes jaquettes originales... M'Baliya Saïd Ali, 36 r. Jean Cottin, 75018 Paris.

Vd. le ***Livre de Sang*** (Clive Barker) ou échange contre ***Cthulhu 90*** (chez *Jeux Descartes*). Emmanuel Dale, 7 r. Charles Péguy, 14000 Caen.

Vd. films et magazines US, + 1 K7 audio avec les 30 meilleures B.O. de SF, entre 1930 et 1970. Alex Farace, 16 r. Henri René, 34000 Montpellier.

Vd. 1000 K7, 600 B.D. de ***Lug-Arédit***, des ***Ecran***, des ***Première***... *(si tu veux, on t'envoie nos tarifs "pub", parce que là tu flirtes avec l'annonce commerciale !)*. Erol Ege, 56 rue des Montagnes, 91100 Corbeil.

Ach. tous docs sur Chris Sarandon & Corey Haim. Et souhaite obtenir petit rôle dans un film fantastique... Dorothée Lizion, 30 r. de la Victoire, 61600 La Ferté-Macé.

Vd. les K7 de **Ténèbres, Le Crocodile de la Mort, La Colline A des Yeux II, La Chose, Rambo III**, etc. + **Ach.** aussi les ***Mad*** 20, 21, 22, 25. Hervé Le Rouzic, 16 allée de la Marche (Pav. 3C70), 92380 Garches.

LE TITRE MYSTERIEUX



Enfin, on commence à rigoler dans cette rubrique, il était temps... A vous de reconnaître le titre du film où apparaît cette charmante créature et vous gagnerez notre prochain numéro.

Le titre précédent concernait le film **Les Aventures de Buckaroo Banzai à Travers la Huitième Dimension**, ce qui n'a pas échappé à Philippe Levent (Paris), Nadine Verger (Fontainebleau) Sébastien de Sainte Croix (Neuilly), Barthélémy Dechavanne (Le Mée), Alexandre Poté (Lieusaint). Et ensuite Jean-Luc Vatelin, Christophe Carré, Véronique Veron, Goran Tomic, Dominique Signoret, Alain Groyer, J.M. Bazureau, J.B. Breuillard, Laurent Depoorter, Stéphane Deflandre, Bastien Ayala, David Marmier, Stéphane Bechard, J.M. Roure, Sandrine Lafleur, Stéphane Robbe, Laurent Pons, Christophe Dufour, Nathalie Marquis, J.F. Berreville, J.L. Weilland, Frédéric Darras, Olivier Friant, Carlos Goncalvès, Laurent Walbert, Grégory Fochin, J.C. Richard, Joëlle Cailly, M. Lagrasta, Eric Joseph, Marc Andricevic.

Vd. les musiques de films de Hitchcock (enregistrement sur bande magnéto dolby HX Pro.), de **Meurtre** (1930) à **Complot de Famille** (1975) + les ***Ecran*** de 39 à 100. J.-Claude Crausaz, 95 boulevard Carl Vogt, 1205 Genève (Suisse).

Vd. 42 ***Ecran*** (entre les 39 et 87) à 600F (ou 15F l'un). Christophe Chancel, Quartier EDF, 30200 Venejan.

Ach. les B.O. (disques) de "**La Scoumoune, L'Alpagueur, Le Samouraï**. Tél. au 55 74 23 54 (H.R.).

Vd. 5 K7 *Nintendo*. Et échange affiches tous genres (**Karaté Kid, Rambo III, Predator**...) contre des ***Mad*** (de 26 à 55, en bon état SVP). Phil Cardinael, 19 r. des 3 Evêchés, 7793 Bizet (Belgique).

Vd. affiches de **Phenomena, Gremlins, Piège de Cristal**... + mains et masque de squelette en plastique... Fabien Bossetti, 56 ch. du Vallon de l'Oriol, 13007 Marseille.

Ach. le ***Mad*** 20 + tout tout tout sur la trilogie **Star Wars**. Patricia Robin, 13 allée Pilâtre de Rozier (Apt 2168), 92290 Châtenay-Malabry.

Ach. tous docs sur Elvira, + *Grande Illusions* (Tom Savini), *H.R.Giger's Necronomicon* 1 et 2, *Splatter Movie Guide* (J.McCarty)... Et cherche aussi des correspondants adorant le gore... *(maintenant que vous savez parler l'espagnol - voir dernière annonce du dernier numéro - ça devrait aller...)* Ricardo Reparaz, Aptdo 7056, 50080 Zaragoza (Espagne).

Ach. la K7 audio des Guns n'Roses : *"Live Like a Suicide"*. Fabien Jouanolou, Loudervielle, 65240 Arreau.

Vd. anciens ***Starfix*** et ***Vidéo 7***. Et **Ach.** figurines & "big-jim"s de superhéros (l'Araignée, Hulk...). Romuald Von-Euw, 5 place Jules Verne (BT 6), 93380 Pierrefitte.

Ach. fanzine ***Basket Bitume***. Cherche aussi tous docs sur **Metal Hurlant** et **Pink Floyd, the Wall** d'Alan Parker. Tél. à Guilhem : 67 92 31 46.

Ach. le ***Mad*** 20, + plein de fanzines (***Sang'sas, Monster Bis, Ciné Fantasy***...). Thierry Rodriguez, 6 rue du Presbytère, 57490 L'Hôpital.

Ach. tous les ***Ciné Zine Zone*** et les ***Monster Bis*** disponibles... Rodolphe Laurent, 18 r. Pierre Proudhon, 10120 St André-les-Vergers.

Très urgent : cherche personne capable de construire une armature articulée pour stop motion. Gilles Penso, 38, rue Louis Grobet, 13001 Marseille. Tél.: 91 50 45 81.

Recherche désespérément *(encore ! on va infliger des amendes, maintenant, attention...*) musique ou tout document sur la série **Amicalement Vôtre** et tout ce qui peut concerner Tony Curtis. Béatrice Robin, 4, rue Descartes, 91080 Courcouronnes

Ach. et **Vd** documents sur H. Ford et Indy. Martine Pesquer, 2, avenue Cap Béarn, 66100 Perpignan.

vd. importantes collections revues de cinéma : *Starfix, Impact, Ecran Fantastique, Mad Movies (le petit brigand nous explique qu'il s'en sépare uniquement à cause de problèmes personnels; ça ira pour cette fois, alors...)*. Patrick Basset, HLM des Goulets, 26190 Sainte Eulalie en Royan.

ILS ou ELLES CHERCHENT... :

- la chance de sa vie, c-à-d un petit rôle dans un film (même super-8 !): Laurent Spadotto, Ste-Colombe, 33350 Castillon-la-Bataille.

- des spécialistes FX, pour film d'épouvante amateur : Christian Félix, "en-Borny", 1261 Trélex (Suisse).

- quelques goremaniaques dans son genre, en vue soirées ciné-vidéo-cauchemardesques : J.-M. Bigeard, 4 rue Marmontel, 44000 Nantes.

- des dessins Horreur ou Fantastique, pour tatouages artistiques : Tatoueur Danny, 204 chaussée de Lille, 7700 Mouscron (Belgique).

- des travaux en tous genres (jaquettes, pochettes de disques...), à réaliser dans un pur style horrorogore, et de la doc sur Russ Meyer : Tél. au 43 20 41 32, demander Denis Grrr *(c'est son nom ça ? Allo Grrr ? c'est moi l'horrorogorofan... faut pas manquer d'r, dites donc !)*.

- des gentlemen (et des ladies !) pour créer un mag sur les délirants ***The Avengers***. Tél. à Terry : 48 34 79 05.

- des fans de Fantastique, pour *The Screen Lovers*, un club sympa où on va au ciné en V.O. : Jacqueline Caron, BP 150, 75966 Paris Cedex 20.

- des correspondants pour parler musique et cinéma : Khalid Talim, Derb Diouane 51, Aïnchock (Maroc).

- des articles, photos, ou toute collaboration (idées, techniques... et oeuvres) en vue de créer un mag sur le super-8 et le 16 mm. Laurent Tonnel, 1 r. St-Exupéry, 59410 Petite-Forêt.

-des techniciens FX prises de vues et des maquettistes : Philippe Robert, 1 rue Kléber, 94200 Ivry s/Seine.


SORTIE VIDÉO JUIN 90
S.O.S
MAISON HANTEE
(HAUNTED)
SÉLECTIONNÉ AU 18ème FESTIVAL
1989
DU FILM FANTASTIQUE DE PARIS
1435
DISTRIBUÉ PAR KARA FILMS . 74 AV. GABRIEL PERI 92200 GENNEVILLIERS . TEL : 47 91 22 10 . FAX : 47 91 09 81
KARA
FILM DISTRIBUT